This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

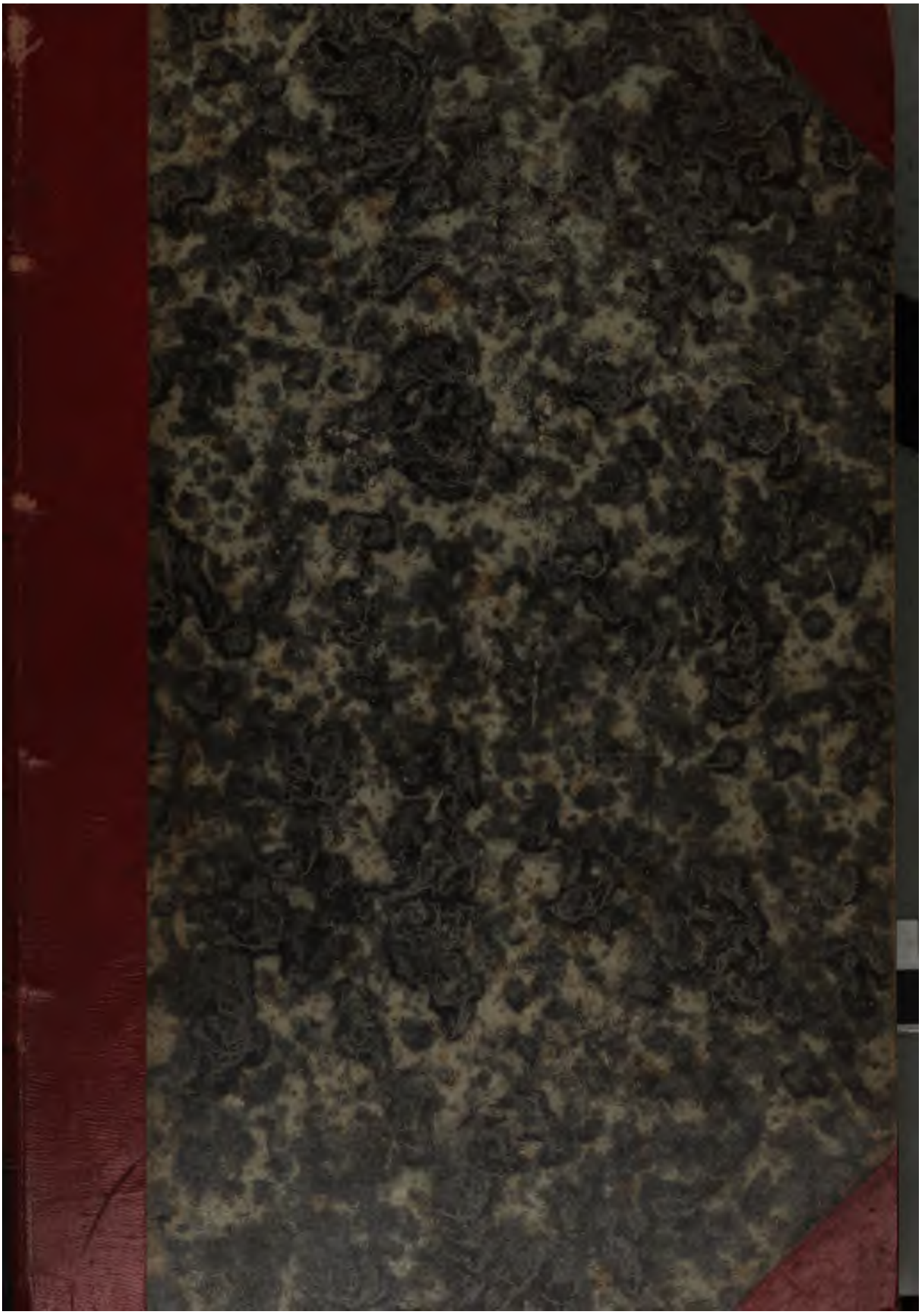
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

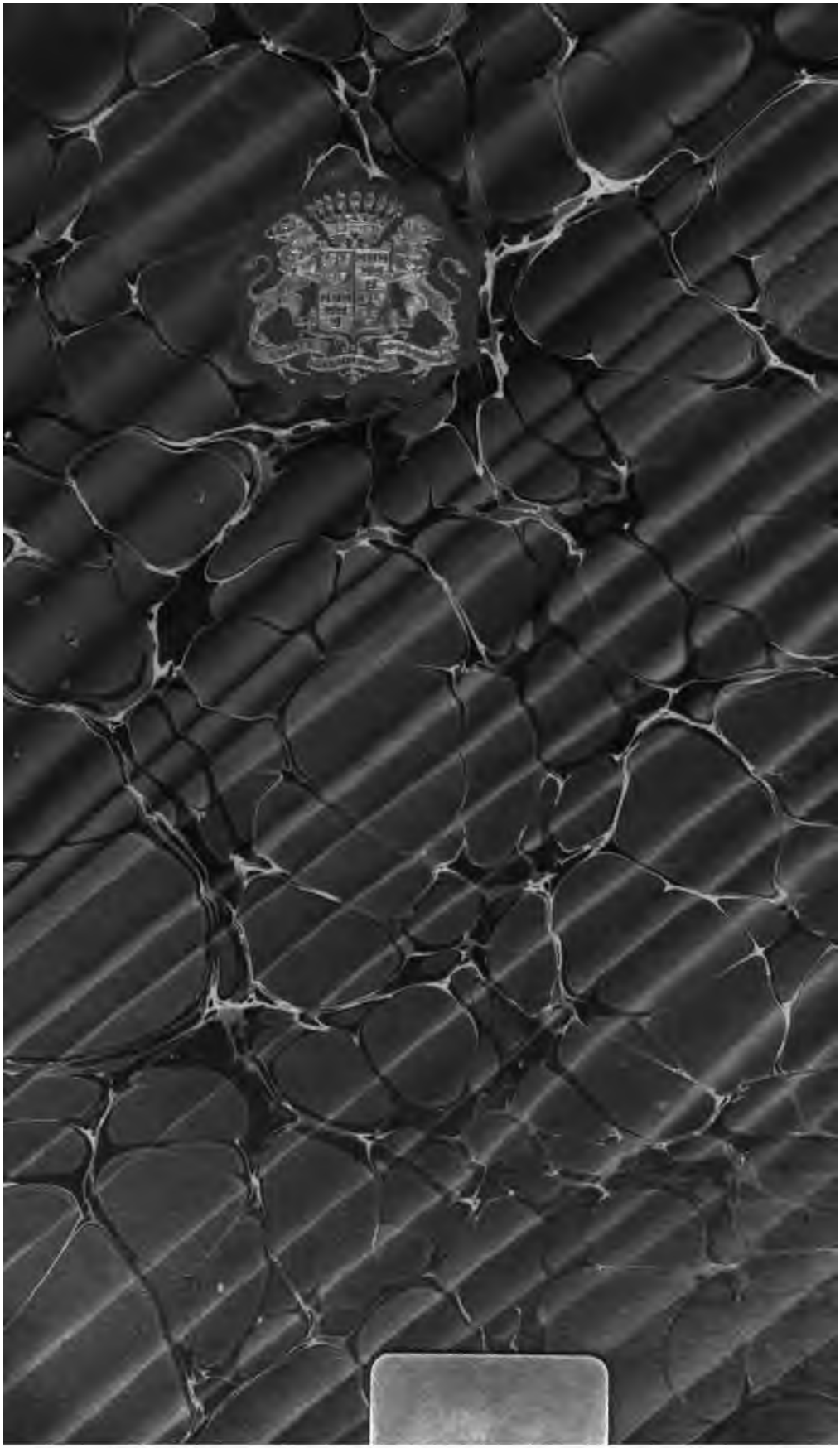
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`





6 vols £ 23. 15. —

Vol. i.

70. a. 1.

SOCIÉTÉ

DES

BIBLIOPHILES FRANÇAIS.

N° 12.

M. le Barou Hely d'Oissel..

MÉLANGES

BIBLIOTHECA BODLEIANA

PUBLIÉS

PAR LA SOCIÉTÉ

DES

BIBLIOPHILES FRANÇAIS.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT.

1820.

Sociétaires.

M. le Mis de Chateauguron, Président.
M. Guilbert de Pixerécourt, Secrétaire.
M. Walckenaer, Trésorier.
M. Alphonse de Malartic.
M. Durand de Lançon.
M. Berard.
M. Edouard de Chabrol.
M. le Vte de Morel-Vindé.
Mad. la Dsse de Raguse.
M. Sensier.
M. le Cte de Noailles.
M. le Bon Hely d'Oissel.
M. le Mis Scipion du Roure.
M. Hippolyte de la Porte.
M. de Monmerqué.
M. Coulon.
M. le Duc de Crussol.
M. le Cte d'Ourches.

M. le Cte *Langlès.*

M. *Durriez.*

M. le Mis *Garnier.*

M. le Cte *Artaud.*

M. l'Abbé *de la Bouderie.*

M. le Cte *de Fortia d'Urban.*

Associés Etrangers.

Le prince *Alexandre Labanoff,* à Saint-Pétersbourg.

Sociétaires.

M. le Mis de Chateaugiron, Président.
M. Guilbert de Pixerécourt, Secrétaire.
M. Walckenaer, Trésorier.
M. Alphonse de Malartic.
M. Durand de Lançon.
M. Berard.
M. Edouard de Chabrol.
M. le Vte de Morel-Vindé.
Mad. la Dsse de Raguse.
M. Sensier.
M. le Cte de Noailles.
M. le Bon Hely d'Oissel.
M. le Mis Scipion du Roure.
M. Hippolyte de la Porte.
M. de Monmerqué.
M. Coulon.
M. le Duc de Crussol.
M. le Cte d'Ourches.

Pièces

Contenues dans ce Volume.

Statuts de la Société.

La Pièce et le Prologue, comédie par Diderot.

Le Mystère des Blasphémateurs du Nom de Dieu.

Lettres sur la prise de Moscou en 1812, par l'Abbé Surugues.

Lettres de Leibniz au père Malebranche et au père Lelong.

Lettre de Voltaire à l'Abbé Raynal.

Lettre du Chancelier Daguesseau au Marquis de Torcy.

Art. 9.

Le Trésorier présentera ses comptes dans l'assemblée générale du mois de décembre de chaque année; ils seront discutés et approuvés par la Société.

Art. 10.

Le montant des Souscriptions sera employé à faire imprimer, soit des ouvrages français inédits ou devenus très-rares, soit des ouvrages en langues étrangères, avec la traduction française.

Art. 11.

La Société ne fera imprimer d'ouvrages manuscrits d'auteurs vivants que ceux dont la propriété lui aura été exclusivement garantie.

Art. 12.

La collection publiée par la Société portera le titre général qui suit :

MÉLANGES

PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES FRANÇAIS.

Toute pièce qui entrera dans la composition

Statuts

de la Société

des Bibliophiles Français.

MM. de Chateaugiron, de Pixerécourt, Walckenaer, de Malartic, Durand de Lançon, Berard, Edouard de Chabrol, & de Morel-Vindé, tous Amateurs de Livres et Poſſeſſeurs de Bibliothèques, ayant conçu le projet de former une Société dont le but serait de faire imprimer des Ouvrages inédits ou de faire réimprimer des Ouvrages devenus très-rares, ont arrêté les Statuts suivants :

Article 1^er^.

La Société prend le nom de Société des Bibliophiles Français. Elle est fondée à dater du 1^er^ Janvier 1820.

Le nombre de ses Membres est fixé à vingt-quatre ; elle pourra néanmoins s'adjoindre cinq associés étrangers.

Art. 2.

Aucune personne faisant le commerce de livres ne pourra être admise dans la Société.

Art. 3.

Pour faire partie de la Société, il faudra être présenté par deux de ses Membres.

L'admission aura lieu au scrutin secret et sans ballottage : le scrutin sera réitéré jusqu'à ce qu'un des candidats ait réuni la majorité absolue des suffrages des Membres présents.

Art. 4.

La Société nommera un Président, un Secrétaire et un Trésorier, qui, réunis, formeront le Conseil d'Administration.

Ils sont élus pour un an.

Art. 5.

Il y aura chaque année deux assemblées

générales, l'une au mois de Mars et l'autre au mois de Décembre.

Pour des motifs imprévus, le Président, et en son absence le Secrétaire, pourront, dans l'intervalle de l'une à l'autre assemblée, convoquer les Membres de la Société.

Art. 6.

Toute décision sera prise à la majorité des voix des Membres présents et au scrutin secret.

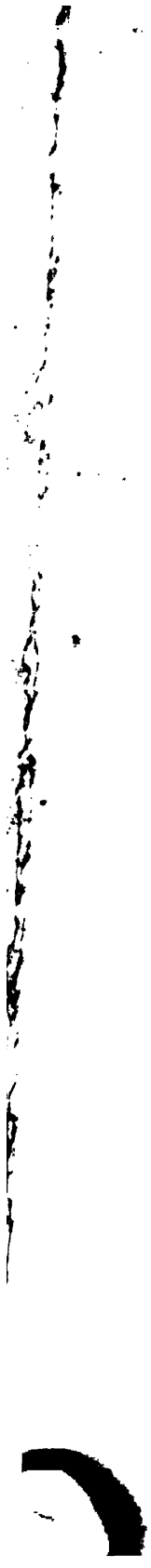
Art. 7.

Toute discussion politique est interdite aux Sociétaires assemblés.

Art. 8.

Tous les ans, dans l'assemblée du mois de décembre, chaque Sociétaire versera entre les mains du Trésorier la somme de 100 francs, à titre de Souscription pour l'année suivante.

Les dispositions du présent article ne sont pas applicables aux associés étrangers.



LA PIÈCE
ET LE PROLOGUE.

Année 1820.

Cette petite comédie est de Diderot. On n'en connaît que deux exemplaires, dont l'un fait partie de la collection de pièces de théâtre rassemblée par M. de Soleinne. Il contient à la marge des corrections de la main de Diderot. C'est cet exemplaire, ainsi corrigé, qui a servi pour la présente édition.

Malartic.

A Madame de M...

Madame,

Cette pièce est l'ouvrage d'un jour. On a mis à la composer moins de temps qu'à la transcrire. Tant pis, direz-vous. Pourquoi tant pis! l'auteur sera content de son succès, si votre ami s'est justifié d'un oubli dont vous l'avez un peu légèrement soupçonné. Vous oublier! lui! En être oubliée! vous! non, jamais, jamais. Pour expier cette double injustice, il ne vous en coûterait que quelques

moments d'ennui, & d'un ennui facile à supporter, si vous permettiez que ce fût aux pieds de l'amitié qui pardonne beaucoup, & non sur l'autel du goût qui ne pardonne rien, qu'il déposât son hommage.

D.....

LA PIÈCE
ET LE PROLOGUE,

OU

CELUI QUI LES SERT TOUS,
ET QUI N'EN CONTENTE AUCUN.

PERSONNAGES.

MADAME DE CHEPY, amie de madame de Malves.

MADAME BERTRAND, veuve d'un capitaine de vaisseau.

MADEMOISELLE BEAULIEU, femme de chambre de madame de Chepy.

M. HARDOUIN, ami de madame de Chepy.

M. RENARDEAU, avocat bas-normand.

M. POULTIER, premier commis de la Marine.

M. DE SURMONT, poëte, ami de M. Hardouin.

BINBIN, enfant de madame Bertrand.

PICARD, FLAMAND, } laquais.

Des domestiques et des enfants.

La scène est à Palin, dans la maison de madame de Malves.

LA PIÈCE
ET LE PROLOGUE,

OU

CELUI QUI LES SERT TOUS, ET QUI N'EN CONTENTE AUCUN.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME DE CHEPY, MADEMOISELLE BEAULIEU, PICARD, FLAMAND.

MADAME DE CHEPY.

PICARD, écoutez-moi. Je vous défends d'ici à huit jours d'aller chez votre femme; entendez-vous?

PICARD.

Huit jours! c'est bien long.

MADAME DE CHEPY.

En effet, c'est fort pressé d'aller faire un gueux de plus; comme si l'on en manquait.

PICARD, *à voix basse.*

Si l'on nous ôte la douceur de caresser nos femmes, qu'est-ce qui nous consolera de la dureté de nos maîtres.

MADAME DE CHEPY.

Et vous, Flamand, retenez bien ce que je vais vous dire.... Mademoiselle, la Saint-Jean n'est-elle pas dans huit jours?

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Non, madame, c'est dans quatre.

MADAME DE CHEPY.

Miséricorde! je n'ai pas un moment à perdre.... Si d'ici à quatre jours (le terme est court) je découvre que vous ayez mis le pied au cabaret, je vous chasse. Il faut que je vous aie tous sous ma main, et que je ne vous trouve pas hors d'état de faire un pas et de dire un mot. Songez qu'il n'en serait pas cette fois comme de vendredi dernier. L'opéra fini, nous descendons, madame de Malves et moi; nous voilà sous le vestibule : on appelle, on crie; personne ne vient. L'un est je ne sais où; l'autre est mort-ivre; et, sans un galant homme qui

nous prit en pitié, je ne sais ce que nous serions devenues.

PICARD.

Madame, est-ce là tout?

MADAME DE CHEPY.

Vous, Picard, allez chez le tapissier, le décorateur, les musiciens; soyez de retour en un clin-d'œil; et, s'il se peut, amenez-moi tous ces gens-là. Vous, Flamand.... Quelle heure est-il?

FLAMAND.

Il est midi.

MADAME DE CHEPY.

Midi! il ne sera pas encore levé. Courez chez lui.... Allez donc....

FLAMAND.

Qui, lui?

MADAME DE CHEPY.

Oh, que cela est bête!... M. Hardouin. Dites-lui qu'il vienne, qu'il vienne sur-le-champ; que je l'attends, et que c'est pour chose importante.

SCÈNE II.

MADAME DE CHEPY, MADEMOISELLE BEAULIEU.

MADAME DE CHEPY.

Beaulieu, par hasard, sauriez-vous lire?

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Oui, madame.

MADAME DE CHEPY.

N'avez-vous jamais joué la comédie?

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Plusieurs fois. C'est la folie de ma province.

MADAME DE CHEPY.

Vous déclameriez donc un peu?

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Un peu.

MADAME DE CHEPY.

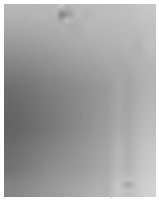
Dans quelle pièce avez-vous joué?

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Dans le Bourgeois gentilhomme, la Pupille, Cénie, le Philosophe marié.

MADAME DE CHEPY.

Que faisiez-vous dans celle-ci?



MADEMOISELLE BEAULIEU.

Finette.

MADAME DE CHEPY.

Vous rappelleriez-vous l'endroit.... là, un endroit où Finette....

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Fait l'apologie des femmes?

MADAME DE CHEPY.

Précisément.

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Je le crois.

MADAME DE DE CHEPY.

Dites-le.

MADEMOISELLE BEAULIEU *récite le morceau qui suit:*

Soit. Mais, telles que nous sommes,
Avec tous nos défauts nous gouvernons les hommes,
Même les plus huppés, et nous sommes l'écueil
Où viennent échouer la sagesse et l'orgueil.
Vous ne nous opposez que d'impuissantes armes;
Vous avez la raison, et nous avons les charmes.
Le brusque philosophe, en ses sombres humeurs,

Vainement contre nous élève ses clameurs;
Ni son air renfrogné, ni ses cris, ni ses rides,
Ne peuvent le sauver de nos yeux homicides.
Comptant sur sa science et ses réflexions,
Il se croit à l'abri de nos séductions:
Une belle paraît, lui sourit et l'agace?
Crac.... au premier assaut, elle emporte la place.

MADAME DE CHEPY.

Mais pas mal; point du tout mal.

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Est-ce que madame se proposerait de faire jouer une pièce?

MADAME DE CHEPY.

Tout juste.

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Oserai-je, madame, vous en demander le titre?

MADAME DE CHEPY.

Le titre! je ne le sais pas. Elle n'est pas faite.

MADEMOISELLE BEAULIEU.

On la fait apparemment.

MADAME DE CHEPY.

Non. Je cherche un auteur.

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Madame ne sera embarrassée que du choix; elle en a cinq ou six autour d'elle.

MADAME DE CHEPY.

Si vous saviez combien ces animaux-là sont quinteux. Chacun d'eux aura sa défaite.

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Mais j'avais ouï dire que c'était une chose difficile à faire qu'une pièce.

MADAME DE CHEPY.

Oui, comme on les faisait autrefois.

SCÈNE III.

MADAME DE CHEPY, MADEMOISELLE BEAULIEU, PICARD, *en clopinant.*

MADAME DE CHEPY.

Vous revenez sans m'amener personne?

PICARD, *se frottant la jambe.*

Ahi! ahi!

MADAME DE CHEPY, *en clopinant aussi.*

Ahi! ahi! Il s'agit bien de cela. Mes ouvriers?

PICARD.

Je ne les ai pas vus. Il y a quatre marches à la porte du tapissier : j'ai voulu les enjamber toutes quatre à-la-fois; le pied m'a tourné, et je me suis donné une bonne entorse. Ahi! ahi!

MADAME DE CHEPY.

Peste soit du sot et de son entorse. Qu'on fasse venir Valdajou, et qu'il voie cela.

SCÈNE IV.

MADAME DE CHEPY, MADEMOISELLE BEAULIEU.

MADAME DE CHEPY.

Ces contrariétés-là ne sont faites que pour moi. Au lieu de se donner une entorse aujourd'hui, que ne se cassait-il la jambe dans quatre jours?

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Mais, puisque madame n'a point de pièce, et qu'elle ne sait pas même si elle en aura une, il me semble....

MADAME DE CHEPY.

Il vous semble! Il me semble qu'il faudrait se

taire, je n'aime pas qu'on me raisonne. Je sais tou jours ce que je fais.

MADEMOISELLE BEAULIEU, *bas.*

Et ce que vous dites.

SCÈNE V.

MADAME DE CHEPY, MADEMOISELLE BEAULIEU, FLAMAND, *ivre, avec un mouchoir autour de sa tête.*

FLAMAND.

Madame, je viens..... c'est, je crois, de chez M. Hardouin.... oui, M. Hardouin.... là, au coin de la rue.... de la rue qu'elle m'a dite.... Il demeure diablement haut, et son escalier était diablement difficile à grimper.... un petit escalier étroit, (*en se dandinant comme un homme ivre*) à chaque marche on touche la muraille et la rampe.... J'ai cru que je n'arriverais jamais.... J'arrive pourtant.... Parlez donc, mademoiselle, cette porte, n'est-ce pas celle de monsieur? Qui, monsieur, me répond une

petite voisine?... jolie, pardieu, très-jolie! Un monsieur qui fait des bouteilles.... Des vers, vous voulez dire?... Des vers, des bouteilles, qu'importe.... Oui, c'est là : frappez; mais frappez fort. Il est rentré tard, et je crois qu'il dort.

MADAME DE CHEPY.

Maudite brute, archibrute, finiras-tu ton bavardage? Viendra-t-il, ne viendra-t-il pas?

FLAMAND.

Mais, madame, il n'est pas encore éveillé; il faut d'abord que je l'éveille. Je me dispose à donner un grand coup de pied.... et voilà la tête qui part la première, et la porte jetée en dedans, et moi étendu à la renverse.... et voilà le faiseur de bouteilles ou de vers qui s'élance de son lit, en chemise, écumant de rage, sacrant, jurant.... avec une grace! au demeurant, bon homme. Il me relève.... Mon ami, ne t'es-tu pas blessé?... Voyons ta tête.

MADAME DE CHEPY.

Finis, finis, finis. Que t'a-t-il dit? Que lui as-tu dit?

FLAMAND.

Est-ce que madame ne pourrait pas faire ses questions l'une après l'autre?.... Je lui ai dit que madame... madame... comme vous vous appelez... là, votre nom.

MADAME DE CHEPY.

Sortez, vilain ivrogne.

FLAMAND.

Moi, Flamand, un ivrogne!.... Parce que je rencontre mon compère, celui qui a tenu le dernier enfant de ma femme.... oui, de ma femme.... il est bien d'elle.... Et puis voilà un autre compère, le compère Lahaye.... Comment résister à deux compères?

MADAME DE CHEPY.

Je les chasserai tous, cela est décidé.

FLAMAND.

Si madame est si difficile, elle n'en gardera point.

MADAME DE CHEPY.

L'un s'éclope, l'autre s'enivre et se fend la tête. Qu'on est malheureux de ne pouvoir s'en passer!

SCÈNE VI.

MADAME DE CHEPY, MADEMOISELLE BEAULIEU, FLAMAND, M. HARDOUIN.

FLAMAND.

Hé! madame, le voilà.... Je le reconnais.... C'est lui.... C'est, ma foi, bien heureux.

MADAME DE CHEPY.

Mademoiselle, si vous n'avez pas la bonté de lui donner le bras, il ne sortira jamais d'ici.

M. HARDOUIN.

Si ma porte n'avait pas cédé, il était mort.

FLAMAND.

Allons, mademoiselle, obéissez à votre maîtresse. Donnez-moi le bras. Comme il est rond! comme il est ferme!....

M. HARDOUIN.

Il a la tête dure et le cœur tendre.

FLAMAND.

Madame, puisque mademoiselle fait tout ce que vous lui dites....

MADAME DE CHEPY.

Tirez, tirez, insolent.

SCÈNE VII.

MADAME DE CHEPY, M. HARDOUIN, MADEMOISELLE BEAULIEU, *qui rentre sur la fin de la scène.*

M. HARDOUIN.

Est-ce de votre part que ce laquais est venu?

MADAME DE CHEPY.

Oui.

M. HARDOUIN.

Ce n'est pas sa faute si je l'ai deviné; car il ne savait à qui il était, d'où il venait, ce qu'il voulait.

MADAME DE CHEPY.

Puis fiez-vous à ces maroufles-là.

M. HARDOUIN.

Il m'a fait grand tort. Je dormais si bien, et j'en avais si grand besoin! Il était près de cinq heures quand je suis rentré, après la journée la plus en-

nuyeuse et la plus fatigante. Imaginez donc la lecture d'un drame détestable, comme ils sont tous, la compagnie la plus triste, un souper maussade, et qui ne finissait point, et un brelan cher où j'ai perdu la possibilité, et essuyé la mauvaise humeur des gagnants, fâchés à tout coup de ne pas gagner davantage.

MADAME DE CHEPY.

C'est bien fait; que ne veniez-vous ici?

M. HARDOUIN.

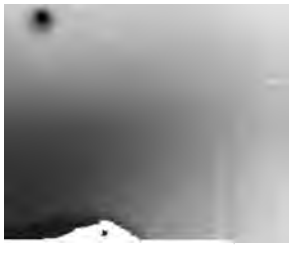
M'y voilà; et toutes mes disgraces seront bientôt oubliées, si je puis vous être de quelque utilité. De quoi s'agit-il?

MADAME DE CHEPY.

De me rendre le plus important service. Vous connaissez madame de Malves.

M. HARDOUIN.

Non pas personnellement; mais on lui accorde d'une voix unanime de la finesse dans l'esprit, de la gaieté douce, du goût, de la connaissance dans les beaux-arts, un grand usage du monde, et un jugement sûr et exquis.



MADAME DE CHEPY.

Voilà les qualités qu'elle a pour tout le monde, et dont je fais grand cas assurément; mais j'estime encore plus celles qu'elle tient en réserve pour ses amis.

M. HARDOUIN.

Je vis avec quelques-uns qui la disent mère tendre, excellente épouse, et très-bonne amie.

MADAME DE CHEPY.

Il y a six à sept ans que nous sommes liées, et je lui dois la meilleure partie du bonheur de ma vie; c'est auprès d'elle que je trouve un bon conseil, quand j'en ai besoin; la consolation dans mes peines, qui lui font quelquefois oublier les siennes; et cette satisfaction si douce qu'on éprouve à confier ses instants de plaisir à quelqu'un qui sait les écouter avec intérêt. Hé bien, c'est incessamment le jour de sa fête.

M. HARDOUIN.

Je vous entends; et il vous faudrait un divertissement, un proverbe, une petite comédie.

MADAME DE CHEPY.

C'est cela, mon cher Hardouin.

M. HARDOUIN.

Je suis désespéré de vous refuser net, mais tout net; premièrement, parce que je suis excédé de fatigue, et qu'il ne me reste pas une idée, mais pas une; secondement, parce que j'ai heureusement ou malheureusement une de ces têtes auxquelles on ne commande pas. Je voudrais vous servir, que je ne le pourrais pas.

MADAME DE CHEPY.

Ne dirait-on pas qu'on vous demande un chef-d'œuvre!

M. HARDOUIN.

Mais, madame, vous demandez au moins une chose qui vous plaise, et cela ne me paraît pas aisé; qui plaise à la personne que vous voulez fêter, et cela est très-difficile; qui plaise à sa société, qui n'est pas composée de gens indulgents; enfin qui me plaise à moi, et je ne suis presque jamais content de ce que je fais.

MADAME DE CHEPY.

Tout cela ne sont que les fantômes de votre paresse, ou les prétextes de votre mauvaise volonté. Vous me persuaderez peut-être que vous craignez

beaucoup mon jugement? Mon amie a, je l'avoue, le sentiment très-délicat, et le tact exquis : mais elle est juste, mais elle est plus touchée d'un mot heureux que blessée d'une mauvaise scène; et, quand elle vous trouverait un peu plat, qu'est-ce que cela vous ferait? Vous auriez le plus grand tort de redouter nos beaux-esprits : nous n'aurons qu'à vous nommer pour modérer leur critique. Pour vous, monsieur, c'est autre chose : après avoir été mécontent de vous-même tant de fois, vous en serez quitte pour être injuste une fois de plus.

M. HARDOUIN.

D'ailleurs, madame, je n'ai pas l'esprit libre. Vous connaissez madame Servin; c'est, je crois, votre amie?

MADAME DE CHEPY.

Je la rencontre dans le monde, je la vois chez elle, nous nous embrassons; mais nous ne nous aimons pas.

M. HARDOUIN.

Sa bienfaisance inconsidérée lui a fait une affaire très-ridicule, et vous savez ce que c'est que le ridi-

cule pour elle : elle a découvert que j'étais lié avec son adverse partie, et il faut absolument que je la tire de là ; j'ai même pris la liberté de donner rendez-vous ici à mon homme.

MADAME DE CHEPY.

Tenez, mon pauvre Hardouin, il faut que chacun fasse son rôle dans ce monde : celui des avocats est de terminer les procès ; le vôtre, de faire des ouvrages charmants. Voulez-vous savoir ce qui va vous arriver ? c'est de vous brouiller avec la dame dont vous êtes le négociateur, avec son adversaire, et avec moi, si vous me refusez.

M. HARDOUIN.

Pour une chose aussi frivole ? c'est ce que je ne craindrai jamais.

MADAME DE CHEPY.

Mais c'est à moi, ce me semble, à juger si la chose est frivole ou non : cela tient à l'intérêt que j'y mets.

M. HARDOUIN.

C'est-à-dire que s'il vous plaisait d'y en mettre dix fois, cent fois plus qu'elle ne vaut....

MADAME DE CHEPY.

Je serais peu sensée, peut-être; mais vous n'en seriez que plus désobligeant. Allons, mon cher, promettez-moi.

M. HARDOUIN.

Je ne saurais.

MADAME DE CHEPY.

Faites ma pièce.

M. HARDOUIN.

En vérité, je ne saurais.

MADAME DE CHEPY.

Le rôle de suppliante ne me va guère, et celui de la douceur ne me dure pas. Prenez-y garde, je vais me fâcher.

M. HARDOUIN.

Non, madame, vous ne vous fâcherez pas.

MADAME DE CHEPY.

Et je vous dis, moi, monsieur, que je suis fâchée, très-fâchée que vous en usiez avec moi comme vous n'en useriez pas avec cette grosse provinciale rengorgée, qui vous commande avec une impertinence qu'on lui passerait à peine si elle était jeune et jolie;

avec cette petite minaudière, qui est l'un et l'autre, mais qui gâte tout cela, qui ne fait pas un geste qui ne soit apprêté, qui ne dit pas un mot qui ne montre la prétention, et qui est aussi satisfaite de toute sa personne que mécontente des autres; avec ce petit colifichet de précieuse, qui n'a pas des nerfs, mais des fibres, ce qui veut dire des cheveux; dont on est tout étonné d'entendre sortir de grands mots, qu'elle a ramassés dans la société des savants, des pédants, et qu'elle répète à tort et à travers, comme une perruche mal sifflée; avec mademoiselle, oui, avec mademoiselle que voilà, qui vous donne quelquefois à ma toilette des distractions dont je pourrais me choquer si je voulais, mais dont je continuerai de rire.

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Moi, madame!

MADAME DE CHEPY.

Oui, vous; il ne faut pas que cela vous offense: ce bel attachement vous fait assez d'honneur.

M. HARDOUIN.

Il est vrai, madame, que je trouve mademoi-

selle très-honnête, très-décente, très-bien élevée.

MADAME DE CHEPY.

Très-aimable.

M. HARDOUIN.

Très-aimable, pourquoi pas? L'état, quel qu'il soit, n'est ni un privilége, ni une exclusion à ce titre que je lui donne quelquefois en plaisantant; mais je la respecte assez, elle et moi-même, pour n'y pas mettre un sérieux qui l'offenserait.

MADAME DE CHEPY, *ironiquement.*

Mademoiselle, je vous prie, je vous supplie de vouloir bien intercéder pour moi auprès de monsieur.

SCÈNE VIII.

M. HARDOUIN, MADEMOISELLE BEAULIEU.

M. HARDOUIN.

Elle n'en sera pas dédite. Je suis aussi piqué de mon côté; ces femmes qu'elle vient de déchirer la valent bien, sans la dépriser. Voulez-vous que la pièce se fasse?

MADEMOISELLE BEAULIEU.

J'aurais une bien étrange vanité, si j'osais me flatter d'obtenir de vous ce que vous avez si durement refusé à madame.

M. HARDOUIN.

Expliquez-vous nettement; cela vous fera-t-il plaisir?

MADEMOISELLE BEAULIEU.

On ne saurait davantage; mais madame n'en pourrait être que très-mortifiée. Qui sait si cela ne m'éloignerait pas de son service? Ce ne serait pas demain; mais, petit à petit, la délicieuse mademoiselle Beaulieu deviendrait gauche, maladroite, maussade : je ne me l'entendrais pas dire long-temps; je sortirais, et je ne sortirais pas sans chagrin, car je suis très-attachée à madame; sans compter que votre complaisance ne serait pas secrète, et ne pourrait être que mal interprétée. Tenez, monsieur, le mieux est de persister dans votre refus, ou de céder au désir de madame.

M. HARDOUIN.

De ces deux partis, le premier est le seul qui me

convienne. Je suis obsédé d'embarras de toute espèce; j'en ai pour mon compte, j'en ai pour le compte d'autrui : pas un instant de repos. Si l'on frappe à ma porte, je crains d'ouvrir; si je sors, c'est le chapeau rabattu sur les yeux; si l'on me relance en visite, la pâleur me prend : ils sont une nuée qui attendent après le succès d'une comédie que je dois lire aux Français. Ne vaut-il pas mieux que je m'en occupe, que de perdre mon temps à ces balivernes de société? Ou ce que l'on fait est mauvais, et ce n'était pas la peine de le faire; ou, si cela est passable, le jeu pitoyable des acteurs le rend plat.

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Il paraît que monsieur Hardouin n'a pas une haute idée de notre talent.

M. HARDOUIN.

Si vous voulez, mademoiselle, que je vous dise la vérité, j'ai vu les acteurs de société les plus vantés, et je vous jure que le meilleur n'entrerait pas dans une troupe de province, et figurerait mal chez Nicolet : cela fait pitié.

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Voilà que je suis aussi piquée de mon côté; savez-vous que je me mêle de jouer?

M. HARDOUIN.

Tant pis, mademoiselle. (*bas.*) Faites des boucles.

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Ne m'avez-vous pas dit que vous feriez la pièce si je voulais? Je ne sais si un poëte est un fort honnête homme; mais j'ai toujours entendu dire qu'un honnête homme n'avait que sa parole. Je veux vous convaincre que l'auteur s'en prend souvent à l'acteur, quand il ne devrait s'en prendre qu'à lui-même. Je veux que vous vous entendiez siffler, et que vous nous entendiez applaudir.

M. HARDOUIN.

Mademoiselle me jette le gantelet, il faut le ramasser; j'ai promis de faire la pièce, et je la ferai.

SCÈNE IX.

M. HARDOUIN, MADEMOISELLE BEAULIEU, MADAME DE CHEPY.

MADAME DE CHEPY.

Eh bien, mademoiselle, avez-vous réussi? je crois vous en avoir donné le temps et la commodité.

M. HARDOUIN.

Oui, madame, elle a réussi, et je ferai la pièce.

MADAME DE CHEPY.

Mademoiselle, je vous en suis infiniment obligée, et je vous en remercie.

SCÈNE X.

M. HARDOUIN, MADEMOISELLE BEAULIEU.

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Vous voyez, la voilà outrée, et je suis sûre de n'avoir pas un mois à rester ici. Je voudrais que les fêtes, les pièces et les poëtes fussent tous au fond de la rivière.

SCÈNE XI.

M. HARDOUIN, *seul.*

Que diable faire?... Voyons, rêvons un moment... cela serait assez plaisant, mais usé.... Ils ont tout pris.... Ah! si Molière revenait, avec son génie, il aurait bien de la peine à obtenir le suffrage de gens qu'il a rendus si difficiles.... Me demander une de ces facéties, telles qu'on en joue à l'hôtel de Condé ou au Palais-Royal, n'est-ce pas me dire, Ayez subito, subito, l'esprit et la délicatesse de Laujon; la verve et l'originalité de Collé.... Et voilà ce que je me laisse ordonner! rien, rien que cela.... Je suis un sot; tant que je vivrai, je ne serai qu'un sot, et ma chaleur de tête m'empiégera comme un sot.... Mais ne pourrais-je pas?... non, cela ne va pas à la circonstance.... Et si je mettais en scène ce petit conte?... encore moins, cela est triste, et ne cadre pas aux personnes; et puis je n'ai plus que deux ou trois jours, un pour faire et pour copier, un pour apprendre, un pour jouer, sans répéter.... Aussi

cela ira, Dieu sait comme.... Ils s'imaginent qu'une pièce se souffle comme une bouteille de savon.

SCÈNE XII.

M. HARDOUIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, c'est un homme qui a le dos voûté, les deux coudes et les deux genoux en forme de croissants; cela ressemble à un tailleur comme deux gouttes d'eau.

M. HARDOUIN.

Au diable.

LE LAQUAIS.

C'en est un autre qui a de l'humeur, et qui grommèle entre ses dents; il m'a tout l'air d'un créancier qui n'est pas encore fait à revenir.

M. HARDOUIN.

Au diable, au diable.

LE LAQUAIS.

C'en est un troisième, maigre et sec, qui tourne

ses yeux autour de l'appartement, comme s'il le démeublait.

M. HARDOUIN.

Au diable, au diable, au diable, et toi aussi.... Que fais-tu là, planté comme un piquet? As-tu comploté avec les autres de me faire devenir fou?

LE LAQUAIS.

C'est de la part de madame Servin, qui vous prie de ne pas oublier son affaire.

M. HARDOUIN.

J'y ai pensé.

LE LAQUAIS.

C'est une femme.

M. HARDOUIN.

Une femme?

LE LAQUAIS.

Enveloppée dans vingt aunes de crêpe : je gagerais bien que c'est une veuve.

M. HARDOUIN.

Jolie?

LE LAQUAIS.

Triste, mais assez bonne à consoler.

M. HARDOUIN.

Quel âge?

LE LAQUAIS.

Entre vingt-sept et trente.

M. HARDOUIN.

Fais-la entrer.

LE LAQUAIS.

Il y a encore un autre personnage hétéroclite, en bas jaunes, en culotte noire, en veste de basin, et en habit gris : il a passé chez vous, et on l'a envoyé ici.

M. HARDOUIN.

C'est mon avocat bas-normand : dis-lui qu'il attende, et fais entrer la veuve.

SCÈNE XIII.

M. HARDOUIN, MADAME BERTRAND.

MADAME BERTRAND.

Permettez, monsieur, que je m'asseye; je suis excédée de fatigue : j'ai fait aujourd'hui les quatre

coins de Paris, et je crois que j'ai vu toute la terre.

M. HARDOUIN.

Reposez-vous, madame.... (*à part.*) Elle est fort bien.... (*haut.*) Madame, je ne crois point avoir l'honneur de vous connaître; mais faites-moi la grace de m'apprendre ce qui vous amène ici. Ne vous trompez-vous pas? Je m'appelle Hardouin.

MADAME BERTRAND.

C'est vous-même que je cherche. On m'a dit que vous étiez ici; et j'y suis venue.

M. HARDOUIN, *à part.*

Le pied petit, et des mains!... (*haut.*) Madame, vous seriez mieux dans ce grand fauteuil.

MADAME BERTRAND.

Je suis fort bien. Avez-vous le temps, monsieur, et aurez-vous la patience de m'entendre?

M. HARDOUIN.

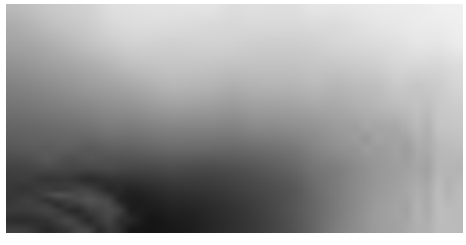
Parlez, madame, parlez.

MADAME BERTRAND.

Vous voyez la plus malheureuse créature.

M. HARDOUIN.

Vous méritez sûrement un autre sort; et, avec



une figure comme la vôtre, il n'y a point de malheur qu'on ne fasse cesser.

MADAME BERTRAND.

C'est ce que vous m'allez apprendre. N'auriez-vous point entendu parler du capitaine Bertrand?

M. HARDOUIN.

Qui commandait le Dragon, qui a mis tout son équipage dans la chaloupe, et qui s'est laissé couler à fond avec son vaisseau.

MADAME BERTRAND.

C'était mon époux : il avait vingt-trois ans de service.

M. HARDOUIN.

C'était un brave homme, et je n'ai jamais rien vu de plus intéressant que sa veuve. Mais que puis-je pour elle?

MADAME BERTRAND.

Beaucoup.

M. HARDOUIN.

J'en doute, et je le souhaite.

MADAME BERTRAND.

Il m'a laissée sans fortune et avec un enfant; je

sollicite une pension qu'on n'a pas le front de me refuser.

M. HARDOUIN.

Et qui vous paraît mesquine? Madame, l'état est obéré.

MADAME BERTRAND.

J'en suis satifaite, mais je la voudrais réversible sur la tête de mon fils.

M. HARDOUIN.

A vous parler vrai, madame, et votre demande, et le refus du ministre, me semblent également justes.

MADAME BERTRAND.

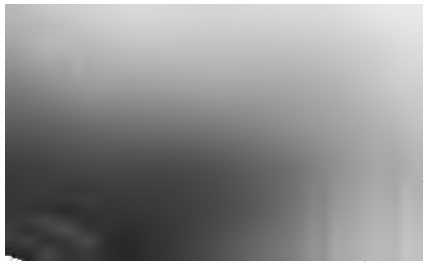
Si je venais à manquer, que deviendrait mon pauvre enfant?

M. HARDOUIN.

Vous êtes jeune, vous êtes fraîche.

MADAME BERTRAND.

Avec tout cela on ne sait qui meurt ni qui vit; tout ce qu'il est possible de mettre de protection à mon affaire, je l'ai inutilement employé: des princes, des ducs, des archevêques, des évêques, des prêtres, d'honnêtes femmes.



M. HARDOUIN.

Les autres vous auraient mieux servie.

MADAME BERTRAND.

Vous l'avouerai-je? Je ne les ai pas négligées.

M. HARDOUIN.

C'est que tous ces gens-là ne savent pas solliciter.

MADAME BERTRAND.

Et vous le savez, vous?

M. HARDOUIN.

Très-bien; il y a des principes à tout: il faut d'abord s'intéresser fortement à la chose.

MADAME BERTRAND.

Et vous prendrez cet.... intérêt à la mienne?

M. HARDOUIN.

Pourquoi pas, madame? rien ne me semble plus aisé: ils ont des ames de bronze, il faut savoir amollir ces ames-là.

MADAME BERTRAND.

Et ce talent-là, qui est-ce qui le possède?

M. HARDOUIN.

C'est vous, madame.

MADAME BERTRAND.

Qui est-ce qui se soucie de l'employer pour autrui?

M. HARDOUIN.

C'est moi: mais ce n'est pas tout; et ce dernier point est le grand point, le point essentiel, le point sans lequel point de succès: c'est de se rendre personnelle la grace qu'on demande; on est à peine écouté, même de son ami, quand on ne parle pas pour soi.

MADAME BERTRAND.

Et celui de qui mon affaire dépend est le vôtre.

M. HARDOUIN.

Hé! vous avez raison; c'est Poultier, et j'oserais presque vous répondre du succès.

MADAME BERTRAND.

Vous aurez la bonté de lui parler?

M. HARDOUIN.

Assurément.

MADAME BERTRAND.

Dieu soit loué! On ne m'a point trompée, lorsqu'on m'a dit que je trouverais en vous l'ami de tous les malheureux.

M. HARDOUIN.

C'est aujourd'hui ou dans quelques jours la fête de la maîtresse de la maison. Il est à Paris; il est l'ami du mari; et il faudrait qu'il eût de grandes affaires, s'il ne venait pas.

MADAME BERTRAND.

Et vous lui parlerez? Et vous vous rendrez mon affaire personnelle?

M. HARDOUIN.

Je ne m'en charge qu'à cette condition. Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez un enfant?

MADAME BERTRAND.

C'est le premier et le seul.

M. HARDOUIN.

Quel âge a-t-il?

MADAME BERTRAND.

Environ six ans.

M. HARDOUIN.

Il n'en peut guère avoir davantage.

MADAME BERTRAND.

On aurait pu le croire il y a six mois; mais, depuis ce temps, j'ai tant pleuré, tant fatigué, tant souffert! je suis si changée!...

M. HARDOUIN.

Il n'y paraît pas.

MADAME BERTRAND.

Il revenait de la Chine!... La Chine ne me sort plus de la tête.

M. HARDOUIN.

Nous l'en chasserons.

MADAME BERTRAND.

Je puis compter sur vous?

M. HARDOUIN.

Vous le pouvez; mais, songez-y bien, c'est à la condition que je vous ai dite. Sans quoi je ne réponds de rien.

MADAME BERTRAND.

Vous êtes un homme de bien; il n'y a là-dessus qu'une voix. Faites, dites tout ce qu'il vous plaira, je vous donne carte blanche.

SCÈNE XIV.

M. HARDOUIN, M. RENARDEAU.

M. HARDOUIN.

Et puis faites une pièce au milieu de tout cela.... Mille pardons, cher Renardeau, de vous avoir fait attendre.

M. RENARDEAU.

Je vous le pardonne; car elle est, ma foi, charmante.

M. HARDOUIN.

Vous avez encore des yeux.

M. RENARDEAU.

C'est tout ce qui me reste. Hé bien, de quoi s'agit-il?

M. HARDOUIN.

Je ne sais comment je puis rire, car je suis profondément désolé.

M. RENARDEAU.

Votre pièce est tombée?

M. HARDOUIN.

C'est bien pis.

M. RENARDEAU.

Comment, diable!

M. HARDOUIN.

J'avais une sœur que j'aimais à la folie; un peu dévote; mais, à cela près, la meilleure créature, la meilleure sœur qu'il y eût au monde : je l'ai perdue.

M. RENARDEAU.

Et l'on vous dispute sa succession?

M. HARDOUIN.

C'est bien pis.

M. RENARDEAU.

Comment, diable!

M. HARDOUIN.

On en a disposé sans mon aveu. Elle vivait avec une amie : celle-ci, accoutumée à jouer la maîtresse dans la maison, a tout donné, tout pris, tout vendu, lits, glaces, linge, vaisselle, meubles, batterie de cuisine; et il ne me reste de mobilier non plus que vous en voyez sur ma main.

M. RENARDEAU.

Cela était-il considérable?

M. HARDOUIN.

Assez. Je ne sais quel parti prendre. Perdre son bien, sur-tout quand on n'est pas mieux dans ses affaires que moi, cela me paraît dur. Attaquer l'ancienne amie d'une sœur, cela me paraît indécent. Que me conseillez-vous?

M. RENARDEAU.

Ce que je vous conseille? de demeurer en repos.

M. HARDOUIN.

C'est bientôt dit.

M. RENARDEAU.

Demeurez en repos, vous dis-je. Savez-vous ce que c'est que votre affaire? Précisément la même que j'ai avec votre vieille amie madame Servin; qui dure depuis dix ans; qui en durera dix autres; pour laquelle j'ai fait cinquante voyages à Paris; qui m'y rappellera cinquante fois encore; qui me coûte en faux frais à-peu-près deux cents louis, qui m'en coûtera plus de deux cents autres; et qui, grace aux puissants protecteurs de la dame, ne sera peut-être

jamais jugée, ou dont, après la sentence, si j'en obtiens une, je ne tirerai pas le quart de mes déboursés. Entendez-vous?

M. HARDOUIN.

Ainsi vous ne voulez pas absolument que je plaide?

M. RENARDEAU.

Non, de par tous les diables, qui emportent et votre amie madame Servin, et l'amie de votre sœur!

M. HARDOUIN.

Si c'était à recommencer, vous ne plaideriez donc pas?

M. RENARDEAU.

Non.... A quoi rêvez-vous?

M. HARDOUIN.

Il me vient une bonne idée. Si, par reconnaissance du service que vous me rendez, en me dissuadant d'entamer une mauvaise affaire, je finissais la vôtre? Savez-vous que cela ne serait point du tout impossible?

M. RENARDEAU.

J'y consens de tout mon cœur; et, s'il ne fallait

qu'une procuration en bonne forme, par laquelle je vous autoriserais à terminer, et m'engagerais à ratifier, sans exception, tout ce qu'il vous aurait plu d'arbitrer, faites-moi donner de l'encre et du papier, je la dresse et la signe.

M. HARDOUIN.

Voilà sur cette table ce qu'il vous faut.... Mon cher Renardeau, bride en main. Je ferai de mon mieux : vous n'en doutez pas; mais, à tout évènement, point de reproches.

M. RENARDEAU.

N'en craignez point.

M. HARDOUIN, *à part, tandis que M. Renardeau écrit.*

Ah! ah! ah! si l'avocat bas-normand savait que j'ai là, dans ma poche, la procuration de la dame! Voilà qui est fort bien.... Mais la pièce que j'ai promise?... Allons, il faut se résigner à son sort; et le mien est de promettre ce que je ne ferai point, et de faire ce que je n'aurai pas promis.

M. RENARDEAU.

La voilà : Je soussigné, Issacar des Renardeaux....

M. HARDOUIN.

Je ne doute point que cela soit à merveille.

M. RENARDEAU.

Mais encore faut-il prendre lecture du titre en conséquence duquel on doit opérer. Cela est dans la règle.

M. HARDOUIN.

Est-ce que j'ai jamais suivi de règles?

M. RENARDEAU.

Vous n'en avez pas été plus sage. La règle, mon ami, la règle. Au reste, que j'obtienne seulement de quoi faire meubler décemment ce petit corps de logis qui donne sur la rivière et sur la forêt, qui doit vous inspirer les plus beaux vers du monde; que vous devez, depuis dix ans, venir occuper, et que vous n'occuperez jamais; et je tiens quitte de tout madame Servin, pour moi, pour ma femme, pour mes enfants, et leurs ayant-cause. A propos, j'ai vu dans sa cour une chaise à porteurs: le seul effet mobilier qui reste de feu madame Desforges, ma parente, qui a cessé de marcher long-temps avant que de mourir. Stipulez en sus, la chaise à porteurs.

Ma femme commence à pécher par les jambes, et ce serait un cadeau à lui faire. N'oubliez pas la chaise à porteurs.

M. HARDOUIN.

J'y penserai.

M. RENARDEAU.

Vous êtes distrait.

M. HARDOUIN.

Mon ami, je suis excédé de ce maudit pays-ci. La vie s'y évapore : on n'y fait quoi que ce soit; et je suis résolu d'aller vivre et mourir à Gisors.

M. RENARDEAU.

Vous viendrez vivre à Gisors?

M. HARDOUIN.

A Gisors; c'est là que la gloire, le repos et le bonheur m'attendent.

M. RENARDEAU.

Vous viendrez mourir à Gisors?

M. HARDOUIN.

A Gisors.

M. RENARDEAU.

Et moi je vous dis que les têtes comme la vôtre

ne savent jamais ce qu'elles feront; et que vous irez vivre et mourir où il plaira à votre mauvais génie de vous mener : ne faites point de projets.

M. HARDOUIN.

Ma foi, j'en ai tant fait qui n'ont point eu lieu, que ce serait le plus sage : mais on fait des projets comme on se remue sur sa chaise, quand on est mal assis.

M. RENARDEAU.

Quand verrez-vous la dame?

M. HARDOUIN.

Aujourd'hui.

M. RENARDEAU.

Elle est fine; prenez garde qu'elle n'évente notre complot.

M. HARDOUIN.

Est-ce que cela vous viendrait à sa place, à vous avocat, et avocat bas-normand?

M. RENARDEAU.

Peut-être. Je suis quelquefois délié. Et quand vous reverrai-je?

M. HARDOUIN.

Dans la journée.

M. RENARDEAU.

Où?

M. HARDOUIN.

Ici.

M. RENARDEAU.

Au revoir. Ne plaidez pas, entendez-vous; et tirez de la dame le meilleur parti que vous pourrez. J'ai trois enfants, et elle n'a que sa fille, cette vieille folle qui est laide et méchante comme un singe malade, et sourde comme un pot. Elle est riche, et je ne le suis pas. Adieu.

M. HARDOUIN.

Adieu.

M. RENARDEAU, *du fond du théâtre.*

Et la chaise à porteurs.

M. HARDOUIN.

Et la chaise à porteurs.

SCÈNE XV.

M. HARDOUIN, ET LE LAQUAIS.

M. HARDOUIN.

Me voilà pourtant seul; et je peux rêver à cette pièce....

LE LAQUAIS.

Pour celui-ci je ne sais ce qu'il est.

M. HARDOUIN.

Encore quelqu'un? C'est une persécution.

LE LAQUAIS.

Il est entré brusquement. Je lui demande ce qu'il veut: point de réponse. Je le tire par la manche, il me regarde, et continue à se promener en long et en large. Il a l'œil un peu hagard; il se parle à lui-même; il fait des éclats de rire. Du reste, il est très-poli. Si ce n'est pas un fou, c'est un poëte.

M. HARDOUIN.

Je n'y tiens plus; et, en dépit de votre prédiction, M. Renardeau, vous me verrez à Gisors.

LE LAQUAIS.

Entrera-t-il?

M. HARDOUIN.

Si c'était quelque pauvre diable d'auteur qui eût besoin d'un conseil, et qui vînt le chercher ici du fond du faubourg Saint-Jacques ou de Picpus.... un homme de génie qui manquât de pain, car cela peut arriver.... Qu'il entre.

SCÈNE XVI.

M. HARDOUIN, M. DE SURMONT.

M. HARDOUIN.

Eh c'est vous, mon ami!

M. DE SURMONT.

Pourrait-on vous demander ce que vous faites ici?

M. HARDOUIN.

J'y enrage. Et vous, qu'y venez-vous faire?

M. DE SURMONT.

Je n'en sais rien : on m'a fait appeler, vîte, vîte, vîte, et j'accours.

M. HARDOUIN.

Dieu soit loué! voilà ma pièce faite. Vous ignorez ce qu'on vous veut? Moi, je vais vous le dire. C'est sous quelques jours la fête d'une amie. On veut la célébrer; et l'on va vous demander une parade, un proverbe, un petit divertissement, que vous ferez, n'est-ce pas?

M. DE SURMONT.

Et pourquoi pas vous?

M. HARDOUIN.

Pourquoi? c'est qu'il m'a semblé que madame de Chepy, l'amie de la maîtresse de la maison, ne vous était pas indifférente, et qu'il eût été bien mal à moi de vous ravir une aussi belle occasion de lui faire la cour.

M. DE SURMONT.

Et c'est pour m'obliger?...

M. HARDOUIN.

Sans doute. Ainsi voilà la chose arrangée : vous ferez la parade, le proverbe, la pièce, ce qu'il vous plaira.

M. DE SURMONT.

Je ne m'entends guère à cela.

M. HARDOUIN.

Tant mieux. Ce que je ferais ressemblerait à tout : ce que vous ferez ne ressemblera à rien.

M. DE SURMONT.

Il y aura là des beaux-esprits, des gens du monde. Je voudrais bien garder l'incognito.

M. HARDOUIN.

Je vais vous mettre à l'aise : si vous réussissez, le succès sera pour votre compte; si vous tombez, la chûte sera pour le mien.

M. DE SURMONT.

Rien de plus obligeant.

M. HARDOUIN.

Mais payez le service que je vous rends d'un peu de confiance. N'est-il pas vrai qu'avec toutes ses fantaisies, ses caprices, ses brusqueries, madame de Chepy....

M. DE SURMONT.

Je conviendrai de tout ce qu'il vous plaira; je vous remercierai même, si vous l'exigez.

M. HARDOUIN.

Je n'exige rien; je sais obliger sans ostentation et sans intérêt. Allons, partez.

M. DE SURMONT.

Verrai-je madame de Chepy?

M. HARDOUIN.

Non, non : écrivez-lui seulement un billet honnête, qu'elle puisse interpréter comme il lui plaira; et partez, vous dis-je. Sur-tout que cela soit bien gai, bien fou, et sente tout-à-fait l'impromptu.

M. DE SURMONT.

Mais encore faudrait-il un peu connaître l'héroïne du jour.

M. HARDOUIN.

Louez, louez; la louange est toujours bien accueillie.

M. DE SURMONT.

Est-on jeune?

M. HARDOUIN.

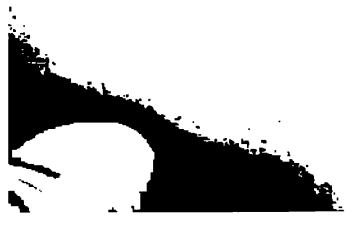
Non.

M. DE SURMONT.

Vieille?

M. HARDOUIN.

Non. Tous les charmes que l'âge ne détruit pas, on les a. Vous pouvez tomber à bras raccourci sur tous les vices, tous les ridicules, sans nous effleurer.



Vous pouvez vous étendre à votre aise sur les qualités de l'esprit et du cœur, sans qu'il y ait un mot de perdu. Insistez sur-tout sur l'usage du monde, la franchise, la discrétion, la dignité, la décence, *et cætera, et cætera.*

M. DE SURMONT.

Je la connais peut-être. Ne serait-ce pas par hasard une femme que j'ai vue une fois chez madame de Chepy, pendant sa maladie, et qui s'appelle madame de...?

M. HARDOUIN.

Elle ou une autre, qu'est-ce que cela fait? Partez. Attendez : écrivez là le billet pour madame de Chepy; je le ferai remettre.

SCÈNE XVII.

M. HARDOUIN, *seul (à un domestique).*

Portez ce billet à madame de Chepy.... Ouf, je respire : me voilà soulagé d'un poids énorme; je me sens léger comme un oiseau, et je puis me livrer

gaiement à l'affaire de ma veuve, et à celle de mon avocat bas-normand. Puisque mon premier commis de la marine ne vient point, il faut que j'envoie chez lui, ou que j'y aille.

SCÈNE XVIII.

M. HARDOUIN, MADEMOISELLE BEAULIEU, *avec un faisceau de fleurs à la main, et un bouquet à son côté.*

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Je vous l'avais bien dit : madame est d'une humeur empestée. J'ai cru que je ne viendrais jamais à bout de la coiffer. Et vous, monsieur, où en êtes-vous ?

M. HARDOUIN.

C'est fait.

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Fort bien. Je viens de sa part vous casser aux gages, et vous prévenir qu'elle ne veut absolument rien de vous. Vous dirai-je le reste ?

M. HARDOUIN.

Dites, mademoiselle.

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Elle a ajouté qu'elle n'aurait pas de peine à trouver un aussi mauvais poëte, et qu'elle en aurait encore moins à trouver un homme plus honnête.

M. HARDOUIN.

Mademoiselle, vous aurez la bonté de lui répondre de ma part que j'aurais le plus grand plaisir à me conformer à ses derniers ordres, mais qu'ils arrivent trop tard; qu'au reste il est plus aisé de brûler une pièce que de la faire.

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Vrai, elle est faite?

M. HARDOUIN.

Non; elle se fait. Qu'est-ce que cet énorme bouquet-là? Il est beau, très-beau; mais toutes ces roses ne vaudront jamais la touffe de lys ou le seul bouton qu'elles nous cachent.

MADEMOISELLE BEAULIEU.

S'il nous faut des couplets, il nous faut aussi des bouquets; et nous sommes allés tous mettre au

pillage les parterres de M. Poultier. Comme il n'est jamais sûr de son temps, et que les affaires pourraient l'arrêter à Versailles le jour de la fête de madame de Malves, il est venu présenter son hommage d'avance.

M. HARDOUIN.

Il est ici?

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Je crois que je l'entends descendre.

SCÈNE XIX.

M. HARDOUIN, M. POULTIER.

M. HARDOUIN, *vers la coulisse.*

Monsieur Poultier, monsieur Poultier, c'est Hardouin, c'est moi qui vous appelle. Un mot, s'il vous plaît.

M. POULTIER.

Vous êtes un indigne. Je ne devrais pas vous apercevoir. Y a-t-il deux ans que vous me promettez, de semaine en semaine, de venir dîner

avec nous? Il est vrai qu'on m'a dit que c'était par cette raison qu'il n'y fallait pas compter. Mais, rancune tenante, que me voulez-vous?

M. HARDOUIN.

Auriez-vous un quart-d'heure à m'accorder?

M. POULTIER.

Une heure, si vous voulez.

M. HARDOUIN, *à un laquais.*

Qui que ce soit qui vienne, sans aucune exception, je n'y suis pas.

M. POULTIER.

Cela semble annoncer une affaire grave.

M. HARDOUIN.

Très-grave. Avez-vous toujours de l'amitié pour moi?

M. POULTIER.

Oui, traître. Malgré tous vos travers, est-ce qu'on peut s'en empêcher?

M. HARDOUIN.

Si je me jetais à vos genoux, et que j'implorasse votre secours, dans la circonstance de ma vie la plus importante, me l'accorderiez-vous?

M. POULTIER.

Auriez-vous besoin de ma bourse?

M. HARDOUIN.

Non.

M. POULTIER.

Vous seriez-vous encore fait une affaire?

M. HARDOUIN.

Non.

M. POULTIER.

Parlez, demandez; et soyez sûr que si la chose n'est pas impossible, elle se fera.

M. HARDOUIN.

Je ne sais par où commencer.

M. POULTIER.

Avec moi! Allez droit au fait.

M. HARDOUIN.

Connaissez-vous madame Bertrand?

M. POULTIER.

Cette diable de veuve qui, depuis six mois, tient la ville et la cour à nos trousses, et qui nous a fait plus d'ennemis en un jour, que dix autres sollicitteuses ne nous en auraient fait en dix ans! Encore

trois ou quatre clientes comme elle, et il faudrait déserter les bureaux. Que veut-elle? une pension? on la lui offre. Que voulez-vous? qu'on l'augmente? on l'augmentera.

M. HARDOUIN.

Ce n'est pas cela. Elle consent qu'on la diminue, pourvu qu'on la rende réversible sur la tête de son fils.

M. POULTIER.

Cela ne se peut, cela ne se peut. Cela ne s'est pas encore fait; cela ne doit pas se faire, et cela ne se fera point. Voyez donc, mon ami, vous qui avez du sens, les conséquences de cette grace. Voulez-vous nous attirer sur les bras cent autres veuves pour lesquelles madame Bertrand aura fait la planche? Faut-il que les règnes continuent à s'endetter successivement? Savez-vous qu'il en coûte autant pour les dépenses passées que pour les dépenses courantes? Nous voulons nous liquider, et ce n'en est pas là le moyen. Mais quel intérêt pouvez-vous prendre à cette femme, assez puissant pour vous fermer les yeux sur le bien général?

M. HARDOUIN.

Quel intérêt j'y prends! le plus grand. Avez-vous regardé madame Bertrand?

M. POULTIER.

D'accord; elle est fort bien.

M. HARDOUIN.

Savez-vous qu'il y a dix ans que je la trouve telle?

M. POULTIER.

Dix ans! Vous devez en avoir assez.

M. HARDOUIN.

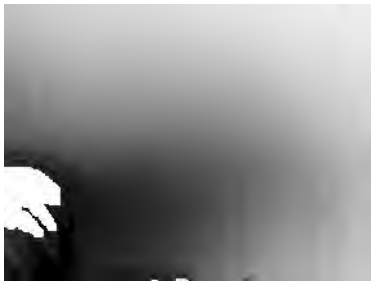
Laissons la plaisanterie. Vous êtes un très-galant homme, incapable de compromettre la réputation d'une femme, et de faire mourir de douleur un ami; ces gens de mer, peu aimables d'ailleurs, sont sujets à de longues absences.

M. POULTIER.

Et ces longues absences seraient fort ennuyeuses, si leurs femmes étaient folles de leurs maris.

M. HARDOUIN.

Madame Bertrand estimait fort le brave capitaine Bertrand, mais elle n'en avait pas la tête tournée;



et cet enfant pour lequel elle sollicite la réversibilité de la pension, cet enfant....

M. POULTIER.

Vous en êtes le père?

M. HARDOUIN.

Je le crois.

M. POULTIER.

Et pourquoi diable lui faire un enfant?

M. HARDOUIN.

En vérité, je n'y tâchais pas.

M. POULTIER.

Cependant cela change un peu la thèse.

M. HARDOUIN.

Je ne suis pas riche; vous connaissez ma façon de penser et de sentir: dites-moi, si cette femme venait à mourir, croyez-vous que je pusse supporter les dépenses de l'éducation d'un enfant, ou me résoudre à l'oublier, à l'abandonner? Le feriez-vous?

M. POULTIER.

Non; mais est-ce à l'état à réparer les sottises des particuliers.

M. HARDOUIN.

Ah! si l'état n'avait pas fait, et ne faisait d'autres injustices que celle que je vous propose! Si l'on n'eût accordé et si l'on n'accordait des pensions qu'aux veuves dont les maris se sont noyés pour satisfaire aux lois de la marine et de l'honneur, croyez-vous que l'état en fût obéré? Permettez-moi de vous le dire, mon ami, vous êtes d'une probité trop stricte; vous craignez d'ajouter une goutte d'eau à un océan. Si ma demande était la première folie du ministère, je ne vous en parlerais pas.

M. POULTIER.

Et vous feriez fort bien.

M. HARDOUIN.

Mais des prostituées, des proxenètes, des chanteuses, des danseuses, des histrions, une foule de lâches, de coquins, d'infâmes, de vicieux de toutes espèces, épuiseront le fisc; et la femme d'un brave homme....

M. POULTIER.

C'est qu'il y en a d'autres qui ont aussi bien

mérité que le capitaine Bertrand, et laissé des veuves indigentes avec des enfants.

M. HARDOUIN.

Et que m'importent ces enfants que je n'ai pas faits, et ces veuves en faveur desquelles ce n'est pas un ami qui vous sollicite?

M. POULTIER.

Il faudra voir.

M. HARDOUIN.

Je crois que tout est vu; et vous ne sortirez pas d'ici que je n'aie votre parole.

M. POULTIER.

A quoi vous servira-t-elle? Ne faut-il pas l'agrément du ministre? Mais il a de l'estime et de l'amitié pour vous.

M. HARDOUIN.

Et vous lui confierez....

M. POULTIER.

Il le faudra bien : cela vous effarouche, je crois?

M. HARDOUIN.

Un peu : ce secret n'est pas le mien, c'est celui d'un autre, et cet autre est une femme.

M. POULTIER.

Dont le mari n'est plus. Vous êtes un enfant. Savez-vous comment votre affaire tournera? Je dirai tout : on sourira. Je proposerai la diminution de la pension, à condition de la rendre réversible; on y consentira : au lieu de la diminuer, nous la doublerons; le brevet sera signé sans avoir été lu, et tout sera fini.

M. HARDOUIN.

Vous êtes charmant; votre bienfaisance me touche aux larmes. Venez que je vous embrasse. Et notre brevet se fera-t-il long-temps attendre?

M. POULTIER.

Une heure, une demi-heure peut-être. Je vais travailler avec le ministre : il y a beaucoup d'affaires; mais il n'y a d'expédiées que celles que je veux; la vôtre passera la première; et, dans un instant, je pourrai venir moi-même vous instruire du succès.

M. HARDOUIN.

Je ne saurais vous dire combien je vous suis obligé.

M. POULTIER.

Ne me remerciez pas trop; je n'ai jamais eu la conscience plus à l'aise. Voilà en effet une belle récompense pour un homme qui a passé les trois quarts de sa vie à nous amuser et à nous instruire; à qui le ministre n'a pas encore donné le moindre signe d'attention, et qui, sans la munificence d'une souveraine étrangère.... Adieu. Je pourrais, je crois, vous rappeler votre promesse; mais je ne veux pas que l'ombre de l'intérêt obscurcisse ce que vous regardez comme un bienfait. Vous retrouverai-je ici?

M. HARDOUIN.

Assurément, si j'ai le moindre espoir de vous y revoir.... M. Poultier, encore un mot.

M. POULTIER.

Qu'est-ce qu'il y a; tout n'est-il pas dit?

M. HARDOUIN.

Tenez; cette confidence au ministre....

M. POULTIER.

Vous répugne, je le conçois; mais elle est indispensable.

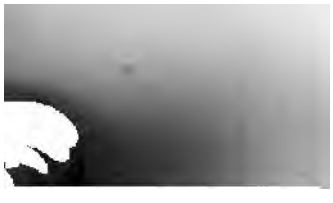
M. HARDOUIN.

Vous croyez?

SCÈNE XX.

M. HARDOUIN, *seul.*

Et voilà comme il faut s'y prendre quand on veut obtenir. Je n'avais qu'à dire à Poultier : « Cette « femme ne m'est rien, je ne la connais que d'hier, « je l'ai rencontrée, en courant dans le monde, « chez des personnes qui s'y intéressent; on sait « que je vous connais; on a pensé que je pourrais « quelque chose pour elle, j'ai promis de vous en « parler, je vous en parle, voilà ma parole dégagée; « faites du reste ce qui vous conviendra, je ne veux « rien qui soit injuste ou qui vous compromette. » Poultier m'aurait répondu froidement : « Cela ne se « peut »; et nous aurions causé d'autre chose. Mais madame Bertrand approuvera-t-elle le moyen dont je me suis servi? Si par hasard elle était un peu scrupuleuse?... Je l'oblige, il est vrai, mais à ma



manière, qui pourrait bien n'être pas la sienne.... Au demeurant, que ne s'en expliquait-elle? Ne lui ai-je pas exposé mes principes? Ne lui ai-je pas demandé, ne m'a-t-elle pas permis de me rendre son affaire personnelle? Qu'ai-je fait de plus?... Si Poultier pouvait m'envoyer, ou plutôt m'apporter le brevet avant le retour de la veuve.... La bonne folie qui me vient!... J'arrive ici pour y faire une pièce, car madame de Chepy comptait me chambrer tout le jour, et peut-être toute la nuit.... Elle avait bien pris son moment.... A propos, il faut que j'envoie chez de Surmont, pour savoir où il en est. Je ne voudrais pourtant pas que la fête manquât.

SCÈNE XXI.

M. HARDOUIN, UN LAQUAIS.

M. HARDOUIN.

Allez chez M. de Surmont, dites-lui que je l'attends dans la journée avec ce qu'il m'a promis; et que si le rôle de mademoiselle Beaulieu est prêt,

il le lui envoie, parce qu'elle a peu de mémoire. Retiendrez-vous bien cela?

LE LAQUAIS.

Parfaitement.

M. HARDOUIN.

Répétez-le-moi.

LE LAQUAIS.

Aller chez M. de Surmont, lui dire que vous l'attendez chez vous avec ce qu'il sait bien, et que, si le rôle de mademoiselle Beaulieu est prêt, de vous l'envoyer, de le lui envoyer tout de suite.

M. HARDOUIN.

De vous, de lui : lequel des deux?

LE LAQUAIS.

De vous l'envoyer.

M. HARDOUIN.

Non, butor; non. C'est de le lui envoyer; et ce n'est pas chez moi, c'est ici que je l'attends, lui, de Surmont.

LE LAQUAIS.

Sauf votre respect, monsieur, je crois que vous n'avez pas dit comme cela.

M. HARDOUIN.

Cela me ferait sauter aux solives. Allez. Ils font une sottise; et, pour la réparer, ils en disent une autre.... Mais voilà ma veuve; elle arrive un peu plutôt que je ne la desirais.

SCÈNE XXII.

M. HARDOUIN, MADAME BERTRAND.

MADAME BERTRAND.

Vous allez dire, monsieur, que ceux qui n'ont qu'une affaire sont bien incommodes; mais, si je vous importune, ne vous gênez point du tout, je reviendrai dans un autre moment.

M. HARDOUIN.

Non, madame, les malheureux et les femmes aimables ne viennent jamais à contre-temps chez celui qui est bienfaisant, et qui a du goût.

MADAME BERTRAND.

Pour les femmes aimables, cela peut être vrai; pour les malheureux, il m'est impossible d'être de votre avis. Si vous saviez combien de fois j'ai lu sur

les visages, malgré le masque de politesse dont ils se couvraient : « Toujours cette veuve ! Que vient-« elle faire ici ? J'en suis excédé ; elle s'imagine « qu'on n'a dans la tête qu'une chose, et que c'est « la sienne. » A peine m'offrait-on une chaise ; on s'élançait rapidement au-devant de moi, non par politesse, mais pour ne pas me laisser le temps d'avancer. On m'arrêtait à la porte, et là on me disait entre les deux battants : « J'ai pensé à votre « affaire ; je ne la perdrai point de vue ; comptez « sur tout ce qui dépendra de moi.... Mais, mon-« sieur.... Madame, je suis désolé de ne pouvoir « vous arrêter plus long-temps ; je suis accablé « d'affaires.... » Je faisais ma révérence, on me la rendait, et j'ai quelquefois entendu le maître dire à son laquais : « J'avais consigné cette femme ; pour-« quoi l'a-t-on laissée passer ? Si elle se remontre, « je n'y suis pas, entendez-vous ? »

M. HARDOUIN.

Vous me parlez là de gens sans ame et sans yeux.

MADAME BERTRAND.

Tout en est plein. Mais ce n'est rien que cela :

j'ai trouvé des gens pires que ceux dont je viens de parler ; on n'ose dire à quel prix il mettent les graces qu'on sollicite ; cela fait horreur.

M. HARDOUIN.

Malgré leur peu de délicatesse, je les conçois plus aisément.

MADAME BERTRAND.

En vérité, monsieur, vous êtes presque le seul bienfaiteur honnête que j'aie rencontré.

M. HARDOUIN.

Hélas ! madame, peu s'en faut que je ne rougisse de votre éloge.

MADAME BERTRAND.

Non, monsieur, sans flatterie ; tel on vous avait peint à moi, tel je vous ai trouvé.

M. HARDOUIN.

Ce sont mes amis qui vous ont parlé, et l'amitié est sujette à s'aveugler et à surfaire ; s'ils avaient été vrais, ou plutôt s'ils m'avaient connu comme je me connais, voici ce qu'ils vous auraient dit : « Hardouin est officieux ; lui présenter une occa- « sion de faire le bien, c'est l'obliger ; et s'il avait

« eu le bonheur de servir une femme pour laquelle « il se sentît du penchant, il craindrait tellement « de flétrir un bienfait, que cette considération « suffirait pour le réduire à un très-long silence. »

MADAME BERTRAND.

Oserais-je, monsieur, vous faire une question?

M. HARDOUIN.

Voulez-vous me demander si j'ai vu Poultier, le premier commis du ministre? Oui, madame, je l'ai vu.

MADAME BERTRAND.

Hé bien, monsieur?

M. HARDOUIN.

Votre affaire souffre des difficultés, mais je ne la crois point du tout, mais point du tout désespérée.

MADAME BERTRAND.

Quoi! monsieur.

M. HARDOUIN.

Madame, attendons; ne nous flattons de rien: au lieu de nous bercer d'une espérance qui ne nous laisserait que du chagrin, ménageons-nous une surprise agréable.

SCÈNE XXIII.

M. HARDOUIN, MADAME BERTRAND, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

C'est de la part de M. Poultier; il m'a dit de vous remettre ce paquet à vous-même, et de vous prévenir que dans un moment il serait ici.

SCÈNE XXIV.

MADAME BERTRAND, M. HARDOUIN.

M. HARDOUIN.

Notre sort est là-dedans.

MADAME BERTRAND.

Je tremble.

M. HARDOUIN.

Et moi aussi. Ouvrirai-je?

MADAME BERTRAND.

Ouvrez, ouvrez vîte.

M. HARDOUIN.

C'est le brevet de votre pension, signé du ministre : elle est de mille écus.

MADAME BERTRAND.

C'est le double de ce qu'on m'avait offert.

M. HARDOUIN.

Oui, j'ai bien lu; et réversible sur la tête de votre fils.

MADAME BERTRAND.

La force me manque; permettez que je m'asseye. Monsieur, un verre d'eau : je me trouve mal.

M. HARDOUIN, *à un laquais.*

Vîte, un verre d'eau à madame.

(Cependant M. Hardouin la délace, écarte son fichu, et la met un peu en désordre.)

MADAME BERTRAND.

J'ai donc enfin de quoi subsister; mon enfant, mon pauvre enfant ne manquera ni d'éducation, ni de pain; et c'est à vous, monsieur, que je le dois. Pardonnez, monsieur, je ne saurais parler, la vio-

lence de mon sentiment m'embarrasse la parole. Je me tais; mais regardez-moi, monsieur, voyez et jugez.

(Madame Bertrand ne s'aperçoit qu'alors de son désordre.)

M. HARDOUIN.

Vous n'avez jamais été de votre vie ni aussi touchante, ni aussi belle. Ah! que celui qui vous voit en ce moment est heureux, j'ai presque dit qu'il est à plaindre de vous avoir servie.

MADAME BERTRAND.

Me permettrez-vous d'attendre ici M. Poultier?

M. HARDOUIN.

Il faut faire mieux. Cet enfant deviendra grand: qui sait si quelque jour il n'aura pas besoin de la faveur du ministre et des bons offices du premier commis? Mon avis serait que vous l'allassiez chercher, et que vous le présentassiez à M. Poultier.

MADAME BERTRAND.

Vous avez raison, monsieur. A votre sang-froid, qui vous permet de penser à tout, il est aisé de voir que l'exercice de la bienfaisance vous est fami-

lier. Je cours chercher mon enfant. Comme je vais le baiser! Si je ne vous apparais pas dans un quart-d'heure, c'est que je serai morte de joie.

M. HARDOUIN, *en lui offrant le bras.*

Permettez, madame.

MADAME BERTRAND.

Non, monsieur; je me sens beaucoup mieux.

M. HARDOUIN, *au laquais.*

Donnez le bras à madame jusque chez elle.

SCÈNE XXV.

M. HARDOUIN, *seul.*

Moi, un bon homme, comme on le dit! Je ne le suis point; je suis né foncièrement dur, méchant, pervers. Je suis touché presque jusques aux larmes de la tendresse de cette mère pour son enfant, de sa sensibilité, de sa reconnaissance; j'aurais même du goût pour elle; et, malgré moi, je persiste dans le projet peut-être de la désoler.... Hardouin, tu es un fieffé monstre.... Cela est mal, cela est très-

mal.... Il faut absolument que je me défasse de ce mauvais tour d'esprit-là.... et que je renonce à la malice que j'ai résolu de faire?... oh non.... Mais ce sera la dernière de ma vie.

SCÈNE XXVI.

M. HARDOUIN, M. POULTIER.

M. HARDOUIN.

Mon ami, un autre que moi vous remercierait, et j'en remercierais peut-être un autre que vous; mais vous allez recevoir tout-à-l'heure la véritable récompense de l'homme bienfaisant; vous allez jouir du plus beau de tous les spectacles, celui d'une femme charmante transportée de son bonheur. Vous allez voir couler les larmes de la reconnaissance et de la joie. Elle tremblait comme la feuille à l'ouverture de votre paquet; elle s'est trouvée mal à la lecture de son brevet. Elle voulait me remercier; et elle ne trouvait point d'expression. La voici qui vient avec son enfant. Permettez que je me retire. Ces

secousses-là sont douces, mais je les trouve trop violentes pour moi. J'en suis presque malade le reste de la journée.

SCÈNE XXVII.

MADAME BERTRAND, BINBIN, SON ENFANT, M. POULTIER.

MADAME BERTRAND, *en se précipitant aux genoux de M. Poultier.*

Monsieur, permettez.... Mon fils, embrassez les genoux de monsieur.

M. POULTIER.

Madame, vous vous moquez de moi.... Cela ne se fait point.... Je ne le souffrirai pas.

MADAME BERTRAND.

Sans vous, que serais-je devenue et ce pauvre enfant!

(M. Poultier prend l'enfant entre ses bras, s'assied dans un fauteuil, et le pose sur ses genoux.)

M. POULTIER.

C'est son père; c'est à ne pouvoir s'y méprendre; qui a vu l'un voit l'autre.

MADAME BERTRAND.

J'espère, monsieur, qu'il en aura la probité et le courage; mais il ne lui ressemble point du tout.

M. POULTIER.

Nous pourrions avoir raison tous les deux. Ce sont ses yeux, même couleur, même vivacité, même forme.

MADAME BERTRAND.

Mais, non, monsieur; M. Bertrand avait les yeux bleus, et mon fils les a noirs; M. Bertrand les avait petits et renfoncés, et mon fils les a grands, et presque à fleur de tête.

M. POULTIER.

Et les cheveux, et le front, et la bouche, et le teint, et le nez?

MADAME BERTRAND.

Mon mari avait les cheveux châtains, le front étroit et carré, la bouche énormément grande, les lèvres épaisses, et le teint enfumé. Mon fils n'a

rien de cela, monsieur; regardez-le donc : ses cheveux sont brun-clair, son front haut et large, sa bouche petite, ses lèvres fines; pour le nez, M. Bertrand l'avait épaté, et celui de mon fils est presque aquilin.

M. POULTIER.

C'est son regard vif et doux.

MADAME BERTRAND.

Son père l'avait sévère et dur.

M. POULTIER.

Combien cela fera de folies!

MADAME BERTRAND.

Grace à vos bontés, j'espère qu'il sera bien élevé; et, grace à son heureux naturel, j'espère qu'il sera sage. N'est-il pas vrai, Binbin, que vous serez bien sage?

L'ENFANT.

Oui, maman.

M. POULTIER.

Combien cela nous donnera de chagrin! Que cela fera couler de larmes à sa mère!

MADAME BERTRAND.

Est-il vrai, mon fils?

L'ENFANT.

Non, maman. Monsieur, j'aime maman de tout mon cœur, et je vous assure que je ne la ferai jamais pleurer.

M. POULTIER.

Quelle nuée de jaloux, de calomniateurs, d'ennemis, j'entrevois là!

MADAME BERTRAND.

Des jaloux, je lui en souhaite, pourvu qu'il en mérite; des calomniateurs et des ennemis, s'il en a, je m'en consolerai, pourvu qu'il ne les mérite pas.

M. POULTIER.

Comme cela aura la fureur de dire tout ce qu'il est sage de taire!

MADAME BERTRAND.

Pour ce défaut-là, j'en conviens, c'était bien un peu celui de son père.

M. POULTIER.

Et puis gare la lettre de cachet, la Bastille ou Vincennes. Bonjour, madame. Je suis heureux de vous avoir été bon à quelque chose. Petit, vous

vous rappellerez peut-être un jour ce que je vous ai dit aujourd'hui. Je vous salue.

SCÈNE XXVIII.

M. POULTIER, MADAME BERTRAND, M. HARDOUIN.

M. HARDOUIN, *qui rentre, à M. Poultier qui sort.*

Est-ce que vous ne soupez pas avec nous?

M. POULTIER.

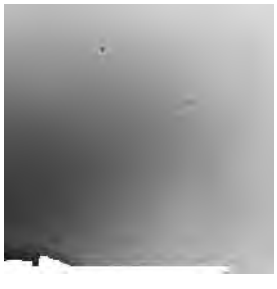
Je ne saurais m'engager.

M. HARDOUIN.

Restez : j'ai à démêler avec madame de Chepy et quelques autres, des querelles qui pourraient vous amuser.

M. POULTIER.

Je n'en doute pas, vous êtes excellent quand vous avez tort ; mais ces Insurgents nous tracassent, et il faut que j'aille....



M. HARDOUIN.

Voir leur patriarche?

(M. Poultier fait un signe de la tête.)

Quel homme est-ce?

M. POULTIER.

Comme on l'a dit: *Un acuto quakero.*

SCÈNE XXIX.

M. HARDOUIN, MADAME BERTRAND.

MADAME BERTRAND.

Je n'en reviens pas: ou il n'a jamais vu mon mari, ou il prend un autre pour lui.... Monsieur, me pardonnerez-vous une question?

M. HARDOUIN.

Quelle qu'elle soit.

MADAME BERTRAND.

Vous allez penser mal de moi; votre ami M. Poultier a le cœur excellent, mais a-t-il la tête bien saine?

M. HARDOUIN.

Très-saine. Et qu'est-ce qui peut vous en faire douter?

MADAME BERTRAND.

Ce qui vient de se passer entre nous.

M. HARDOUIN.

Il aura été distrait : c'est le défaut de sa place, et non le sien. Vous aurez voulu déployer votre reconnaissance : il ne vous aura pas écoutée, parce qu'il met peu d'importance aux services qu'il rend, il est blasé sur ce plaisir.

MADAME BERTRAND.

C'est quelque chose de plus singulier. A peine suis-je entrée que, sans presque me regarder, sans s'apercevoir si je suis assise ou debout, toute son attention se tourne sur mon fils.

M. HARDOUIN.

C'est qu'il aime les enfants; moi, je suis pour les mères.

MADAME BERTRAND.

Il se met ensuite à tirer son horoscope, et à lui prédire la vie la plus troublée et la plus malheu-

reuse : des jaloux, des ennemis; que sais-je encore, des querelles avec la cour, la ville, les magistrats : bref, la Bastille et Vincennes.

M. HARDOUIN.

Cela m'étonne moins que vous.

MADAME BERTRAND.

Est-ce qu'il est astrologue?

M. HARDOUIN.

Non, mais grand physionomiste.

MADAME BERTRAND.

Le bon, c'est qu'il me soutient que cet enfant ressemble, comme deux gouttes d'eau, à son père dont il n'a pas le moindre trait.

M. HARDOUIN.

Mais, pardonnez-moi, madame, c'est une chose qui m'a frappé comme lui : savez-vous que les formes de mon visage et celles de M. votre fils sont tout-à-fait approchées?

MADAME BERTRAND.

Qu'est-ce que cela prouve? Vous ne ressemblez point à M. Bertrand.

M. HARDOUIN.

Je suis surpris que vous ne deviniez pas.

M. HARDOUIN.

Mettons la chose au pis. Le mal est fait; il n'y a plus de remède. Plus vous ferez de cris, plus cette histoire aura d'éclat. Ne serait-il pas plus sage d'en recueillir paisiblement le fruit, que d'apprêter à rire à toute la ville : songez, madame, que le ridicule ne sera pas également partagé.

MADAME BERTRAND.

Ce sang-froid me met en fureur; et, si je m'en croyais, je lui arracherais les deux yeux.

M. HARDOUIN.

Ah! madame, avec ces deux jolies mains-là?

SCÈNE XXX.

M. HARDOUIN, MADAME BERTRAND, *désolée et renversée dans un fauteuil*, M. RENARDEAU.

M. RENARDEAU.

Qu'est-ce ceci? D'un côté, un homme interdit; de l'autre, une femme qui se désole. L'ami, est-ce une délaissée?

M. HARDOUIN.

Non.

M. RENARDEAU.

Elle est trop aimable, et vous êtes trop jeune, pour que ce soit une mécontente.

MADAME BERTRAND, *à M. Renardeau.*

Vous êtes un impertinent, vous êtes un sot; et cet homme-là est un scélérat avec lequel je ne vous conseille pas d'avoir quelque chose à démêler.

(puis elle se remet dans son fauteuil.)

M. RENARDEAU.

Elle a de l'humeur. Et notre affaire?

M. HARDOUIN.

Finie.

M. RENARDEAU.

Et vous avez mis cette femme à la raison?

M. HARDOUIN.

Dix mille francs, et tous les frais de procédure payés.

M. RENARDEAU.

J'aurais pu porter mes demandes jusqu'où il m'aurait plu. La loi est formelle : Celui qui adhire....

Mais dix mille francs, cela est honnête. Et la chaise à porteurs?

M. HARDOUIN.

Et la chaise à porteurs.

M. RENARDEAU.

Vous avez donc perdu votre sœur?

M. HARDOUIN.

Moi, j'ai perdu ma sœur? Qui est-ce qui vous a fait ce conte-là?

M. RENARDEAU.

Pardieu, c'est vous.

M. HARDOUIN.

Ma sœur est pleine de vie.

M. RENARDEAU.

Quoi! vous ne m'avez pas dit que son amie....

M. HARDOUIN.

Chansons, chansons : est-ce qu'on fait de ces chansons-là à un vieil avocat bas-normand, et qui est quelquefois délié?

M. RENARDEAU.

Vous êtes un fripon, un fieffé fripon. Je gagerais que, quand je vous ai donné ma procuration,

vous aviez dans votre poche la procuration de la dame.

M. HARDOUIN.

Et vous devinez cela?

M. RENARDEAU.

Madame, joignez-vous à moi, et étranglons-le?

MADAME BERTRAND.

Et deux.

M. RENARDEAU.

Ah! si j'avais su.... J'y perds dix mille francs.... Mais nous nous verrons.... Il y a lésion, lésion d'outre-moitié.... Il y a là voie d'appel; il y a là voie de rescision.

M. HARDOUIN.

En faveur des innocents.

(*Renardeau s'est jeté dans un autre fauteuil.*)

SCÈNE XXXI.

M. HARDOUIN, MADAME BERTRAND, M. RENARDEAU, MADAME DE CHEPY.

MADAME DE CHEPY.

Puisque monsieur donne ses audiences chez moi, aurait-il la bonté de m'y admettre, et de me dire s'il est bien satisfait de la manière dont il oblige ses amis?

MADAME BERTRAND.

Et trois; quand nous serons à six nous ferons une croix.

M. HARDOUIN.

Pas infiniment, madame; et cela n'encourage pas à bien faire. Mais venons au fait; de quoi madame de Chepy se plaint-elle?

MADAME DE CHEPY.

Elle se plaint de ce que M. Hardouin lui permet de le compter au nombre de ses amis; qu'elle arrive à Paris malade, et pour six semaines; de ce

qu'on daigne à peine une fois s'informer de sa santé, et qu'on choisit tout juste ce temps pour se renfermer dans une campagne, et s'exténuer l'ame et le corps; à quoi faire? peut-être un mécontent.

M. HARDOUIN.

Peut-être deux : un autre et moi.

MADAME DE CHEPY.

Ce n'est pas M. Hardouin qui me cherche, c'est madame de Chepy qui court après lui. A force d'émissaires, enfin elle parvient à le déterrer. Elle est installée chez une femme charmante, qui l'estime et qui l'aime : elle desire lui témoigner sa sensibilité pour toutes ses attentions, par une petite fête : elle a recours à son ancien ami, M. Hardouin; et, ce qu'il a fait pour vingt autres qui ne lui sont rien, qu'il connaît à peine, ou qu'il méprise peut-être, il le refuse à madame de Chepy. Monsieur, madame, qu'en pensez-vous?

M. RENARDEAU.

Ce n'est que cela? Et s'il vous en coûtait dix mille francs, comme à moi?

MADAME BERTRAND.

Et s'il vous en coûtait l'honneur, comme à moi? Je les trouve plaisants tous deux, l'une avec sa pièce, l'autre avec ses dix mille francs!

M. HARDOUIN.

Fort bien, madame; mais si la pièce était faite?

MADAME DE CHEPY.

Oui, si; mais si elle ne l'est pas? Et, quand elle le serait, si elle m'est inutile, à-présent qu'il n'y a rien de prêt, et que tous mes acteurs sont en déroute?

M. HARDOUIN.

Ce n'est pas ma faute.

MADAME DE CHEPY.

Et l'humeur enragée, la migraine que cela m'a donnée: c'est peut-être la mienne?

M. HARDOUIN.

Je suis né, je crois, pour ne rien faire de ce qui me convient, pour faire tout ce qui plaît aux autres, et pour ne contenter personne, non personne, pas même moi.

MADAME BERTRAND.

C'est qu'il ne s'agit pas de servir, mais de servir chacun à sa manière, sous peine de se tourmenter beaucoup pour n'engendrer que des ingrats.

M. RENARDEAU.

C'est bien dit.

MADAME DE CHEPY.

Rien n'est plus vrai.

SCÈNE XXXII.

M. HARDOUIN, MADAME BERTRAND, M. RENARDEAU, MADAME DE CHEPY, MADEMOISELLE BEAULIEU, *son rôle à la main.*

M. HARDOUIN.

Je gage que voici encore une mécontente.

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Pourriez-vous m'apprendre, monsieur, quel est l'impertinent qui a écrit cela?

SCÈNE XXXIII.

M. HARDOUIN, MADAME BERTRAND, M. RENARDEAU, MADAME DE CHEPY, MADEMOISELLE BEAULIEU, M. DE SURMONT.

M. HARDOUIN.

Le voilà.

M. DE SURMONT.

C'est fait, je vous l'apporte : cela est gai, cela est fou; et, pour une de ces pièces de société, j'espère que cela ne sera pas mal.... Voilà nos acteurs, apparemment : je les trouve tous diablement tristes. Messieurs, mesdames, si je vous ai fait attendre, je vous en demande mille pardons.

M. HARDOUIN.

Voulez-vous vous taire? Ne voilà-t-il pas un incognito bien gardé?

M. DE SURMONT.

Ma foi, je n'y pensais plus. Messieurs, mesdames, j'ai travaillé sans relâche; il m'a été impos-

sible d'aller plus vîte : encore cette bagatelle est-elle en ébauche dans mon porte-feuille. On a copié les rôles à mesure que j'écrivais. *(à la veuve.)* Madame, voilà le vôtre ; il vous ira à merveille, et vous voilà dans le costume que j'aurais desiré.... Vous êtes une jeune et jolie veuve qui joue la douleur de la perte d'un mari bourru qu'elle n'aimait pas.

MADAME BERTRAND.

Et vous, vous êtes un.... Laissez-moi en repos.

M. DE SURMONT, *à M. Renardeau.*

Vous, monsieur, vous êtes un vieil avocat.

M. RENARDEAU.

Bas-Normand, ridicule et dupé.

M. DE SURMONT.

Tout juste, tout juste ; je n'avais pas pensé à le faire bas-Normand ; mais l'idée est heureuse, et je m'en servirai.

M. RENARDEAU.

Ne pourriez-vous pas, monsieur, me dispenser de faire en un jour deux fois le même rôle ? car je trouve que c'est trop d'une.

M. DE SURMONT, *à mademoselle Beaulieu.*

Ah! mademoiselle! j'espère que votre rôle vous aura plu, car je vous ai faite rusée, silencieuse et discrète, comme vous l'êtes.

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Mais il ne fallait pas oublier que j'étais honnête et décente.

M. DE SURMONT, *à M. Hardouin.*

Parle donc, l'ami; est-ce que je me serai tué à faire une pièce qu'on ne jouera pas?

M. HARDOUIN.

J'en ai peur.

M. DE SURMONT.

Cela est horrible, abominable.

M. HARDOUIN.

Elle est peut-être mauvaise.

M. DE SURMONT.

Bonne ou mauvaise; elle est faite, il faut qu'on la joue, ou je la fais imprimer sous ton nom.

M. HARDOUIN.

Le tour serait sanglant.

M. RENARDEAU.

Ne s'est-il pas fait là de belles affaires? Nous voilà cinq ici, et pas un avec lequel il ne soit brouillé.

SCÈNE XXXIV.

M. HARDOUIN, MADAME BERTRAND, M. RENARDEAU, MADAME DE CHEPY, MADEMOISELLE BEAULIEU, M. DE SURMONT, UN LAQUAIS.

(Le laquais présente un billet à M. Hardouin, qui le lit, et le déchire avec humeur.)

MADAME DE CHEPY.

Je gage qu'il est de la dame Servin, et que ma prédiction s'est accomplie; j'en suis enchantée.

M. RENARDEAU.

Et ma chaise à porteurs?

M. HARDOUIN.

Vous l'aurez, mais à la condition que M. l'avocat

de Gisors se mettra dans ce grand fauteuil à bras, et nous jugera tous.

M. RENARDEAU.

J'y consens. Mademoiselle, je vous constitue huissière-audiencière : appelez les parties.

MADEMOISELLE BEAULIEU, *à la veuve.*

Madame, paraissez. Quels sont vos griefs ? De quoi vous plaignez-vous ?

MADAME BERTRAND.

De ce que monsieur que voilà se dit père de mon enfant.

M. RENARDEAU.

L'est-il ?

MADAME BERTRAND.

Non ; et de ce que, sous ce titre usurpé, il sollicite une pension pour cet enfant.

M. RENARDEAU.

L'obtient-il ?

MADAME BERTRAND.

Oui.

M. RENARDEAU.

Condamnons la susdite dame à restituer la façon.

MADEMOISELLE BEAULIEU, *à madame de Chepy.*

A vous, madame.

M. RENARDEAU.

Je sais l'affaire. Renvoyés dos à dos, sauf à se retourner en temps et lieu.

Vous, monsieur, qui avez fait la pièce qu'on ne jouera pas, condamnons celui qui l'a demandée en une amende de six louis, applicable aux cabalistes du parterre de la Comédie française, sans compter le salaire du chef de meute, à la première représentation de celle que vous ferez, et qu'on jouera.

Il faut, pour cette fois, que je sois juge et partie. Pardonnons au sieur Hardouin, à la condition de nous mettre, sous huitaine, en possession d'une certaine chaise à porteurs, et le condamnons en deux mois de retraite à Gisors, pour n'y rien faire, ou pour y faire ce que bon lui semblera.

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Et moi donc, M. le juge, est-ce qu'il ne sera rien statué sur ma pudeur alarmée par la lecture d'un vilain rôle?

M. RENARDEAU.

Condamnons le sieur de Surmont, poëte indécent, à s'observer à l'avenir; et, pour le moment, à prendre la main de mademoiselle, sans la serrer, et à la présenter à l'amie de sa maîtresse, pour en obtenir quelque grace, s'il y échoit.

TOUS ENSEMBLE.

Bravo! bravo! bravo!

MADEMOISELLE BEAULIEU, *en même temps.*

Paix-là! paix-là! paix!

SCÈNE XXXV.

LES MÊMES, MADAME DE MALVES.

(Des enfants sont cachés dans les coulisses.)

M. DE SURMONT.

Allons, mademoiselle, le juge a prononcé, il faut obéir à justice.

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Non, monsieur; non, monsieur; je ne me fie point à vous; vous irez dire quelques polissonneries

qui me feront rougir, et qui blesseraient madame de Malves, qui n'est pas faite à ce ton-là.

M. DE SURMONT.

Ne craignez rien.... Vos enfants sont-ils là?

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Oui.

M. DE SURMONT, *à madame de Malves.*

Madame, vous êtes toujours bonne, et nous avons pensé que vous le seriez encore davantage aujourd'hui. Je me suis chargé de vous apprendre une nouvelle, et de vous demander deux graces. La première de ces graces, c'est de faire pardonner à mademoiselle d'avoir caché à sa maîtresse qu'elle n'était pas mariée.

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Mais, monsieur, je ne le suis pas non plus.

M. DE SURMONT.

Vous direz qu'il faut qu'elle épouse le père. S'il n'y en avait qu'un, à la bonne heure. Mais ces demoiselles se sont mises à la mode; chacun de nos enfants a son père: autant de pères que d'enfants, ni plus ni moins. L'autre grace, c'est de vous pré-

senter ces enfants. Quoique tous vos jours soient autant de fêtes pour vos amis, il n'arrive pas souvent à une fille honnête de mener à sa suite un petit troupeau d'enfants. Permettez aux nôtres d'entrer.... Mademoiselle, avez-vous assez rougi, sans savoir de quoi?... Faites entrer vos petits; madame y consent.

SCÈNE XXXVI.

LES MÊMES, ET LES PETITS ENFANTS *avec des bouquets.*

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Madame, permettez à l'innocence de vous offrir....

M. DE SURMONT.

L'hommage de la malice.

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Ne voilà-t-il pas que vous me brouillez, et que je ne sais plus où j'en suis.

M. DE SURMONT.

Je ne vous aurais pas soupçonnée de perdre si

facilement la tête.... Allons, petits, présentez vos bouquets....

(Tandis que les enfants présentent leurs bouquets, M. de Surmont dit tout bas à mademoiselle Beaulieu :)

Mademoiselle, parmi ces enfants-là, n'y en aurait-il pas un que vous aimeriez mieux que les autres? Montrez-le-moi, afin que je le baise.

(On commence à chanter des couplets.)

SCÈNE XXXVII.

LES MÊMES, ET M. POULTIER.

MADAME BERTRAND, *interrompant les couplets.*

C'est M. Poultier! c'est lui!... Monsieur, je suis une femme honnête. Sans ma triste affaire, je n'aurais jamais vu votre perfide ami. Je ne le connais que d'aujourd'hui. Ne croyez rien de ce qu'il vous a dit.

M. RENARDEAU, *bas.*

Tant pis pour elle.

M. POULTIER, *à M. Hardouin.*

Et cet enfant? parlez donc; cet enfant?

MADAME BERTRAND.

Le cruel homme, parlera-t-il?

M. HARDOUIN.

L'enfant? il est charmant; mais, en conscience, il faut que je le restitue au capitaine Bertrand.

M. POULTIER.

Le traître! comme j'ai été dupé!

MADAME BERTRAND.

Et avec moi, lorsque vous teniez mon enfant sur vos genoux?...

M. POULTIER.

Très-ridicule. Qui est-ce qui n'y aurait pas donné? C'est qu'il en avait les larmes aux yeux. Plus de confiance en celui qui sait feindre avec cette vérité.

M. HARDOUIN.

M. l'avocat de Gisors, défendez-moi donc.

M. RENARDEAU.

C'est sa mine hypocrite qu'il fallait voir; c'est son discours pathétique qu'il fallait entendre, lorsqu'il s'affligeait sur la mort de sa sœur.

MADAME BERTRAND, *à M. Poultier.*

Me voilà réhabilitée dans votre esprit; mais le ministre? mais sa femme?...

M. HARDOUIN, *à madame Bertrand.*

Et vous croyez à cette confidence?

M. POULTIER.

Pourquoi non?

M. HARDOUIN.

C'est que vous ne l'avez pas faite.

M. POULTIER.

Le scélérat! l'insigne scélérat! Je croyais m'amuser de lui; et c'est lui qui se moquait de moi.

MADAME DE CHEPY.

Est-il bon? Est-il méchant?

MADEMOISELLE BEAULIEU.

Tour-à-tour.

M. HARDOUIN.

Comme tout le monde.

MADAME BERTRAND, *à M. Poultier.*

Et je n'ai point à rougir....

M. POULTIER.

Non, non, madame.... Mais je venais partager votre joie; et je crains de l'avoir troublée.

M. DE SURMONT.

Nous chantions quelques couplets à l'honneur de madame de Malves; et nous allons les reprendre.

(On reprend les couplets, et la pièce finit.)

FIN DE LA PIÈCE ET LE PROLOGUE.

La Moralité

des

Blasphémateurs

du Nom de Dieu.

Cette réimpression de la MORALITÉ DES BLASPHÉMATEURS DU NOM DE DIEU a été faite d'après le seul exemplaire connu. Un curé de Normandie l'avait acheté cinq sous en 1793, chez un marchand de ferrailles sur le pont de Rouen; la Bibliothèque du roi en fit l'acquisition en 1818, moyennant 800 fr.

Cette Moralité n'était connue jusqu'alors que par le titre inexact que nous en a donné Duverdier, dans sa *Bibliothèque Française;* mais il paraît certain qu'il n'avait pas vu le volume, car il n'indique ni le caractère, qui est gothique, ni le nom de l'imprimeur, PIERRE SERGENT*, ni le format, remarquable par sa longueur, qui est de neuf pouces sur trois pouces deux lignes de largeur. Ce volume se compose de cinquante-deux feuilles en treize cahiers. Signature A - N 3.

Beauchamp et les frères Parfait ont copié Duverdier.

H. de Châteaugiron.

* Cet imprimeur exerçait son art à Paris, de 1531 à 1540.

MORALITÉ

TRESSINGULIERE ET TRESBONNE

DES

BLASPHÉMATEURS

DU NOM DE DIEU:

Où sont contenus plusieurs exemples et enseignemens à l'encontre des maulx qui procedent à cause des grans juremens et blasphèmes qui se commettent de jour en jour, et aussi que la coustume n'en vault riens, et qu'ils finent et fineront tresmal s'ils ne s'en abstinent. Et est ladicte moralité à dix-sept personnaiges, dont les noms s'ensuyvent cy-après.

ET PREMIÈREMENT:

DIEU.
LE CRUCIFIX.
MARIE.
SÉRAPHIN.
CHÉRUBIN.
L'ÉGLISE.
LA MORT.
GUERRE.
FAMINE.
LE BLASPHÉMATEUR.
LE NÉGATEUR.
L'INJURIATEUR.
BRIETTE.
LE FILS DE L'INJURIATEUR.
SATHAN.
BEHEMOTH.
LUCIFER.

XIII *ff.*

LA MORALITÉ

DES BLASPHÉMATEURS DE DIEU.

LA MORALITÉ

DES

BLASPHÉMATEURS

DE DIEU.

S'ENSUYT LA MORALITÉ NOUVELLE TRESSINGULIÈRE DES BLASPHÉMATEURS DU NOM DE DIEU.

In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti. Amen.

Benedicentes Deo hereditabunt terram:
Maledicentes autem disperibunt.

Nous supplions la vraye sapience
De Jesuchrist le roy impérial
Qui deffende la tresnoble assistence
D'adversité, de tourment et de mal.

Nostre intendit et vouloir principal
Est de monstrer à tous humains pécheurs

L'iniquité icy en général
Que font vers Dieu les faulx blasphémateurs,

Et advertir que tous diffamateurs
Sont en dangier de rendre leur esperit
Dedans enfer en tenèbres et pleurs
O Lucifer qui à ce les induit,
Mais touteffois nul ne peult faire fruict
De luy mesmes : ne avoir efficace
Ou mérite, car sainct Bernard le dict,
Sans le moyen de la mère de grace.

Qui a vertu et pouvoir et audace
D'ayde et secours en tribulation,
Donc chascun doibt aller devant sa face
Treshumblement en collaudation.

Car el vainquit par domination
La malice de l'ennemy Sathan.
Escoutez en cy la légation
Pour alléger nostre dueil et ahan.

De quacumque tribulatione invoca Mariam.

Donc en cest jour présent et en cest an

Chascun de nous humblement luy dira
De Jesucrist redempteur d'Abraham
Dévotement ung *Ave Maria.*

Maledicentes disperibunt, etc.

Le prophète David nous composa
Le vray salut que les justes auront,
En son psautier pour vray le disposa,
Benoistz soient ceulx qui les acompliront.

Ceulx qui le nom de Jésus begniront
Pour leur payement seront es cieulx ravis:
Mais les jureurs en enfer périront
O Lucifer où ilz seront pugnis.

La Bible dit, dont je croy les escriptz
Principallement an beau livre d'Exode,
Que les jureurs pour vray seront pugnis
Et lapidez pour leur maulvaise mode.

Vous en orrez cy la lettre du code,
Commandement de vérité tresplain
Comme l'en doibt y mettre bon custode
Qu'on ne jure le nom de Dieu en vain.
Non assumes nomen Dei in vanum,

Hiérémie dict sur ce pas pour certain
Contre jureurs une grande homélie
En lamentant leur péché inhumain,
Leur grant meffaict et leur grant jurerie.

Prenez en gré, messieurs, je vous prie
Se je suis long et prolixe en langaiges,
Je seray brief de paour qu'il vous ennuye
En devisant le nom des personnaiges.

Vous povez voir la sus en ces estaiges
La déité souveraine et divine
Et les anges plains d'honneurs et parages
Avec Marie la vierge très benigne.

Il convient bien que je vous détermine
De ces trois cy le nom et le raport:
Voici Guerre et cy près luy Famine
Et cest aultre cy s'appelle la Mort.

Ce gallant là qui porte si hault port
Ce faict nommer le grant Blasphémateur
De Dieu : jurant la vertu et la mort,
Voilà Briette plaine de déshonneur.

De cest costé est ung Dénégateur
Du nom de Dieu, je vous certiffie,
Et cestuy là c'est l'Injuriateur,
Son filz près luy jurant le fruyct de vie.

Si ce n'estoit la benoiste Marie
Dedans enfer ilz seroient confonduz
Par leurs maulx faictz et par leur jurerie
Et blasphêmes o les dampnez perduz.

En ceste part povez veoir au parsus
Ung grant docteur qui signifie l'église
Repréhendant les jureurs sans abus
Par vrays signes, par doctrine et clergie.

Aulcuns voulsist qu'en l'habit el fut mise
Et en l'estat du genre féminin,
Mais son povoir cy est et vous suffise
Totallement du genre masculin.

Veez là enfer plain de souffre et venin
Qui sont diables qui ne font nul reffus
De tourmenter dampnez par leur engin,
C'est ung horreur, ung ort lieu et confus.

Entre vous, clercs, qui estez entendus
Si vous voyez nulle deffection
En nostre jeu, où sainct nom de Jésus
Excusez nous sans repréhension.

Car vous sçavez tous que dérision
Est ung vice qui desplaist sans deffault,
Nul ne face de nous illusion,
Car tel cuide bien jouer lequel fault.

Je vous supply que nul ne parle hault
Et ne face nully bruyct qui nous nuyse:
Pacience est vertu qui moult vault
Et qui l'a ung chascun si la prise;
Des aprentifz l'esbat si vous suffise
Et vous tenez chascun en son estaige.
Qui doibt commencer si s'advise
Sans en faire d'aultre langaige.

LUCIFER *commence.*

Haro, haro, haro, j'enraige,
Haro, diables petiz et grans,
Mourir puissez de malle raige,

Où estez vous meschans truans?
Haro! où sont tous ces huans,
Le diable y ayt part et vieulx maraulx,
Où estes-vous diables puans?
Haro! où sont ces diableteaulx?

Sathan ennemy traistre et faulx,
Où es-tu mauldict loricart,
Accourt tost es lieux infernaulx,
Que pendu fusses à la hart!

Berit, Belzebuth et Plumart,
Leviathan et Astaroth,
Venez, que le diable y ayt part,
Haro! où es-tu Behemot?
Au diable celuy qui dit mot,
Ilz me feront vif enraiger;
Diables, venez à moy le trot,
Que vous puissez descouraiger.

SATHAN *incipit.*

Que veulx-tu, mauldict Lucifer?
Que te fault-il, beste saulvaige?

Que grant diable as-tu à crier?
Estourdy suis de ton langaige.

Tu nous portes tousjours dommaige,
Avoir puisses-tu malle chance,
Que diable ne sors-tu de caige,
Mauldict dampné plein de nuysance?

Je viens tout droit du pays de France
Où j'ay faict faire mille maulx
Encontre Dieu et sa puissance
Par meurtriers et par larronneaulx.

J'ay faict embler beufs et chevaulx
A larrons et à larronnesses
Dont en enfer si je ne faulx,
Je leur chaufferay ung des fesses.

Ilz ne leur fault vespres ne messes
Ne plus ne moins qu'à Sarrazins,
Ilz auront maintes angoisses
O les diables noirs et mutins.

Telz gens emblent à leurs voysins
Leurs pourceaulx gras et leurs moutons,

Et les mengent soirs et matins
En s'enyvrant comme hurons.

Je sçay bien que nous les aurons
Et tous ceux qui font mal et vice,
Car ils errent, bien le sçavons,
Contre Dieu et contre justice.

BEHEMOT *incipit.*

Je vien de Sainct Jacques en Galice
Où j'ay faict le diable et sa mère,
Car ung marault mauldict et nice
Devant tous a tué son père.

J'ay faict coucher une commère,
Lubricque mauldicte et dampnable
Plusieurs foys avec son compère,
Donc auront douleur innombrable.

Je suis Behemot le grand diable
Qui faitz parler les envyeulx
Et gourmans s'enyvrer à table
Au long des nuyctz et jeunes et vieulx.

Je suis maistre des orgueilleux,

C'est moy qui suis leur capitaine,
Aux mesdisans et paresseux
Fais endurer travail et peine.

LUCIFER.

Vous ayez la fiebvre quartaine
Vieulx pendars, infâmes bourreaulx,
Je vous battroys à longue alaine,
Si vous tenoys villains mezeaulx.

Allez tost par mons et par vaulx
Faire jurer le nom de Dieu
A garses et à garsonneaulx
En toute place et en tout lieu.

SATHAN.

Lucifer je te fais bon veu
Que je feray ta voulenté,
Ou je puisse dedans le feu
Infernal estre aggravanté.

PAUSA.

BLASPHÉMATEUR *incipit.*

Or m'est-il prins entalenté
Désormais vivre à ma plaisance,

Car je suis aussi bien renté
Que chevalier qui soit en France.

Ung chascun a bien congnoissance
De mon port et de ma noblesse,
Possédant or et grant chevance
Pour maintenir ma gentillesse.

Je veulx tousjours vivre en lyesse
En despit de tous les vivans,
Affin de monstrer ma haultesse
Jouer m'en voys parmy les champs.

Vadit.

PAUSA.

Fy de paysans,
Fy de marchans
Au regard de ma regnommée,
Gentilz gallans
Seront fringans
Par le sang bieu c'est ma pensée.
Puisqu'il m'agrée
Toute l'année
Je maineray jeux et esbatz,

De mon espée
Gente et parée
Turai villains chetifz et matz.

Si je ne batz
Ou ne combatz
Ces hurons plains de villenie
O potz et platz
Plus que vieulx ratz
Je désavoue le filz Marie.
Quelque nul dye
A l'estourdie
Je pense battre ces villains
Si par follie
Ou mélencolie
Me contredisent par champs et plains.

Car à deux mains
Seront contrains
Par mon povoir soit droit ou tort,
Gentilz compaings
Si seront crains
Des villains jusques à la mort.

Dea j'ay sommeil, mon cueur s'en dort,
Il me convient dormir au fort
Et me coucher en ceste place,
Mais les villains, je m'en fais fort,
Par les vertus Dieu sans ressort
Seront fourbiz quelque je face.
Dormiat.

PAUSA.

SATHAN.

Tu as dormy trop longue espace,
Longue espace as icy dormy,
En dormant chascun te menace,
L'en te menace, je te dy.

Tu ne seras crainct de nully
Si tu ne jures les vertus
De Dieu : l'en te fera ennuy,
Doubté tu ne seras de nulz,
Jure la mort de ton Jésus,
Le sang, les plays, la passion,
Tes ennemys seront vaincuz
Et te donront laudation,

Car c'est belle opération
De jurer Dieu à chascun poinct,
C'est présent la vacation
D'ung homme qui veult estre craint.

LE BLASPHÉMATEUR.

Par les vertus Dieu qui est sainct
Je croy bien que j'ay trop dormy,
Lever me fault sans tarder point
Car je feray feu aujourd'hui.
Les vertus Dieu et quesse cy,
Je n'ay mais point de soutenue,
Je tumberay ou je regny
Le nom de Dieu sans détenue.
Je chancelle, mon corps tressue,
Sang Dieu et quesse cy à dire!
A bien peu que je ne me tue,
Mort Dieu c'est une droicte lire.

Ma force si ne peult suffire
A me porter présentement
Sans tomber : dont je suis plain d'ire
Et des vertus Dieu mal contant.

Les vertus Dieu, et d'où me vient
Cecy : mouvoir ne puis d'ung lieu,
Je n'ay plus de soustenement,
Je suis cheut par les vertus Dieu.

Je ne pren point cecy en jeu,
Quant je doy aller je chancelle,
Aller ne puis ne grant ne peu
Par les vertus Dieu la belle.

Ne sçay quoi tourne en ma cervelle
Qui me pert, las! il m'est mescheut,
Voicy pour moy dure nouvelle
Et ne sçay d'où ce m'est escheut.

BRIETTE *incipit.*

Ha! la croix Dieu vous estes cheut,
Je m'esbahis par sainct Matthieu
Pourquoy vous estes tant recheut
Sans vous ayder ne grant ne peu.

Il vous fault lever de ce lieu,
Vous estes failly durement.

BLASPHÉMATEUR.

Ce suys mon par les vertus Dieu,

Je n'ay plus de soustenement.

Aydez moy tost incontinent,
Car de moy je n'ay pas puissance
De me soustenir en présent
Si aulcuns ne me font aydance.

Ayde moy donc tost et t'avance,
Car relevoir ne me pourrois,
Sans les vertus Dieu sans faillance
Force ne vertu je n'auroys.

BRIETTE.

Vous avez dit vray par les croix
De Dieu, ne par la passion
Jamais d'icy ne partyrois
Et vient de ta juration.

Par la benoiste passion
L'on empliroit bien une malle
De ton jur : d'admiration
Pour le dire : somme totalle.

(Surgat statim et recedant ambo stagium.)

LUCIFER.

Haro! la maison infernalle

Plaine de serpens et crapaulx,
Vous ayez tous la forte galle
La rage, tourment et tous maulx.
Haro! haro! les infernaulx,
Pour vous je suis en grant esmoy,
Vous n'estes que villains clabaulx
Qui ne vallez ne sy ne quoy.

Tous les jours je suis en aboy
Esprins de tourment et de raige,
Pourtant que je congnoys et voy
Le salut de l'humain lignaige.

Il fault monstrer vostre ouvraige
Faisant jurer par grant horreur
A toutes gens fust fol ou saige
Le sainct nom du hault Rédempteur.

Car l'homme si est plus grant pécheur.
Lequel jure et est chrestien,
Qui est de son Dieu regnieur
Que n'est ne juif ne payen.

Les mescréans je vous dy bien
N'ont de Jésus la congnoissance,

Mais chrestiens ne ignorent rien,
Car de luy tiennent leur créance.

Avant, dyables, chascun s'avance,
Allez faire exhortation
De jurer en Romme et en France
Le nom de Dieu et sa passion.

Par telle blasphémation
Plusieurs viendront en nostre enfer
A jamais à dampnation,
Allez donc toutes gens tempter.

SATHAN.

J'ay desir de les tourmenter
Par péché qui tout homme afflige,
Et blasphême leur présenter
Qui à dampnation oblige.

Il convient que je leur redige
A mémoire de fort jurer
Tant que blasphême nul ne fuyge
Pour faire leur Dieu parjurer.

Les hommes feray murmurer
Contre Dieu en chascune place,

Souvent mauldire et conjurer
L'ung l'autre par ma grant fallace.

L'ung jour useront de menace
Jurant Dieu et le regnyant:
Car dampnation je pourchasse
A tout homme qui est vivant.

Souvent les feray estrivant
En trouvant mainte menterie:
Parquoy Dieu iront blasphémant
Par injures et mocquerie.

Car j'ayme toute flaterie,
Orgueilleux et tous gens vanteurs:
Jurer fault le filz de Marie
Affin de veoir les bons menteurs.

BEHEMOTH.

Je feray faire à ces jureurs
Jurations si arrogantes
Que leurs ames en cris et en pleurs
En seront enfin desplaisantes.

Depuis le chef jusques aux plantes

Jésuchrist je leur feray prendre
Par grans jurations pesantes
Tant que chascun pourra mesprendre.

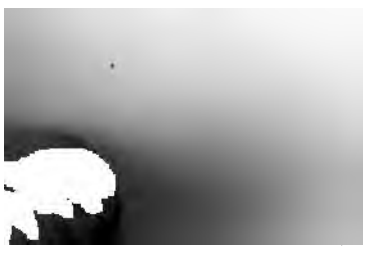
Les ungs jureront la chair tendre
De Jésus : les aultres les plays :
Par le ventre luy feray rendre
Le sang qu'il espandit en croix.

L'ung par le chief, l'autre par les brays
L'ung les vertus, l'autre la mort,
Et pis encor si je povays
Pour mettre entre eulx et Dieu discort.
Son nom benoist puissant et fort
Je feray jurer, et son ame :
Les rains aussi sans nul ressort
En pourchassant à chascun blasme.

Il n'y aura seigneur ne dame
Qu'il n'en ayt par moy quelque tache
Sans excepter homme ne femme
Qui vers luy en jurant ne péche.

LUCIFER.

Malle langue est comme une flesche



Qui n'espergne petis ne grans,
Car blasphême chascun afflige
En jurant par boys et par champs.

Commençant dès les plus puissans
Comme roys, ducz et officiers
Pour donner exemple aux vivans
De blasphémer Dieu voulentiers.
Allez donc tost en tous quartiers
Pour faire celle jurerie :
Sergens, baillifz, et justiciers
Faictes jurer à l'estourdie.

SATHAN.

Nous y allon, Dieu te mauldie
Sans plus arrester tant ne quant
Faire jurer le filz Marie
De jour en jour le blasphémant.

Behemoth tire toy avant,
Il nous convient aller grant erre
Pour aller le peuple temptant
De blasphême par toute terre.

BEHEMOTH.

Pour oster paix et impétrer guerre
Entre les hommes et leur Dieu
Nous ferons pécher à grant erre
Toute personne en chascun lieu.
En parolles vaines et jeu
Ferons jurer l'humain lignaige
Doncques viendront d'enfer en feu
Sans excepter ne fol ne saige.

LUCIFER.

Allez, allez que malle raige
Vous puisse tous aggraventer.

SATHAN ET BEHEMOTH, *ensemble.*

Nous parferons bien nostre empuraige.

LUCIFER.

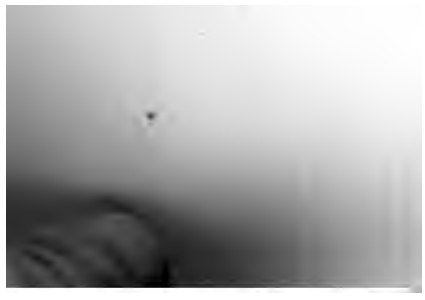
Allez, allez que malle raige

SATHAN ET BEHEMOT, *ensemble.*

Nous parferons bien nostre empuraige,
Car tout le monde irons tempter.

LUCIFER.

Allez allez, que malle raige
Vous puisse tous aggraventer.



SATHAN.

Entens, tu deusses regenter
Le monde, qui a grant povoir,
Mais chascun te vient contenter
De parolles sans rien avoir.
Croy-moy, entens, tu doibs sçavoir
Que avoir tu ne peulx l'avantaige
Si tu ne jures pour fin voir
Le nom de Dieu par courroux et raige.

Voire l'ung tour c'est ton usaige
L'autre pour faire paour aux gens
Qui jure Dieu a grant oultraige
Est doubté et craint en tous temps.

Quant ung homme faict grans sermens
Parjurant Dieu ne doubte point
Que par sur tous il tient les rens
Et est moult doubté et craint
Se ung homme ne jure il n'est point
En nulle place redoubté.
Son contredit double le point
De jurer par ta grant faulte,

Ung homme estant acoustumé
Désordonné blasphémateur
Est comme ung prince réputé
Depuis qu'il est diffamateur.

LE REGNIEUR *commence.*

Je regny Dieu le créateur
Et aussi bien sa quirielle,
Il n'y a maintenant questeur
Qui n'ayt une robbe nouvelle.

Par la mort Dieu très digne et belle
Il me vient à grant desplaisir
Quant aulcun seigneur ne m'appelle,
Car d'avoir honneur j'ay desir.

Mort Dieu et d'où peult-il venir
Que ces villains font comparaige
A moy qui ay noble vestir
Et qui suis de noble lignaige.

Je regnye Dieu il n'y a page
Qui ne se vueille avantagier
Comme les gens, de quoy j'enrage,
Ilz se veullent comparaiger.

La mort Dieu c'est pour enraiger
Quant je congnoys que ces villains
Si me veullent desparager
Semblans à eulx ne plus ne mains.

Chercher je voys par champs et plains
Si trouveray ces orgueilleux
Je leur fourbiray bien les rains
On je regny le Dieu des Dieux.

Il s'en va.

PAUSA.

Des petis mocquer je me veulx
De paour qu'ilz facent comparence
Les répute malheureux
Despourveuz d'honneur et science.

Je doibs avoir la préminence
Et voller hault comme faict l'aigle
Par ma valeur et sapience
Si en auray-je qui que le vueille.

LE BLASPHÉMATEUR.

Tu auras fiebvre qui t'acueille

Gars filz de vieille
Que tu auras la préminence
Te semble-il donc estre l'aigle
A une reigle
Ung droit advocat d'audience :
Tu n'as hardiment ne deffence
Ne corpulence
De moytié moins que n'a ung liepvre.
J'ay bien ouy à ta loquence
Ta comparence
Mais tu auras ta forte fiebvre.

LE REGNIEUR.

Tu ne sçaurois mouvoir la lèvre
Que la couleuvre
Car tu es plain de couardie
Et fusses tu vestu de bieurre
Car une chièvre
Si te feroit prendre la fuye.
Venu es de caymanderie
De Peufferie
Ton père estoit ung ruffien
Qui vivoit de hoquelerie

Macquelerie
Si estoit tout son entretien.

LE BLASPHÉMATEUR.

Tu es donc ung homme de bien
Qui a le sien.
Despendu à malheureté
Tu te vantes mais tu n'as rien
Qui soit du tien
Tu as tout mis à povreté.

LE REGNIEUR.

Mais tu es ung fol aheurté
Qui es heurté
De larrecin et d'avarice.

LE BLASPHÉMATEUR.

Dieu sçait que tu es aheurté
D'estre escourté
Et de brief pendu par justice.

LE REGNIEUR.

Je regny Dieu de mon office.

Percutit.

Gars plain de vice
Je te battray comme ung saulnier.

LE BLASPHÉMATEUR *percutit.*

Qui te tiendra une genisse
Mais qu'el repisse
Te combatroit, va te chier.

LE REGNIEUR.

Je puisse ennuy et Dieu regnier.

Percutit.

Garson houllier
Si tu n'auras se horion.

LE BLASPHÉMATEUR *percutit.*

Quant tu m'es venu deffier,
Garson meurdrier
Des coups auras ung million.

LE REGNIEUR.

Il convient que nous appointon,
De cest assault je m'esmerveille.

LE BLASPHÉMATEUR.

Si fais je moy par sainct Symon
Il convient que nous appoincton.

LE REGNIEUR.

Je suis bien de l'oppinion

Ou la malle raige m'aqueille,
De cest assault je m'esmerveille.

(Nunc recedant ad stagia.)

PAUSA.

BEHEMOTH.

Resveille toy présent, resveille,
Car tu as trop long temps dormy;
Blasphémer Dieu je te conseille
Ou craint ne seras de nully.

Tu peulx congnoistre aujourd'huy
Ceulx sont crains qui jurent le mieulx;
Tu ne jures pas à demy
Le sang Dieu qui est précieulx.

C'est présent la mode de ceulx
Qui ont grant domination
De jurer le sang vertueulx
De Jésus et sa passion.

C'est donc ton opération
De jurer Jésus et ses plays
Pour avoir collaudation
En quelque place que tu soys.

En conversant o les petites
Pucellettes du temps présent
Leur rendant les doulces desbites
Du jeu d'amour par mon serment.

L'INJURIATEUR.

Le sang Dieu tu es proprement
De la condition que estoys
Quant j'estoys petit seurement;
Par Dieu c'est ce que demandoys.
Le diable m'emport je vouldroys
Que ensuyvisses mes faictz et dictz;
Ne dit l'en en commun françoys
Tel le père tel est le filz.

LE FILZ.

Au diable soys-je si ne suis
Délibéré de fil en lice
De faire voyre se je puis
Comme vous ou je seroys nice.

L'INJURIATEUR.

Allon donc tenir la pollice
Sur les champs cordiallement

Fuyant les actes de justice
En bastant villains plainement.

Il s'en va.

PAUSA.

L'ÉGLISE *commence.*

Souverain roy omnipotent
Du firmament,
Créateur du ciel et de terre,
Je me esbahys certainement
Présentement
Des juremens qui te font guerre.

Car je voy que le peuple erre
Et me serre
Par blasphêmes et juremens,
Car ceulx qui te deussent requerre
Et t'amour querre
Si te blasphêment en tous temps.

Dea je voy que les eslémens,
Leurs mouvemens
Se adressent pour toy servir,
Sans faillir on le voit au sens,

Mais les gens
Pour vray si te veullent enhaïr.
C'est présent horreur que d'ouyr
Ton corps tenir
En toute blasphémation;
Je m'en suis deu esvanouir
De desplaisir
De ouyr telle juration.
Las! l'ung jure la passion,
Négation
Qui me desplaist au cueur moult fort;
L'autre faict conjuration
Par action
L'ung jure la croix ou la mort.
Aller me fault sans nul resort
Pour tel discort
Maintenant les arraysonner,
Car je sçay bien sans long déport
Que mal assort.
Sur eulx te conviendra donner.
(Elle prent ung filz vulnéré en manière de cruciffix.)

PAUSA.

LE BLASPHÉMATEUR.

Vertu bieu j'ay bien congnoissance
Briette, que nous avons chance
Maintenant que nous povon vivre
Plainement à nostre plaisance
Pompeusement et sans doubtance
Pour boyre d'autant jouc à libvre.

Nous avons vaisselles de cuyvre
Que souvent l'on poyse à la libvre,
Estain, esrain, or et argent
Donc je puis richement poursuyvre;
Je en ay maint poys et mainte libvre
Donc je puis vivre richement.

Par les vertus Dieu il convient
Aller sur champs apertement
Visiter nostre parenté
Pour nous vivre joyeusement
En passant temps certainement,
Car je suis homme bien renté.

BRIETTE.

La croix Dieu je en ay voulenté
D'y aller aussi comme vous,
Sy sera le pays régenté
En tous lieux et saiges et foulx.

Allon y donc mon doulx espoux
Visiter nostre parentelle
Pour se desduyre avecques vous
Et nous o eulx, la chose est telle.

LE BLASPHÉMATEUR.

Par la vertu de Dieu, la belle,
Nous feron bien rigault sonner
En despit de la kyrielle
En joye me veulx habandonner.

Du bon temps me pence donner
Si je puis trouver mes consors,
Ilz n'ont garde de m'estonner
De boyre bien par leurs effors.

BRIETTE.

Vous avez dit vray par le corps
Du benoist Jésus consacré,

Ilz ne vous pourroient mettre hors
D'alaine s'il vous vient à gré.

LE BLASPHÉMATEUR.

Ha! par les vertus Dieu je croy
A mon advis que j'en bevroys
En despit de Dieu et maulgré
Leur povoir que ne feroyent trois.

Plus tost je le rameneroys
Ou tomberoys dessoubz la table,
Ou aussi que je creveroys
Que me rendre sans nulle fable.

Maulgré que en ayt Dieu ou le diable
Contre eulx seray victorieulx.

BRIETTE.

La croix Dieu il est bien créable,
Allon nous en avecques eulx.

Vadunt.

PAUSA.

LE REGNIEUR.

Je regny Dieu si je ne veulx
Aujourd'huy tenir table ronde

Et ung beau banquet à tous ceulx
Qui me viendront veoir en ce monde.

Je pry à Dieu qui me confonde
Si ne faictz ennuict chère lye,
Car tel vouloir en moy habonde
Que je buray jusq'à la lye.

Je désavoue Dieu et regnye
Si mes voisins me viennent veoir
Que nous bevrons par grant astie
Depuis le matin jusq'au soir.

Voire et plus fort si j'ay povoir,
Car nous passeron la nuict
Sans dormir, se debvez sçavoir,
Jamais tel chère l'on ne veit.

L'INJURIATEUR.

Puis que nous sommes au desduict
Allon veoir mon parent cy près,
Nous y feron la chère ennuict
Car cheulx luy l'on boit par excès.
Mieulx m'en vauldroit bailler mon fès
Que mon saoul, j'en suis bien certain

Tant plus boy moins je menges,
Tant plus je boy plus je suis sain.
Car du jour jusq'à lendemain
A la table je me tiendrois;
Tant plus je boy plus je suis sain
Quant de cela conte n'en foys.

LE FILZ.

Je bevroye bien plus de cent foys
D'autant sans y prendre regard,
Et ne me chault là où je soys
Mais que je boive tost ou tart.

LE BLASPHÉMATEUR.

Beau parent cousin Dieu vous gard!
Comment vous va présentement?

LE REGNIEUR.

Bien viengnez vous en ceste part,
Beau parent cousin Dieu vous gard!

BRIETTE.

Joyeuse suis par sainct Médard
De vostre santé plainement
Beau parent cousin Dieu vous gard
Comment vous va présentement?

LE REGNIEUR.

Je regny Dieu publicquement
Ou le grant dyable m'emporte,
Que j'ay bien chier certainement
De vous veoir devant ceste porte.

Nous sommes gens tous d'une sorte,
Vous soyez les trèsbien venus:
Car ce m'estoit chose bien forte
Que n'estyez plus tost venus.

LE BLASPHÉMATEUR.

Je vous jure par les vertuz
De Dieu qui est bon et benoist
Que ce qui nous a tant tenus
Sa esté que trop souvent suis choist.

Par les vertuz de Dieu qui croist
Toutes choses comme l'en voit,
Plus de vingt fois il m'est eschoist
Tumber à bas, chascun le sçait.

Mais non pourtant comme il soit
Je croy que c'estoit de trop boire,
Car en la teste il me tenoit

Qui m'a donné beaucoup affaire.

BRIETTE.

Par la croix Dieu dire que taire
Le malheureulx c'est tant yvray
Qu'il en a cy trois jours la foyre
A paine s'en est délivray.

A bien peu qu'il ne l'a livray
Par la croix Dieu la foyre a mort,
Jamais nul jour ne le suyvray
Qu'il ait tant beu je m'en faictz fort.

LE SEIGNEUR.

Je regnye Dieu, vous avez tort
De telle flaterie luy dire,
Sur cela n'aurons ja discord,
Car ce n'est cause que de rire.

L'INJURIATEUR.

Bona vita, cousin beau sire,
Estes vous tous sains en ce lieu?
Quel esbat voulez vous eslire
Pour passer temps et tout en jeu?

LE REGNIEUR.

Boyre d'autant je regny Dieu

Je n'y voy plus beau passetemps,
Plus beau plaisir ne plus beau jeu
Que boyre bien o ses parens.

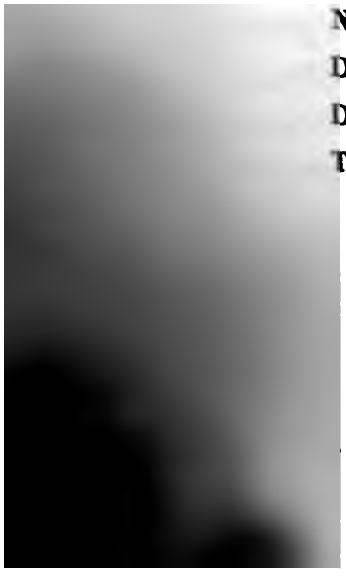
L'INJURIATEUR.

Quant est de moy je m'y consens
Quant vous plaira mettez la table,
Car nous burons à voz despens
Puis qu'il vous est aggréable.

Et puis après sans nulle fable
Chascun vous en rendra autant
Ou plus : car il est convenable
Par le sang Dieu j'en suis sçavant.

LE SEIGNEUR.

Je mettray la table par tant
Car de gaudir j'ai bon vouloir.
Ou je regny Dieu maintenant
Depuis le matin jusq'au soir.



Nous burons de mon gros vin noir,
De blanc, de rouge ou de clairait.
De gaudir feray mon debvoir
Tant que le vaisseau sera net.

Ponant mensam.

PAUSA.

LA GUERRE *commence.*

Je me faictz nommer en effect
La très cruelle et dure guerre,
Qui faictz maint exil et forfaict
Par tout le pays et toute terre.
Je faictz les roys tenir en serre,
Contes, barons et chevaliers
Qui s'entrebrisent comme verre
Qui est froissé en cent quartiers.

Je fais laisser aux escuyers
A la maison leurs damoyselles
Bien souvent dont ne sont pas seurs
Quant ilz sont joyeuses et belliz.

Soit au grant caam ou soit chelliz
Par gensdarmes je fais piller
Et prendre par force hardelles
Les gens je sçay bien esseiller.

Je suis de Dieu l'adventurier
Pour pugnir les péchez du monde,

A coup d'espée faicte d'acier
Si grant n'a que je ne confonde.

FAMINE *commence.*

L'en m'appelle toute à la ronde
Chierté et meschante famine
Si meigre, si vile et immunde
Que je metz chascun à ruyne.

Tous les jours je me détermine
A faire nieulle sur les biens,
Contre nature suis encline
De mal pourchasser en tous temps.

Faicte suis pour pugnir les gens
De leurs péchez par grant effort,
En plusieurs parties je me tiens,
Qui m'a il a mauvais assort.

LA MORT *commence.*

Quant est de moy je suis la mort,
Je suis la mort la noire et salle,
Je n'espargne foible ne fort
Que je ne lye dedans ma malle.
Je suis à ung chascun esgalle

Soit duc, soit pape, prince ou roy
L'orgueil du monde je ravalle
Je ne crains rien quant est à moy.

Celuy si se doibt bien tenir quoy
Qui est frappé de mon long dard,
Par moi vivans sont en esmoy
Quant l'ame et le corps départ.

LA GUERRE.

Je suis de Dieu le grant soudart,
Hardy, puyssant comme ung lyon
En guerre fin comme ung regnart
De gens ne crains ung million.
Quant il y a dissention
Je la termine par bataille
Faisant cruelle occision
De gens aussi dru comme paille.

FAMINE.

Par famaine les gens camaille
O mes verges si durement
Que si n'avoyent plus que une maille
Ilz en querroyent du pain vrayement.

Quant de pain a jeuné la dent
Petit ne grant je vous affy
Qu'il n'est homme certainement
Qui ne soit du tout aglaymy.

LA MORT.

Jamais ne prins homme à mercy
Que n'ays tué et mis en bière,
L'ung est pendu, l'autre est brouy,
L'autre noyé en la rivière;
L'ung est mort d'une mort amère
De la boce ou du flux du ventre
Il n'y a rose ne camierre
Qui sceust guérir où mon dard entre.

LA GUERRE.

Quant Dieu veult je metz tout en cendre
Par feu, par sang et par espée,
L'en ne gaigne rien de s'i rendre
Quant mon ire est effrénée.

FAMINE.

Je faictz brusler bledz et vinée
Par le vouloir du Dieu haultain,
Car péché trop à Dieu desgrée

Tant que les gens mourent de fain.

LA MORT.

J'enpuantis l'air pour certain
Pour faire toutes gens finer,
Je n'y voy ne goutte ne grain
Quant je faictz chascun terminer.

LE REGNIEUR.

Il me fault seoir : car en effect
Il est bien temps de desjeuner.

LE BLASPHÉMATEUR.

Par les vertus Dieu c'est mal faict
De nous faire si tant jeusner.

Sedeant.

PAUSA.

L'INJURIATEUR.

Tant que ce vin pourra durer
Je m'en vois boire à vous d'autant..

Bibat.

LE REGNIEUR.

Je suis content de l'endurer
Et fust le vaisseau bien plus grant

Par les vertuz Dieu je me vant
S'il y a homme qui se faigne
Pour boire bien ne tant ne quant,
Il n'y a homme que je craigne.

Bibat.

LE BLASPHÉMATEUR.

C'est à vous, ma gente compaigne,
Que je bevray à ceste foys
A la fin que vous enseigne
La manière des bons galloys.

Bibat.

BRIETTE.

Je bevray d'autant par la croix
Où Jésuchrist fut estendu,
Icy devant deux foys ou troys
Le cas il est bien entendu.

Bibat.

Puis que ce peu est descendu
Par le ventre Dieu en mon corps
Le vaisseau vous sera rendu
A la fin de veoir vostre effors.

Tradit vas injuratorii.

L'INJURIATEUR.

Le sang Dieu je prendray un mors
Devant que jamais boyre plus.

BRIETTE.

L'on verra votre force alors
Maintenant sans attendre plus,
Car par la teste de Jésus
Vous bevrez sans enquerir terme,
Car se une foys le metz jus
Deux foys bevrez, je vous afferme.

Par Dieu s'il en demeure terme
Il vous sera boutté au sain,
Et fussez vous chanoyne ou carme
Si bevrez vous par sainct Germain.

Totum efficiatur vitrum plenum vino.

L'INJURIATEUR.

Ha! le sang Dieu! il est trop plain,
Quesse cy? ce n'est pas ung jeu.

LE BLASPHÉMATEUR.

Vous bevrez, ou je regny Dieu
Et la passion davantaige,

Pensez vous passer à si peu
Par vostre fin subtil langaige.

LE REGNIEUR.

Par la teste Dieu digne et saige
Ce dist-il plaine de relicques
Vous bevrez d'autant cest voyaige,
Ne querez plus telles replicques.

LE FILZ.

Mon père, hay prenez vos tricques,
Par les vertus Dieu vous bevrez.

L'INJURIATEUR.

Vous me trouvez tant de replicques
Que d'autant boyre me ferez.
Bibat.

L'ÉGLISE.

Maulvaises gens! nul n'obéist
A cil à qui enfer fleschist
Pour sa trèsgrande prélature;
De toutes choses qu'au monde fist
Oncques nulle ne se forfist
Fors l'homme par grant desnature.

O misérable créature!

Dy moy pourquoy ta langue jure
Ton Dieu qui tant de biens te baille,
Qui t'a formé à sa figure;
Tu es bien plain de desmesure
Quant ta langue ainsi se détaille.

Tu luy fais plus dure bataille
Que les juifz sans nulle faille
Qui pour toy le crucifièrent.
Amende toy que ne t'asaille,
Le grant diable te travaille,
Las! pour toy à mort le livrèrent.
Non minus peccant
Qui Deum blasphemant
Regnantem in celis
Quam crucifigentes
Eum in terris.

LE BLASPHÉMATEUR.

Bibat.

Je boyré d'autant si je puis
Par la chair Dieu, tout cest tatin.

LE REGNIEUR.

Qui doibt boyre?

LE BLASPHÉMATEUR.

C'est vous.

L'INJURIATEUR.

Non suis

LE REGNIEUR.

Si est par le sang Dieu divin.

L'ÉGLISE.

Faulx chrestien! ô chien mastin
De moult pire que ung sarrazin,
Ha las! pourquoy as-tu juré
La chair de Jésuchrist begnin?
Regarde toy, pence à la fin,
Car il est moult o toy furay.

LE REGNIEUR.

Je regny Dieu j'ay procuray
Que vous boyrez fol quoquibus,
Car de vous j'ay trop enduray
Sçay mon par les dignes vertus.

LE BLASPHÉMATEUR.

Par les vertus de Dieu Jésus
Il fault s'esbatre à quelque jeu,
Car nous avons beu sus et jus

Comme pourceaulx emmy cest lieu:
Jouons au glic : par sainct Andrieu
Je y joue à tous vous maintenant.
Voyre ou au flux par le sang Dieu
Qui esse qui est reffusant?

LE REGNIEUR.

Je désavoue Dieu tout contant
Voyre et toute la kyrielle
Que je seroys trop desplaisant
Si je ne vous gaignoye par cautelle.
Sus, Briette quaqueterelle,
Baillez des cartes vistement,
Je désavoue Marie la belle
Si vous gaignez par mon serment.

BRIETTE.

Par le vray Dieu omnipotent
Voicy des cartes bien nouvelles.
Mettez à jeu subitement,
Regardez, sont ilz assez belles?

L'INJURIATEUR.

Voylà dix francs pour les sequelles
A premier que je metz à gaige.

LE FILZ.

Moy pour l'amour des damoyselles
Je mettray cent solz davantaige.

LE BLASPHÉMATEUR.

Que je face le départaige,
Veez la pour vous le négateur.
Tradit quartas omnibus.
Je dépars si bien que c'est raige
Or tenez, l'injuriateur.

LE NÉGATEUR.

Et en avez.

BRIETTE.

Par le saulveur
Des seigneurs je en ay vingt et sept.

L'INJURIATEUR.

Je regny Dieu le créateur
Si je n'en ay trente en effaict,
Le diable m'emporte en effaict
Si tout se paquet se n'est mien.

LE FILZ.

Par Dieu voylà ung bon pacquet,
S'il fust à moy je fusse bien.

LE BLASPHÉMATEUR.

Mettez à jeu sur toute rien,
Voylà cent escus pour ung coup.

LE REGNIEUR.

De bailler sçay bien le moyen,
Si je faulx j'auray mon recoup.

BRIETTE.

Par la croix Dieu il en est houp
J'ay trente et ung, mes beaulx seigneurs,
Se n'est pas jouay par mescoup,
J'en puis bien faire mes honneurs.

Capiat.

Jouez avant, jouez pipeurs,
Par Dieu les sains vous verront.

L'INJURIATEUR.

Vela trop farce les joueurs
Par les vertus Dieu non feront.

LE FILZ.

Par le sang Dieu ceulx qui perdront
Ilz payront sans rien en rabattre.

LE BLASPHÉMATEUR.

De dueil j'enraige contremont,

Vertus Dieu j'en ay trente et quatre.

Jactat quartas.

LE REGNIEUR.

Tout beau, cousin, sans s'entrebatre,
Car le grant diable m'en emport,
Si vous faictes cy du follastre
Vous congnoistrez que avez tort.

LE BLASPHÉMATEUR.

Je ne vous crains ne vif ne mort
Nemplus q'ung poureau pourry
Par les vertus Dieu sans resort
L'en sçait bien qui vous a nourry.

L'INJURIATEUR.

Et les vertus Dieu quesse cy?
Fault-il présent s'entretencer?
Laissez moy ce débat icy,
Avant il fault recommencer.

BRIETTE.

Jouon aux flux sans y penser,
Blasphémateur tenez, tenez,
Il n'est pas temps d'ainsi tencer,

Si je faulx si me reprenez.

Tradit omnibus.

LE BLASPHÉMATEUR.

Par le sainct sang Dieu vous perdrez,
Hau seigneurs, car vela le flux.

LE FILZ.

Filz de putain vous attendrez,
Monstrez nous vostre jeu sans plus.

LE BLASPHÉMATEUR.

Je te donray tel oremus
Si tu viens cy quaquetter
Testoy que maulgray Jésus
Garson villain va te chier.

BRIETTE.

Par les vertus ne par la chair
De Dieu qui est tant précieulx
Vous vous tairez à dire veoir
Ou je vous tireray les yeulx.

Et les vertus Dieu quel poilleux
Ils quaquettent plus pour ung rien
Comme folz mélencolieulx

Que ne feroyent les gens de bien.
Et jouez de par Dieu *amen*
A tout le mains en pacience
Ou je désavoue sainct Aignen
Que n'estez pas gens de prudence.
Avant, avant, qu'on recommence.
Il fault jouer au mau contant.

LE NÉGATEUR.

Par les plays Dieu en présence
Nous y jourons publicquement;
Tenez, tenez appertement
Or sus qui esse qui se plainct?

Tradit.

L'INJURIATEUR.

Qui c'est? c'est moy par mon serment.

LE FILZ.

Par Dieu je suis en maulvais poinct.

LE BLASPHÉMATEUR.

Les vertus Dieu voicy le poinct
Vela gaigne d'une grant passes.

LE NÉGATEUR.

Par le corps de Dieu qui est sainct

Ces cartes icy sont trop grasses,
Tu les merches et les rabassez;
Fy tu les as toutes gastez,
Je te prye que tu te passes
Qui ne soyent plus ainsi merchés.

BRIETTE.

Que dyable vous faictes excès
De tencer: il fault triumpher.

L'INJURIATEUR.

Mettez à jeu sans plus d'excès,
Car qui pert on le faict payer.

LE FILZ.

Triumphateur j'ay bon loyer,
Par Dieu j'ay gaigné l'entreprinse,
Voicy bien pour aller soupper
Et boire d'autant de main mise.

LE BLASPHÉMATEUR.

Vertu Dieu vous laisserez la prinse
Par Dieu j'ay gaigné comme toy.

LE REGNIEUR.

En l'heure au dyable tu l'as prinse,
Lasche truant, baille la moy.

L'INJURIATEUR.

Je désadvoue Jésus le roy
Messieurs si ne l'ai gaigné.

LE FILZ.

A je l'auray en bonne foy,
Vertu Dieu c'est trop estrivé.

LE BLASPHÉMATEUR.

Le sang Dieu ennuyct ne jourai
Vela les cartes par morceaulx.

LE REGNIEUR.

Je puisse estre au dyable livré
Mieulx vauldroit jouer o pourceaulx.

L'ÉGLISE.

Gens infames, gens desloyaulx,
Gens plus maulvais que les payens,
Qui vers Dieu faictes tant de maulx
Transgressans ses commandemens.

J'ay faict pour vous tant de primens
A Dieu, qui tous nous a créés,
De nuict, de jour et en tout temps
Qui pardonne à tous voz péchez.

Mais vous estes si obstinez
Que vous allez de pire en pire,
Chascun le voit, car vous jouez
Es cartes contre Dieu le sire.

Le décret deffent à vray dire
Que tout jeu qui use de sort
Est deffendu sans contredire
Sur peine d'éternelle mort.
Repentez vous, vous avez tort
Et requerez à Dieu pardon,
Demandez luy ayde et support
Et il vous fera rémission.

LE BLASPHÉMATEUR.

J'enrage que nous ne beuvon,
A toy d'autant, le négateur.

Bibat.

LE REGNIEUR.

Par le corps de Dieu qui est bon
Bien viengez vous, blasphémateur.

Ce à toy, l'injuriateur,
Que je boy d'autant ceste dragme,

Si j'en debvois tirer du cueur
Si bevray je tout par mon ame.

Bibat.

L'INJURIATEUR.

C'est à vous, Briette madame,
Que je boive tout cest tatin
Par les vertus Dieu sans diffame
Il n'en demourra pas ung brin.

Bibat.

BRIETTE. *Gustet modicum.*

La croix Dieu que voicy bon vin!
Fleuton, mon amy, c'est à toy,
Tu as le cueur si trèsbegnin,
Je te requier, accolle moy.

LE FILZ.

Je le veulx bien en bonne foy,
De l'accoller vient le coucher,
Par les plays de Jésus le roy
Je bevray tout plain ce picher.

Bibat in potum.

Or dictes, suis je bon ouvrier,
Les vertus Dieu j'ai beu d'autant,

Ne me pensez point enguenner,
Vous en burez chascun autant.

LE BLASPHÉMATEUR.

Que dyable le pot est trop grant.

LE NÉGATEUR.

Par les vertus Dieu vous bevrez.

LE BLASPHÉMATEUR.

Par Dieu je serois gosillant.

Bibat.

L'INJURIATEUR.

Sainct sang Dieu vous acheverez.

BRIETTE.

Négateur, or vous despeschez,
Et vous bevrez en l'heure au dyable.

LE REGNIEUR.

A je buray si vous voulez,
Mais je pisseray soubz la table.

Bibat.

Par le vray Dieu qui est louable
Je ne puis plus me soustenir,
Coucher me fault sur ceste table,

Vertuz Dieu il me fault gesir.

Cadit supra tabulam.

LE BLASPHÉMATEUR.

Je n'ay garde de m'en courir,
Se vin cy me ronge la teste,
Maulgré moy il me fault dormir
Et me coucher comme une beste.

BRIETTE.

Voicy une vie trèshonneste,
Regardez l'estat des yvrongnes,
Par Dieu vous bevrez sans enqueste
Injurieulx sans aultres hongnes.

L'INJURIATEUR.

Mort Dieu voicy grandes besongnes,
Mais pour un pot ne plus ne moins.

Cadit bibendo et potus supra eum.

Le pot est cheut dessus ma trongne
Et si me suis cassé les rains.

LE FILZ.

Aux dyables les filz de putains!
Tout nostre vin est espandu,

Mais je regny Dieu et ses sainctz
Vous bevrez il est entendu.

BRIETTE.

Puisque ce pot est frais venu
C'est à vous mon gentil garson.

Bibat.

La croix Dieu tout est descendu
Bien doulx aval mon gavion.

Je m'en voys dire une chanson
Dessoubz l'ombre d'ung bissonnet,
Si quelcun demande mon con
Il l'aura s'il est joliet.
Ramaine à moy quelque varlet
Me prier d'amour ceste nuict,
Car puis que j'ay mon hault bonnet
Il n'en sera pas escondit.

Que dyable le soleil me rit
Et noz vaches parlent breton,
Vieille garse musse ton vit
Ou par Dieu nous le tonzeron.

Cantet et eadem.

Et l'ami Baudichon dichon,
Mais suis je cheutte toute plate,
Couche toy près moy, mon garson,
Car par la croix Dieu je suis matte.

LE FILZ.

Le dyable d'enfer si me batte
S'il me fault coucher grant erre
Il n'y a nulz ne pied ne pate
Qui tout ne soit cheut à terre.

LUCIFER.

Haro de dueil le cueur me serre,
Haro où sont ces dyableteaux?
Accourez en fouldre et tonnoirre,
Dyables puans, meschans maraulx.

Infames pouacres bourreaulx,
Accourez tost à Lucifer,
Vous estes plus villains corneaulx,
Haro venez à moy loger.

Sathan dyable plus noir que fer,
Malheureux excommunié,
Le dyable te puisse emporter,

De raige fusses tu lyé.

Haro si j'estoye deslyé
Je te payeroys bien ton escot,
Haro je suis tout fortuné,
Haro haro où est ce sot?

Traistre villain, diras tu mot?
Mais où est ce dyable cornu?
L'as-tu point veu, dy, Behemoth?
Pleust or à Dieu qu'il fust pendu!

Haro mais où est ce dyable cornu?
Où es tu, dy, traistre huan?
De crier je suis tout rompu
Vien tost que tu soys en mal an.

SATHAN.

Mais que veulx tu dire à Sathan,
Belin cornu, beste saulvaige?
Tu m'as faict venir comme ung tan,
Que tu puisses mourir de raige.

Le diable t'a rosty fourmaige,
Mais qu'as tu à crier si hault?
Je faisoys bien nostre passaige

Quant tu m'as huché, vieil crapault.

J'avoys faict coucher ung ribault
Entre les bras d'une paillarde,
Il luy sembloit gentil fillault
Et el luy sembloit bien gaillarde.

Haro dy tost et plus ne tarde,
Que veulx que nous allon faire,
Que le puant feu d'enfer t'arde!
Retourner veulx à nostre affaire.

BEHEMOTH.

Dy nous tost que tu as à braire?
Je croy que tu es hors du sens
Il est plus fort de te complaire
Qu'à tous les grans diables pullens.

Trestous les jours tu désaprens,
Tu deviens fol de jour en jour,
Commande tes commandemens
Que mourir puisses à douleur!

LUCIFER.

Haro, haro, quel serviteur!
J'ay en toy dangereux esprit,

Il n'a en toy pas ung bon tour,
Que du vray Dieu soys mauldit!
Allez tous deux sans nul respit
A ung tas de blasphémateurs
Ivrongnes de jour et de nuict,
Et de leur Dieu dénégateurs.

Ilz sont yvres comme questeurs
Puis qu'ilz sont injuriateurs :
Or allez tost les estrangler
Et les apportez en enfer.

SATHAN.

Haro qu'as tu sot Lucifer?
Tu commandes chose impossible,
Pas nous ne les povons tuer,
Cela ne nous est pas possible.

Le vray Dieu qui est impassible
A retins la puissance à luy
De séparer l'ame passible
D'avecques le corps sans doubtance.

S'il ne permet la séparance
Pour certain de l'ame et du corps

Il n'est dyable ne homme en France
Qui l'en sceust jamais mettre hors.

Aulcunes fois aulcuns sont mors
Par mes mains de permission
Pourtant qu'ilz estoyent trop amors
Au péché de obstination.

Si j'avye la commission
De les tuer quant ilz font mal
J'en empliroys nostre maison
Haut et bas amont et aval.

Mais le vray Dieu impérial
Attent tousjours qu'ilz se repentent
Confessant en especial
Tous leurs maulx et qu'ilz s'en absentent.

S'ilz perséverent et fréquentent
En péché sans contriction,
Et que de jour en jour attendent
Vivre en telle dissolution,
Dieu veult qu'ilz ayent pugnission
Et nous donne sur eulx puissance

Entens tu bien aultrement non
Je t'en voys faire démonstrance.
Non tradas eos in manus inimicorum si non metuerunt peccata eorum.

BEHEMOTH.

Escoute mauldit scorpion
Plus infame que n'est ung tac,
En toute bonne question
Tu n'y entens ne zic ne zac.

Dieu a mis l'ame par tel pac
Au corps d'humaine créature,
Comme dedans ung pourry sac
Auquel donne forme et figure.

Duquel si Dieu ne le procure
S'el vouloit ne pourroit sortir;
Mais el en sort quant il adjure.
Anima est a Creatore sic alligata corpori, ut si ipsa vellit non possit a Deo separari nisi qui eam creavit illud voluerit nec si in eo manere optaverit stare patitur cum a conditore vocitata fuerit.

LUCIFER.

J'entens bien ce que tu as dit
Behemoth, j'entens bien cela,
Bien aussi croy qu'il est escript
Quod Deus regit omnia.

Escoutez encore cela,
Bien sçay que pas povoir n'avon
Encontre Dieu qui tout créa,
Retien bien ce que nous luyson.

SATHAN.

Haro! las nous nous abuson,
De raige tout le cueur me deult,
Car sur l'homme rien ne povon,
Sinon ce qu'il permect et veult.

Lucifer, nul de noûs ne peult
Faire venir à dampnement
L'homme mondain si ne s'esmeult
De nous donner contentement.

Nous baillon l'admonnestement
Et l'inition fort à pécher
S'il veult donner consentement,

Il fault qu'il tresbuche en enfer.

BEHEMOTH.

Il convient retourner tenter,
Car j'ay dueil que soyon dampnez
A tout jamais sans rabatre
Et que les hommes soyent saulvez.

LUCIFER.

Allez, diables, allez, allez,
Allez donc tenter les pécheurs
Tant qu'ilz soyent enfin devallez
Au fons d'enfer pour leurs erreurs.

Faictes qu'ils soyent blasphémateurs
De Dieu et ses dignes vertus,
Regnieurs et injurieurs
Tant qu'ilz soyent dampnez et perdus.

SATHAN.

Si nous ne fussions point venus,
J'y eusse faict de mes meffaictz
Ennuyct sans attendre plus,
Je les feray jouer aux doictz.

LUCIFER.

Or courez, vieulx diables infaictz,

Et parfaictes bien vostre cas.

SATHAN ET BEHEMOTH *ensemble.*

Nous les ferons tous contrefaictz.

LUCIFER.

Or courez, vieulx diables infaictz.

SATHAN ET BEHEMOTH *ensemble.*

Nous les ferons tous contrefaictz
Et entretuer en ung tas.

LUCIFER.

Or courez, vieulx diables infaictz,
Et parfaictes bien vostre cas.

GUERRE.

A quoy tient il que le vray messias
Ne nous permect corriger les erreurs
Présentement que font et hault et bas
Iniquement les malheureux pécheurs.

Ung jour viendra qu'ilz seront recepveurs
Leurs salaires de leurs vices et maulx,
Car leurs meffaictz sont trop grans et trop haulx,
De cherité Dieu veult user présent,
S'ilz ne s'amendent ilz auront des assaulx,

Qui bien attent pourtant ne sourattent.

FAMINE.

Les faulx pécheurs tomberont en mes las,
S'ilz sont ainsi continuz malfaicteurs,
Par famine les rendray matz et las
Quant Dieu vouldra que soyons correcteurs.
Miséricorde attent que détracteurs
Deschargent leurs jours très desloyaulx,
Mais pour certain on les voit plus nouveaulx
De jour en jour le cas est apparent,
S'ilz ne s'amendent ilz auront des assaulx
Qui bien attent pourtant ne sourattent.

LA MORT.

Au temps qui est pour vray il est ung tas
De parjureurs et de blasphémateurs,
Qui parjurent sans reigle et sans compas
Le nom de Dieu comme faulx négateurs.

Il fauldra que telz injuriateurs
Endurent de la mort les appeaulx,
S'ilz ne laissent leurs péchés fains et faulx.
Doncques ilz sont plains et infaictz grandement,

S'ils ne s'amendent ils auront des assaulx
Qui bien attent pourtant ne sourattent.

GUERRE.

Prince du ciel qui tout peulx et vaulx,
Si les pécheurs ne délaissent leurs maulx,
Tu en feras par nous trois vengement.
S'ilz ne s'amendent.....
Qui bien attent.....
Il est au temps qui est présent
Tant de pécheurs publicquement,
Lesquelz infiniz péchez font
Que je m'esbahis plainement
Que soubz eulx juridiquement
Pour certain la terre ne font.
Je regarde aval et amont
Considérant quarré et ront,
Mais tout le monde Dieu convice;
Doncques en fin dampnez seront
Trestous ceulx qui perceveront
En leur péché et en leur vice.

FAMINE.

Il conviendra que je pugnisse

Ces pécheurs et les amegrisse
En les faisant mourir de fain,
Car je congnoys bien la notice
De leur oster par cas propice
La chair et le vin et le pain.
De forte fain mourront de fain
Sans avoir pain huy ne demain,
Veu que à tout mal chascun se libvre,
Ilz ne sont pas, soyez certain,
Dignes de menger poy ne grain
Ne dignes d'estre ne de vivre.

LA MORT.

Je les feray lire en mon livre,
Soit à jeun, à saoul ou à yvre
En la fin, car c'en est le droict.

Il fauldra que Dieu s'en délivre
Puis qu'ilz veullent tout mal poursuyvre,
Mais fol ne croit tant qu'il reçoit.

Tout le monde bien apperçoit
Qui est présent ou qui que soit,
Ung tas de vieulx blasphémateurs

Qui jurez Dieu soit tort ou droit,
Et les plus grans, chascun le sçait,
Sont plus Dieu injuriateurs.

GUERRE.

Ceulx qui doibvent pugnir erreurs,
Comme bons juges correcteurs,
Offencent plus en trestous cas
Et pour vray sont plus grans pécheurs,
Or en escoutez les docteurs
Qui en ont parlé sur ce pas.
A majoribus exorta est iniquitas.

FAMINE.

Mais comment reprendroient ung tas
Ou de juges ou d'advocatz
Ceulx qui font blasphémation,
Veu qu'eulx mesmes, sans nul compas,
Jurent Dieu et hault et bas,
Or escoutez que en dit Chaton.
Turpe est doctori cum culpa redarguit ipsum.

LA MORT.

Les plus grans clercs, bien le sçavon,
Font plus de mal et de blason

Que simples gens en vérité,
Dont leur péché, selon rayson,
Est plus grant plain de desraison
Que des aultres il est noté.
Omne animi vicium tanto competitus in se
Chrimen habet quanto qui magis peccat
major habetur.

GUERRE.

Quant Dieu vouldra la guerre adont
Les pugnira par leurs faulx tours,
Par telz impos et dommages,
Ainsi qu'il fict les filz d'Assur,
Et fussent-ilz murez à mur,
Il conviendra qu'ilz poyent mes gaiges,
Vendre feray leurs héritaiges,
Leurs rentes et tous leurs mesnages,
Et mengeray tous leurs chappons,
A gensd'armes par les villages
Qui leur feront beaucoup d'oultrages
A eulx et à leurs maisons;
Coucher les feray es buissons
Et les mettray en gresillons

Et feray violler leurs filles.
Aulcuns en prendrons à ranssons,
Les aultres en font les chansons
Que je congnoys et les stilles.

FAMINE.

J'envoyeray consors et lentilles
Par bourgs, par villages et villes
Pour menger leurs bledz et leurs grains,
Je leur feray cheoir les sourcilles,
Et leurs ios qu'ilz ont tant gentilles
Deviendront aussi croches que hains.

Par famine courront les plains,
Par famine seront tous vains,
Par famine sera cherté,
Voire puis qu'ilz sont tant villains,
De blasphémer Dieu et ses sainctz
Je leur osteray pain et blé.

Quant ilz ont des biens à planté
Soit en yver ou en esté,
Ilz en vivent comme pourceaulx
Oultre raison et équité,

Mais en grant prodigalité,
Doncques je les tiens trop desloyaulx.

LA MORT.

Quant Dieu vouldra par montz et vaulx
Je leur donneray telz assaulx
Qu'en mourant quant chascun d'eulx jure
Ilz n'ont raison nemplus que veaulx,
Mais pour menger les gras morceaulx,
Ils sont corrumpus de nature.

A l'ung feray oster la hure,
L'autre tuer à ung parjure,
L'autre mourir soubdainement,
L'autre estre pendu par droicture,
L'autre noyé par son injure,
L'autre mourir villainement.

GUERRE.

Or attendon le jugement
De Jésuchrist omnipotent
Si luy plaist nous les pugniron.

FAMINE.

Le créateur tousjours attent

Pour veoir si nul d'eulx se repent.

LA MORT.

L'en peult pécher humainement,
Mais s'obstiner est indécent
Et cause de dampnation.

GUERRE.

Or attendon le jugement
De Jésuchrist omnipotent,
Si luy plaist nous les jugeron.

SATHAN.

Entens, entens mon exhortation,
Entens à moy, noble blasphémateur.
Entens, entens ma déclaration,
Entens aussi, grant injuriateur.

Chascun de vous doit estre dénégateur
Au roy des roys qui se nomme Jésus,
Jurez à tort sans en faire reffus,
Comme hardiz, fors et audacieulx,
Jurez celui qui fist terres et nus,
Jurez le sang de Jésus précieulx,
Jurez la mort, jurez la passion.

Jurez la teste, jurez, jurez le cueur,
Jurez le foye et jurez le poulmon,
Jurez le chef de vostre rédemption,
Jurez le chef par trèsgrande fureur,
Jurez le nez, et jurez les vertuz,
Jurez les mains et les bras estenduz,
Jurez le vis et la face et les yeulx,
Jurez celuy qui fist terres et nus,
Jurez le sang de Jésus précieulx.

Jurez les doigz et jurez le rongnon,
Jurez les jambes de Jésus le saulveur,
Jurez les couldes et aussi le menton,
Jurez les dens par tresgrande rigueur.

Jurez la gorge, jurez le créateur,
Jurez le ventre, les cheveulx au parsus,
Jurez le rains et jurez sus et jus,
Jurez le nom du hault Dieu glorieulx,
Jurez celuy qui a créé les cieulx,
Jurez le sang de Jésus précieulx.

Princes, mignons, jurez, jurez sans plus,
Jurez la langue ou vous serez tenus

En toute place meschans et malheureulx;
Jurez celuy qui fist terres et nus,
Jurez le sang de Jésus précieulx.

BEHEMOTH.

Resveillez vous, resveillez, paresseulx,
C'est trop dormy, resveillez vous contant,
Vous perdez temps, tronpeluz langoureux,
Retourner fault encor boyre d'autant.

Venez, mengez tout à vostre tallant
Et que tousjours le voirre soit tout plain,
Qui boit le mieulx est plus gentil gallant,
Il n'est que vivre à son plaisir mondain.

Jouez aux doigz et soyez curieux
De tous les jeulx qu'on deffent maintenant,
Et si vous fault estre grans envieulx
Sus iceluy que vous verrez gaignant.

Jouez aux cartes de superhabondant,
Jouez aux flux sans craindre quelque humain,
Sans estre point à quelcun obéyssant,
Il n'est que vivre à son plaisir mondain.

Vous n'estes pas à demy orgueilleux,
Chascun de vous est réputé meschant,
Regniez Dieu comme hardiz et preux,
Ou je dy fy de vostre estat plaisant.
Nul de vous ne sera réputé grant
S'il ne regnye le hault Dieu souverain,
Nul d'entre vous n'est de ce redoubtant,
Il n'est que vivre à son plaisir mondain.

Princes, soyez chascun le plus jurant,
Beuvez d'autant, soyez Dieu maulgréant,
Jouez es doigz et vous batez à plain,
C'est beau plaisir que d'estre combatant,
Il n'est que vivre à son plaisir mondain.

Tunc recedant dyaboli. Surgat quasi stupefactus

LE BLASPHÉMATEUR.

Vertu Dieu que j'ay le cueur vain!
Où suis-je? le dyable le sacche!
La teste me fresmist tout plain,
Endormy suis comme une vache.
Mes gens sont platz comme une gache.
Esveillez vous, hau! beaulx cousins,

Il est bien temps sans que je flache
De retourner gouster les vins.

LE NÉGATEUR.

J'ay trop dormy maulgré sainct Prins
Je regnye Dieu et sa sequelle
S'il ne me convient sans termins
Retourner boire de plus belle.

L'INJURIATEUR.

Maulgré le filz à la pucelle
Je boys à toy, mon compaignon;
Par le sang Dieu j'ay la cervelle
Toute pourrye et le poulmon.

Bibat.

Il court aval le gavion
La mort Dieu comme une botte.

LE FILZ.

Pour faire plus grant gaudium
Il nous fault dancer une notte.

BRIETTE.

Par la croix Dieu je suis bien sotte
De me dormir si longuement,
L'en dira que je suis bigotte

S'aulcun le sçait par mon serment.

Allons dancer appertement,
Car vous avez trop tins à table,
Par les vertuz Dieu plainement
Dancer est une œuvre louable.

LE BLASPHÉMATEUR.

A je me donne au plus grant dyable
Qui soit en enfer aujourd'huy
Par promesse irrévocable
Si je dance tour ne demy.

LE NÉGATEUR.

Par le corps de Dieu je vous dy,
Beau cousin, que vous dancerez
Pour oster dueil et tout ennuy
A! je regny Dieu, vous viendrez.

L'INJURIATEUR.

De par le dyable vous avancez
Ma belle commère Briette,
Car il convient que commencez
En présent une chansonnette.

BRIETTE.

Par les dens Dieu le cas me haitte,
En lieu d'une j'en diray deux;
Or nous ostez ceste tablette
Et chantons tous d'un cueur joyeulx.

Removeant mensam et cantant.

LE BLASPHÉMATEUR.

Voyla chanté des chantz moult beaulx,
Jamais n'ouys tel mélodye,
Vertuz Dieu se sont les plus haux
Que j'ouys onc jour de ma vie.

BRIETTE.

Par Jésus le filz de Marie
Je sçay bien des chansons plus belles
Que je diray, je vous affye
Par Dieu devant les damoyselles.

Vous qui estes mes parentelles
Je vous convy à ma maison,
Le dénégateur par les estoilles
O vous assez esté avon.

LE BLASPHÉMATEUR.

Par le ventre Dieu c'est raison
Que je vous festie une pose,
Je vous donray d'ung bon chappon
Par Dieu bien gras dire je l'ose.

Je vous donneray d'une alose
Et d'ung brochet et des faisans,
Et de bon vin confit en rose.
Par le sang Dieu, mes bons gallans
Je vous donray tartes et flans
Ou je puisse vif enrager;
Mais il est ung tas de quaymans
Qui de nous se viennent mocquer,
Il nous fault ung peu les frotter
Ou par Dieu plus ne nous craindront;
Allons veoir s'en pourrons trouver
Toutes pars aval et amont.

LE NÉGATEUR.

De raige tout le cueur me ront
Je désadvoue Dieu en présence
Si de brief ne le comperront

S'ilz ne me portent révérence.

Je vous jure ma conscience
Tous les villains mettray à mort
Qui vers moy commettront offence,
Ou le grant dyable m'en emport.

Mais par Dieu mon cousin au fort
Bien fier suys de vous aller veoir,
Et de boire suis bien d'accort
Ou de brief me puisse meschoir.

L'INJURIATEUR.

C'est bien faict de s'entre aller veoir
Et les ungs les aultres hanter,
Le dyable me puisse pourveoir
Si ne vous feray bien chanter.

Par Dieu je m'ose bien vanter
Qui n'est en ce monde vivant
Homme qui me sceust suplanter
Vertuz Dieu à boire d'autant.

Allon chercher tout maintenant
S'il est nulz meschans coquardeaulx

Qui d'entre nous voysent parlant
Pour les tuer comme pourceaulx.

LE FILZ.

Vertuz Dieu ung tas de maraulx
Ne nous portent nemplus d'honneur
Qu'ilz feroyent à chiens ou à veaulx
Doncque j'ay en mon cueur grant douleur.

Allon tost maulgré le Saulveur
Nous faire craindre toutes pars
Je vous en pry du bon du cueur
Sans plus estre icy musars.

BRIETTE.

Ne m'espargnez point ces bragars,
Par la croix Dieu je voys o vous,
Et si je trouve ces moquars
Je les feray manger es loups.

Puis vous viendrez digner o nous
Mais que ayon faict nostre entreprinse,
Et tandis allon soubz le houx
Pour lever ung peu ma chemise.

Et s'ugne foys à bas suys mise
Voire mais que soye toute plate,
Et si d'ung coup je me rens matte
Quant une foys je metz la patte
Sus quelque gentil compaignon,
Il convient ung peu qu'il me tatte
Le bas en l'ombre d'ung buisson.
Allon, mon amy, allon,
Allon sus les champs tout courant,
Et puis après nous reviendron
Pour parfaire le demourant.

Vadunt.

PAUSA.

LE BLASPHÉMATEUR.

Par les vertus du hault roy triumphant
Il n'est present si malheureulx caymant
Qui nous daignast faire la révérence,
Mais je regny le cerveau Dieu vivant
Ou je puisse mourir dès maintenant
S'ilz ne viennent par moy en décadence
Le sainct sang Dieu j'ay bon espoir et pence

Qu'ilz me feront notable obédience
Et congnoistront que je suis leur seigneur,
Qui qu'en gronde ou en face louence,
Par la mort Dieu sans nulle différence
Maulgré Jésus nostre vray créateur.

LE NÉGATEUR.

Je regny Dieu sans tarder tant ne quant
Qui est sans fin éternel et puissant,
Si les bragars envers moy font offence
S'à coup d'espée ou cousteau trenchant
Ne les effondre comme ung cormorant,
Par les playes Dieu c'en est ma confience.
Les orgueilleux me font sans confidence
Par Dieu perdre paix et patience,
Donc j'ay tel deul que j'en meurs à douleur.
La teste Dieu puisque c'est ma sentence
Jamais n'auront en ma court audience
Maulgré Jésus nostre vray créateur.

L'INJURIATEUR.

Je désavoue celluy qui fut créant
Terres et cieulx le corps Dieu si avant
Qui soit d'icy deux jours en affluence,

Si les truffeurs se viennent desrisant
De mon hault port excellent et plaisant
Qu'ilz en mourront, au moins c'est ma crédenc
Par le corps Dieu se toute l'assistence
D'entre eulx vouloit présumer ressistence
Encontre moy par mal ou par fureur
Ilz congnoistront par devant leur présence
Que de tous eulx n'ay nulle dissidence
Maulgré Jésus nostre vray créateur.

LE FILZ.

Prince, par Dieu j'ay trèsbonne advertence
Que telz garsons qui ont telle influence
De par nos mains auront ahan au cueur
Tant soyent ilz plains de noble sapience
Puisque g'y veulx employer ma science
Maulgré Jésus nostre vray créateur.

BRIETTE.

Cil qu'il n'a honneur
Vit en grant douleur.
Il est tout certain
Tousjours a le cueur
Remply de fureur

Douloureux et vain.

Mieulx vauldroit à plain
N'avoir point de pain,
Gache ne galette
Et mourir de fain
Ennuyct et demain
Que ne frinquette.

Saige pucellette
Belle et joliette
Son cueur me consolle,
S'el n'est lettelette
Et s'el ne quaquette
On dit qu'elle est folle.

Et s'el se rigolle
O ung clerc d'escolle,
Ce n'est que bien faict,
Son cueur de joye volle
S'el baise ou acolle,
Ung chascun le sçait.

S'el le faict dehait
Et à son souhait

Pour son passetemps,
El en est sans plait
Prisée en effaict
Devant toutes gens.

Si les anciens
En sont mal contens
Ce n'est que du moins,
Ilz ont eu leur temps,
Donc ilz sont dolens,
De marrison plains.

LE BLASPHÉMATEUR.

Fy fy de villains,
D'infamie tous plains,
Il n'est que mignons
Lesquelz sont haultains
Par boys et par plains
Comme bons sossons.

Gentilz compaignons
Vont par les bissons
Au chant des oyseaulx
Ou aux oysillons,

Maulvis et pigeons
Chantant chantz nouveaulx.

Ilz ont à leur taulx
Ces vins bons et beaulx
Et boyvent d'autant,
Et par les hameaulx
Faisans petis saulx
Se vont esbatant.

En se rigollant
Tousjours vont disant
Leurs chanssons nouvelles,
En resjouyssant
Par leur chant plaisant
Ces belles pucelles.

LE NÉGATEUR.

Quant ces damoyselles
Tant tandres et belles
Sont en une dance,
Bon faict estre o elles
Touchant leurs mamelles,
Ce n'est que plaisance.

Fy fy de meschance!
Ce n'est pas la chance
De vivre gayement :
Quiconque en rouvance
Je fais sans doubtance
Tout à mon tallent.

Qui vit bauldement
Vit plus longuement
Et mains en vieillist ;
Qui vit tristement
En dueil et tourment
Il se desnourrist.

Par cil qui me fist
Il se desconfist
Qui a trop de cure,
A mon cueur il gist
Par Dieu qu'il suffist
Vivre à l'aventure.

Si quelcun murmure
Contre ma droicture
Par son mal arroy,

Le corps Dieu j'en jure
Que sus la grant hure
Tost je luy donray.

Au boys m'en iray
Et me desduyray
Sans courroux ne yre;
Le corps Dieu je croy
Que je ne feray
Desormais que rire.

L'INJURIATEUR.

Par Dieu il n'est sire
Prince ne empire
Que craigne ung grant blanc,
Et qu'il n'ait du pire
S'il veult contredire
Contre moy tout franc.

Avecques mon branc
J'espandray son sang
A droict ou à tort;
Ou en ung estanc
Reluysant et blanc

Cherchera le port.

Le diable m'emport
Si ne metz à mort
Tous ces orgueilleux
Lesquelz d'ung accort
Prennent leur support
Avecques les pouilleux.

Fy fy de tous eulx
De trestous ceulx
Qui sont si vantars,
Car en trestous lieux
Monstrer je leur veulx
Qu'ilz sont folz quoquars.

LE FILZ.

Je suis ung fin gars
Pour battre pillars
Par Dieu comme creu,
Car en toutes pars
S'il cheist soubs mes ars
L'en verra beau jeu,
Je renonce Dieu

Si d'ung grant apieu
Ne leurs romps la teste,
Ou emmy cest lieu
Je mourray par Dieu
Comme une beste.

BRIETTE.

Nous faisons cy trop de tempeste,
Puis que je doibs tenir ma feste
Allons digner, il en est temps,
La croix Dieu j'en suis toute preste,
Or y allons à ma requeste,
Pas icy ne gaignons nos despens.

LE BLASPHÉMATEUR.

Par Dieu nous en sommes contens
Allons digner comme j'entens
A ma maison, car tout est prest,
Je vous donray vins excellens,
Par Dieu s'il en a nulz dedens
Ceste ville sans plus d'arrest,
Vin d'icy, vin de la forest,
Vin de Vauvez qui si doulx est,
Vin de France, vin muscadet,

Vin Bourguignon, vin de conquest,
Vin Gastinoys par bon acquest,
Vin d'ypocras et vin clairet.

LE NÉGATEUR.

Vin d'Orléans est tant doulcet
Si le vin de Baignollet,
Vin d'Anjou, vin de la Rochelle,
Vin d'Angeli, vin de Croisset
Où la biere souvent se faict
Qui corrompt toute la fourcette.

L'INJURIATEUR.

Bon vin de Florence la belle,
Vin rommain de la Chappelle,
Vin gascoing, vin de Vau sainct père,
Vin breton, et vin de la Celle,
Vin blanc, vin noir, vin de Tournelle,
Doulx comme la tecte sa mère.

BRIETTE.

Or avant, faison bonne chère
Voicy la nape toute mise,
Que grant chère soit entreprinse.

Sedeant.

PAUSA.

LE BLASPHÉMATEUR.

Le sang Dieu j'ay ma place prinse,
Voicy moult de viande exquise,
Mauldit soit-il qui se faindra!

LE NÉGATEUR.

Corps Dieu qui est ce qui bevra
Tout le premier, car j'ay grant soif;
Sang Dieu bien sçay qui se sera,
Les vertuz Dieu se sera moy.
Sus, mon cousin, je boys à toy
Boys en d'autant se horion.

Bibat.

L'INJURIATEUR.

Je bevray autant sur ma foy
Sans en faire rebellion.

Bibat.

LE BLASPHÉMATEUR.

Par Dieu tu as bon gavion,
Je bevray autant se je puis.

Bibat.

C'est à toy mon beau valleton
En despitant le crucifix.

LE FILZ.

Par les vertuz Dieu grant mercys.

Bibat.

C'est à vous que je boys, Briette.

BRIETTE.

De boyre contente je suis
Ou du dyable soys-je deffaicte.

LE NÉGATEUR.

Ne faictes poinct de la follette,
Par le sang Dieu vous bevrez tout.

BRIETTE.

Par Dieu je seroys trop nicette
De boyre ainsi de bout en bout.

L'INJURIATEUR.

Je le rempliray tout de bout
Ou je regny de Dieu les plays,
Sçavons pas bien qu'on dit par tout
Qui met a terre boyt deux foys.

BRIETTE.

Par les dens Dieu je ne pourroys

Boyre tout, vous estes trop fins
Et aussi je m'en yvreroys
Et tumberoys par les chemins.

L'ÉGLISE.

Gens ignorans, gens mal aprins,
Si Dieu vous a donné des vins
Habondance et grant quantité,
En doibt-il estre ainsi detins
En faisant prodigalité?

O povre prodigalité!
Corps infaict plain de vilité,
Je m'esbahis comment tu oses
Blasphémer la divinité
Qui t'a formé par charité
Vertueulx et en plusieurs choses.

Nuict et jour point ne te reposes
De blasphémer, et présupposes
Tous les jours mener ceste vie;
Faulcement le temps tu disposes
Es juremens que tu composes
Envers la bonté infinie.

L'escript dit, je te certiffie,
Que ung jureur, ne doubte mye,
Sera remply d'iniquité,
Et qu'il aura toute sa vie
Povreté et nécessité.
Vir multum jurans replebitur iniquitate, et plaga non recedet de domo ejus.

LE BLASPHÉMATEUR.

Qui es-tu? que maulgré Jésus
Tu nous remplys le cul d'abus
Qui t'a à nous prescher commise?
Or t'en va, ou par les vertuz
Je te donray ung orémus.
Comme as tu nom?

L'ÉGLISE.

J'ay nom l'Église.

LE NÉGATEUR.

De quoy sers-tu?

L'ÉGLISE.

Je vous baptise
Et en la foy vous auctorise
D'avoir de Dieu pardon et grace.

LE NÉGATEUR.

Va t'en d'icy et te suffise,
Car tes parolles peu je prise
Et si n'y voy nulle efficace.

L'ÉGLISE.

Quant l'homme nasquist sans espace
Il est apporté en la face
De l'église pour recepvoir
Le baptesme en celle place,
Et puis après quant il trespasse
Il m'est apporté en espoir,
Car Dieu m'a donné tel povoir
Que sans moy ne povez avoir
Pour nulle chose saulvement.
D'où vous vient ce mauldit vouloir
De blasphémer matin et soir
Mon espoux Jésus nullement.

C'est le pillier et fondement
De l'église certainement
Figuré par les anciens;
Il a faict double testament

Dont le dernier fut proprement
En son sang et à ses despens.

Premier il fist les sacremens
De l'église trèsexcellens
Par forme vraye et non pas vuyde
A la fin de purger les gens
De vice, péchez et tourmens,
Mais à ce nul de vous cuyde.

LE BLASPHÉMATEUR.

C'est tout ung, il n'y a remède,
Si ferons nous nostre plaisance.

L'ÉGLISE.

Qui blasme Jésus le lapide
Et l'occist par son arrogance.

LE NÉGATEUR.

Par les vertuz Dieu c'est ma chance
De jurer, à bien regarder,
Car il me vient d'acoustumance,
Par Dieu je ne m'en puis garder.

L'INJURIATEUR.

Quant aulcun me vient refarder

Me disant quelque mocquerie,
Il fault jurer pour le larder
En luy jouant de tromperie.

BRIETTE.

Cela n'est pas, n'en doubtez mye,
Chose de quoy je face frime,
Car il vient, je vous certiffie,
Par le ventre Dieu de coustume.

LE FILZ.

Quant une fois le feu s'alume,
Il se croist s'il n'est dettisé,
Aussi fault-il jurer sans fume
Quant l'on y est acoustumé.

L'ÉGLISE.

Ne t'ay-je pas cy resumé
Que Dieu te deffend pour certain
Que son nom ne soit point juré
En disant bourdes ne en vain?

Pose que tu ne mentes grain
Et que tu dises vérité,
Tu fais péché mortel tout plain

En jurant sans nécessité.

Croy que jamais n'est l'unité
Que l'on face serment sans cause;
Qui le faict, faict iniquité
En jurant en chascune-clause.

Oultre ta responce se cause
Que c'est en te farçant d'aultruy
Que tu jures, mais telle cause
C'est péché mortel, je te dy.

LE BLASPHÉMATEUR.

Quant aulcun me courrousse, à luy
Si grant courroux en moy je pren,
Je jure Dieu et le regny,
Mais cela ne repute rien
Quant une fois je l'entrepren,
Je suis d'ire tant empesché
Que je ne sçays que je devien;
Jurer alors n'est pas péché.

L'ÉGLISE.

De jour en jour je te presché
Que Dieu deffend le péché d'ire

Et jurer en toute évesché,
Car blasphême peult à tous nuyre.

LE NÉGATEUR.

Les vertuz Dieu c'est à redire,
Jamais ne vy hongue pareille,
Va t'en tost d'icy sans plus dire,
Le sang Dieu je le te conseille.

BRIETTE.

Sa, sa du vin de la bouteille,
Beuvons d'autant, l'année est bonne,
Au dyable sçays si mon oreille
A t'escouter plus s'abandonne.

L'INJURIATEUR.

Par le ventre Dieu je te donne
Cent escus si je donne rien
En ton preschement ne ta hongne,
Or t'en va et plus ne revien.

LE FILZ.

Le corps Dieu je vous diray bien
L'estat de ces frères prescheurs,
Ilz preschent, mais par sainct Aignen

C'est pour avoir biens et honneurs.

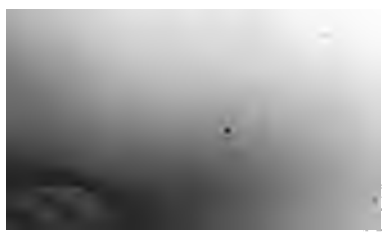
L'ÉGLISE.

O endurcys povres pescheurs!
Point ne voulez estre reprins
Ne corrigez de voz erreurs,
Escoutez l'escript que j'ay prins.
Cumque mones aliquem, nec se velit ipse moneri,
Si tibi sit carus, noli desistere ceptis.
Si aulcuns enfans mal aprins
Ne veulent point se corriger,
S'ilz sont tes amys ou cousins,
Ne laisse les endoctriner.
Las! je vous prie et vous requier,
Délaissez tous voz juremens.

LE BLASPHÉMATEUR.

Va au dyable, va te chier,
Par Dieu je te romperay les dens;
Sang Dieu nous chanterons par temps,
Avant beuvons chascun sa foys
En despit de ses preschemens.

Bibat.



C'est à toy.

LE NÉGATEUR.

Par le roy des roys
Je chanteray à haulte voix
Mais que j'aye beu cest tantinet.

Bibat.

BRIETTE.

Je commenceray par la croix
Le chant et si chanteray nect.

Nunc cantent.

LE FILZ.

Par Dieu je suis un chault varlet
Pour chanter mais que j'aye gousté.

Bibat.

Or sa je chanteray dehet,
Recommençon.

BRIETTE.

A je bevray
Par la croix Dieu ains que chanter.

Bibat.

Puis après je gringoteray,
Car femme suis pour deschanter.

Cantent iterum.

L'ÉGLISE.

Voulez vous point vous amender,
Meschantes gens à mal enclins,
Las hélas! vous deussez penser
A vos péchez ors et mutins,
Pis faictes que les Sarrazins
Sans avoir juste occasion.

LE BLASPHÉMATEUR.

Par Dieu tu mens parmy tes crins
Puis qu'il fault que le te dyon,
Si nous chanton, dançon, rion,
Que as-tu perdu? qu'en veulx-tu dire?
C'est jeunesse que nous passon,
Mort Dieu la fault-il pas déduyre?

L'ÉGLISE.

Ouy en bien, mais tu fais pire,
Car David dict, quant ung pécheur
Excuse ses maulx à vray dire
Qui est de Dieu profectiteur.

Non declines cor tuum in verba malicie ad excusandas excusationes in peccatis.

L'INJURIATEUR.

Quant aulcun m'a deshonneur mis
Voyre soyt à tort ou à droict,
Sans pécher bien jurer je puis
Le sang Dieu quant en cest endroict
Aulcunement chascun me tiendroit
Coulpable si je me tesoye
Et sans jurer fort et estroict.

Bibat.

A peine je me excuseroye.

L'ÉGLISE.

La loy de Jésus qui est vraye
Dict que homme ne doibt en nul lieu
Aller jurer pour rien qu'il voye
Le sainct et benoist nom de Dieu;
Car dès le temps des filz de brieu
Cela fut commandé à Moyse
Qu'il ne souffrist ne grant ne peu
Blasphémer Dieu par nulle guyse.

Tel sentence luy fut myse
Que quiconque diroit blasphême

Fust lapidé par la devise
De l'escripture comme infame
Sans espargner seigneur ne dame,
Tant fust il de hault lieu et plain,
Qui du corps ne séparast l'ame
S'il blasphémoit le souverain.

LE NÉGATEUR.

Les vertus Dieu je suis haultain,
Pourquoy prens tu argu à nous?

L'ÉGLISE.

Je le prens, soys en pour certain,
Pour Jésus qui est mon espoux.
Monstrat crucifixum in brachiis suis.
Regardez qu'il receupt pour vous
Des plays dont vous veulx enseigner
Qu'en le jurant à tous les coups
De rechief le faictes saigner.

LE BLASPHÉMATEUR.

Tu ne peulx rien o nous gaigner,
Va t'en d'icy et l'en emporte,
Car ce o nous te viens compaigner
Marrie seras je te rapporte.

L'ÉGLISE.

Regardes quantes plays il porte
Depuis les piedz jusques au chief
Dont sa chair fut en la croix morte
Pour vous tirer de mal et grief.

Amendez vous, si faictes brief
Et ne l'allez plus blasphémant;
Vous le crucifiez de rechief
A tous les coups en le jurant.

LE NÉGATEUR.

Si tu viens plus nous arguant.
Mercqué seras à nostre merche,
Et fust il grant comme ung géant
Et aussi long comme une perche.

BRIETTE.

Par la croix Dieu c'est ce qu'il cherche,
Que l'en le prenne entre les bras
Et aultre merque on le merche
En le mettant nu de ces draps.

Surgant de mensa et fingant accipere crucem ab ecclesia.

L'INJURIATEUR.

Les vertus Dieu tu le lairras
Puis que après nous as tant crié,
Et de rechief tu le voirras
Maulgré tes dens bien habillé.

LE FILZ.

Pendu soy-je ou essoreillé
Si nous ne t'aurons si je puis.

LE BLASPHÉMATEUR.

Du grant Dieu soy-ge regnyé
Si ne l'avons maulgré ton vis.

Accipiant amodo ab ecclesia crucem, etc.

L'ÉGLISE *à genoulx.*

O mon Dieu regnant dès jadis,
Pour pécheurs je pleure et gémis
Qui de ton nom font jurement,
Hélas! ilz ont en oubly mis
La passion que tu souffriz
Excepté par blasphémament,
Dont je te prye, roy excellent,
Donne leur ung signe évident
Par lequel ilz puissent congnoistre

Qu'ilz péchent trop énormément
Et qu'il a moult grant différent
Que ainsi te veullent descongnoistre.
Plaise toy mon adjuteur estre
Qui portas le hault royal ceptre,
Vers pécheurs qui ont l'engin rude
Ignorans et toy et la lettre,
Te plaise icy apparaistre
Par aulcune similitude.

DIEU *commence.*

Pécheurs cy ont mis leur estude
A despriser la celcitude
Aujourd'huy de la déité,
Ignorans la grant magnitude
De leurs pechez nul ne conclude
Que c'est que la divinité
Et les faictz de fragilité
Qui sont de cerporalité,
Chascun jour vont attribuant
A moy qui suis sans qualité
Et sans nulle diversité
La saincte essence blasphémant.

Et doncques je suis désirant
D'aller telz pecheurs pugnissant
Qui mon nom jurent sans fainctise;
Mais mon ire suis refrenant
Par les parolles maintenant
Qui me sont faictes de l'église.
Filz, vostre humanité fut mise
En la croix posée et assise
Par les juifz de mal avoye
Par leur langue je m'en advise
Et aussi par la convoytise
De Pylate, c'est chose vraye;
Les chevaliers de malle poye
Vous confirent à moult grant joye
En la croix en icelluy temps,
Et vous misdrent jouxte la voye,
Mais ils n'eurent pas leur soudaye
Excepté que voz vestemens.

De vous ilz estoyent ignorans,
Mais non pourtant pour innocens
De ce ne furent pas trouvez;

Plus fort pechent les chrestiens
Qui par lettres et argumens
Congnoissez vos faictz approuvez;
Bien ne doibvent estre reprouvez
Des blasphêmes huy qu'ont trouvez
Dont vers eulx je suis irisible.
De rechief veulx qui soyent prouvez
Par ung semblable et esprouvez
Si congnoistrons leur jurer horrible.

Combien que soyez ja passible
Et que jamais il n'est possible
Que vous souffrez aulcun tourment
Qui estes vray et invisible,
Je permetz que soyez visible
Jouxte les yeulx d'entendement.

Et dont, de mon consentement
Je permetz que voysez présent
De rechief en umbre et figure
Du crucifix entre la gent
Qui font de nous blasphémament
Comme mortelle créature.

L'ÉGLISE.

Voicy celuy dont je vous compte,
Hélas! vous deussiez avoir honte
De l'avoir en tel estat mis.

LE BLASPHÉMATEUR.

Vertus Dieu je suis
Hors de mon advis,
Avant laisse lay;
Il fut crucifix
Se dyent les escriptz,
Mais il le fut poy.

Ennuyct sans delay
En despit de toy
Le despouilleron :
Sang Dieu qu'est-il? quoi?
Or sus baille moy
Jésus, si l'auron.

Rapiant ab ea.

En point le mettron,
Point n'espergneron
Maulgré toy ton filz :

En croix l'estendron,
Son sang espandron
Ennuyct si je puis.

LE NÉGATEUR.

Huy maulgré ton vis
Sera crucifix
Si dessus ce boys,
Puis pleure ou gémis
Tout à ton devys,
Bon serment t'en fais.

L'INJURIATEUR.

Par les dignes playes
Pas je ne vouldroys
Qu'il ne fust venu :
Car sur ceste croix
Qui est de boys
Sera estendu.

BRIETTE.

Il sera pendu,
Trenché et fendu
Ains qu'il nous eschape,
De coups pourfendu

Par Dieu tout fin nu,
Voyre et fust-il pape.

LE FILZ.

Puis que je le happe
Ung coup soubz ma trappe
Il sera liquoys;
Il est en ma trappe.

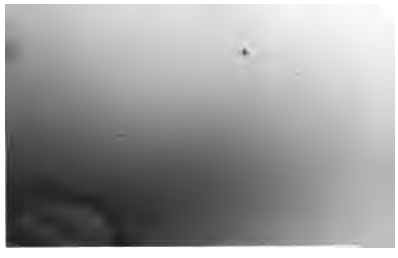
Avant qu'on l'atrape
Mes gentilz galloys.

Dispoliant eum et ponant super crucem.

PAUSA.

MARIE *commence.*

Les pécheurs maulvais
Le hault roy des roys
Vont crucifier
Que ay porté neuf moys
Pour leurs grans desroys,
Et les rallier
Par le bon sentier,
Et le supplier
Et faire service



Mais du cueur trop fier
Ilz le vont lyer,
C'est grant malefice.
Il est donc propice
Que droict et justice
Recepvon son sang
Que rien n'en périsse,
Car je fus nourrisse
De son doulx corps blanc.

SÉRAPHIN *commence.*

O révérence maintenant
Nous irons son sang recepvant
Trèshumblement en ung calice,
Car ce n'est pas chose advenant
Que rien en voyse à bas cheant,
Allons y, car c'est nostre office.

CHÉRUBIN *commence.*

Chascun maintenant le convice,
Et si ne congnoist pas le vice
Que encontre luy va perpétrant,
Et cela vient de malice
Du dyable qui aux gens obice

Pour les dampner en le jurant

MARIE.

Chrestiens le vont blasphémant
Quant aussi le vont maulgréant
Sans en avoir miséricorde,
Et de rechief crucifiant,
Par leurs langues le parjurant,
Car nul n'y a qui ne le morde.

Hélas! humains, quand je recorde,
Vostre coulpe qui est tant orde,
Trèsgrant angoisse au cueur me serre,
Car pour vray j'avais faict concorde
Avecques luy je vous accorde,
Mais vous prenez à luy la guerre.

Humblement le deussiez requerre
A genoulx pour pardon acquerre,
Celuy Dieu que vous blasphémez:
C'est cil qui a faict ciel et terre,
La pluye, le vent et le tonnerre,
Qui jusq'à mort vous a aymez.

Las! en jurant vous diffamez.

De péché povres diffamez,
De son sang vous a rachaptez;
Vous debvez bien estre blasmez
Et pour villains pécheurs clamez,
Veu les motz que j'ay relatez.

SÉRAPHIN.

Hélas! leshommes sont gastez
Des blasphêmes qui sont présent;
Les gens sont vaincus et mattés
De péché mortel durement.

CHÉRUBIN.

Allons à terre ignellement
Pour compaigner le crucifix,
Que le sang n'en soit nullement
Rué par terre par leurs dictz.

Maria et angeli descendunt portando calices ad suscipiendum sanguinem Christi.

PAUSA.

LE BLASPHÉMATEUR.

Il est bien requis
Que cloux luy soyent mis

Es mains ceste foys.

L'ÉGLISE.

Las! pécheurs mauldictz,
Maulvais ennemys,
Regardez ses playes.

BRIETTE.

Par la saincte croix
De Dieu ceste foys
Le crucifiron.

L'ÉGLISE.

Chrestiens maulvais,
Plains de tous excès,
De vous que diron?

LE NÉGATEUR.

Cy nous l'estendron
Puis le couseron
De grans cloux agus,
Son sang espandron.

Ilz boutent les cloux.

Et si l'estendron
Cy par les vertuz.

PAUSA.

L'ÉGLISE.

Pécheurs plains d'abus,
Trèsmal entendus,
Que vous ay je faict?

LE FILZ.

Si ces membres nudz
Sont bien estenduz
Et au jolyet.

Capiant courgias.

LE BLASPHÉMATEUR.

Par la mort Dieu quant je m'y met
Je luy donray de ce fouet:

Percutit.

Si estroict au travers du corps,
Que le sang en sauldra de faict
A chascun coup par plus de sept
Places, car nous l'avons amort.

LE NÉGATEUR.

Percutit.

Je regny Dieu, le sang sault hors

De sa char, ainsi qu'il fut lors
Que les Juifz si le battoyent.
Cantant.

PAUSA.

L'ÉGLISE.

Malheureulx, quant vous serez mors,
Les dyables par telz discors
Conviendra que voz ames ayent.

L'INJURIATEUR.

Quant les juifz le tourmentoyent
Je cuyde que mal luy faisoyent,
Percutit.
Comme faison pour le présent;
Mais par Dieu si prebstres debvoyent
Enrager, pas ne nous tiendroyent
De le trencher amèrement.

LE FILZ.

Je désadvoue Dieu plainement
Si ne le torche rudement,
Par Dieu je seroys trop petit.
Percutit.

BRIETTE.

Ha! par la croix Dieu durement
De ces courgées bien asprement
Si ne faulx je le feray fryt.

Percutit.

LE BLASPHÉMATEUR.

Par les plays de Dieu en despit
De l'église; et quant qu'elle dict,
Il convient qu'il soit couronné
D'espines, il y est subgict,
Par la couronne Dieu ennuyct
Vous le verrez habandonné.

Tunc habeant coronam de spinis et malleos, etc.

PAUSA.

LE NÉGATEUR.

Sans qu'il y ait plus sermonné
Si de brief n'est caucionné,

Percutit.

Frappon à chascun son martel;
Sus son chief je suis adonné,
Escoutez comme il a sonné,

Il est entré jusques au cervel.

L'INJURIATEUR.

Ce coup lui a percé la pel,
Teste Dieu le cas est ytel,
Car il est bien avant dedans.

BRIETTE.

Couronné l'avons de nouvel
En ce jour qui est solempnel
Maulgré son vis à ses despens.

LE FILZ.

Par la couronne Dieu je apprens
A faire comme les grans gens,
Je suis petit, mais j'ay bon cueur.

L'ÉGLISE.

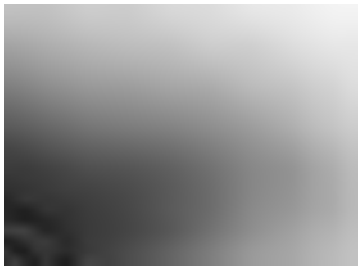
O traistres infames chrestiens
Pires que chiens ou que payens,
Avez vous point en vous de horreur!

Accipiant forcipes.

PAUSA.

LE BLASPHÉMATEUR.

Par les dens Dieu j'ay trop bon cueur,
Ostons luy les dens par fureur,



Car j'ay icy bonnes tenailles.

BRIETTE.

Par les dens Dieu s'il a hydeur
De nous, ou s'il souffre douleur,
Je n'y racompte pas deux mailles.

LE NÉGATEUR.

Onc n'avoit eu tant de batailles,
Se croy je, n[illegible]autant de tailles
Qu'il a présent dessus son chief.

L'INJURIATEUR.

Oster luy voys o mes tenailles
Les deux lepvres et les dentailles
Ou je puisse Dieu regnyer.

LE FILZ.

Pieça n'avait veu tel bouchier
Pour bien menu le detrencher,
Mais cela n'est que du mains.

L'ÉGLISE.

Hélas! l'en vous a beau prescher,
Mieulx vous vaulsist à dire voir
Vous reposer, povres humains.

Habeant gladios.

PAUSA.

LE BLASPHÉMATEUR.

Oster lui fault et piedz et poings,
Les entrailles, les doigtz et mains
En despit de Dieu et l'église.
Mauldit soys je si je me fains
De te percer jusques es rains,
Regardez, esse là faintise?

LE NÉGATEUR.

Puis que sus lui la main j'ay mise
Par Dieu s'il est filz de Denyse
Je le turay ains que je fine.

L'INJURIATEUR.

De cest espée qui est grise
Je lui pourfendray sa menise,
Tenez qu'il porte vieille mine.

L'ÉGLISE.

O mastins filz de Proserpine,
Blasphémans la bonté divine,

Derechief Dieu crucifiant,
Vous mettez bien en erramine

De blasphémer par grant ruyne
Celluy qui vous a esté créant.

Bien pert qu'il est bien endurant
Que de vous ne se va vengant
Pour les blasphemes qne vous dictes,
De vos injures en souffrant,
De jour en jour en attendant
Que congnoissez vos desmerites.

Revenez, meschans satalites,
Ou pour vray pas ne serez quites
D'aller à peine et à misère;
L'en a guerdon pour ces mérites
Et aussi pour ces desdebites
L'en endure douleur amère.

BRIETTE.

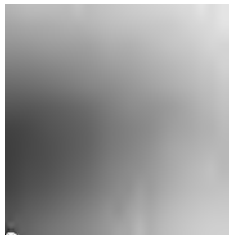
Par la croix Dieu c'est après boire
Qui jurent et ne se peullent taire,
Pourtant que le vin est le maistre
Et puis qu'en avez vous affaire?
Cela ne leur est pas contraire,
Car le vin leur faict descongnoistre.

Se cela peult bien ou mal estre,
Il m'est advis qu'il fault congnoistre
Pour vray que point nous ne péchon;
Mais tu nous cuides faire pestre
Tu l'as aprins à nostre prebstre
Qui nous presche telle chanson.

L'ÉGLISE.

Escoute que nous dit Chaton
En une petite leçon
Des meurs contenu en son livre;
Il dict, je t'en fais mention,
Que le vin n'est point l'action
De jurer et pécher ensuyvre.

Mais c'est la faulte de bien vivre
Au malheureulx qui tant s'en yvre,
Qui par entente raysonnable
Le vin nul péché ne luy libvre,
Mais c'est le crime du fol yvre
Qui en jurant le rent coulpable.
Nam nullum crimen vini est, sed culpa bibentis.



Je te donne ung vray semblable
De une beste irraysonnable
Et brutte, ainsi que je voy
Propriété et a vaillable,
Car soit es champs ou à l'estable,
Jamais ne boit fors que à sa soif.

Fingant scindere crucem cum hastis.

LE BLASPHÉMATEUR.

Le diable ait part en cest arroy,
Car la croix sera despecée,
Entens tu en despit de toy,
Tu m'as la teste perturbée.

LE NÉGATEUR.

Pour bien frapper une collée
O ma hache qui est d'acier
D'icy jusques en Galilée
Je n'en congnoys que moy d'ouvrier.

BRIETTE.

Par la croix Dieu le bras destrier
Me deult, tant ay frappé grant coup.

L'INJURIATEUR.

Si je faulx par Dieu à frapper

Sur la croix j'auray mon recoup.

LE FILZ.

Mon coup est fort, il a faict tout,
Ne suis-je pas gentil garson?

L'ÉGLISE.

Vous péchez par trop de beaucoup,
Vous en aurez pugnition.
Accipiant malleos ferreos et percutient supra renes.

LE BLASPHÉMATEUR.

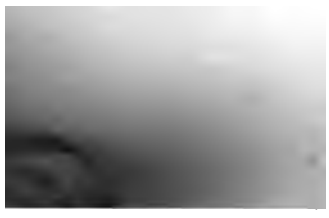
Les rains Dieu esse la leçon
Que d'icelle négation
Il en aura si je ne fail.

L'ÉGLISE.

Meschans, j'ay admiration
Qui fera satifaction
De luy donner si grant travail.

LE NÉGATEUR.

Nous avons chascun ung bon mail
Par les rains Dieu o cest détail
Je feray sus luy o deux mains.



L'INJURIATEUR.

Avant qu'il soit mis en détail,
Or frappon comme sus gapail
Affin de luy rompre les rains.

LE FILZ.

Par les rains Dieu si je me fains
De l'esrener à tout le mains
Je ne suis pas bouchier loyal.

BRIETTE.

Frappez, frappez, filz de putains,
Par les rains Dieu vous estes plains
Percutit.
De malheur plus que ung vieulx cheval.

PAUSA.

L'ÉGLISE.

Pour quel péché ne pour quel mal
astez vous mon espoux loyal?
mon péché qui vous allume
nais febvre ne mareschal
Ne bastit si fort le métal
En le forgant dessus l'enclume.

Voz langues plaines de rancune
Et la trèsvile coustume
De blasphémer Dieu vous séduyt,
Donc vous aurez, je vous résume,
Le feu d'enfer qui tousjours fume,
Qui vous bruslera jour et nuyct.

Tunc accipiant ad fodiendum oculos.

LE BLASPHÉMATEUR.

Par les yeulx Dieu j'ay grant despit
De grans ledenges que nous dit
En nous faisant maulvaise chière,
Par les yeulx Dieu maulgré son dit,
Les yeulx luy tireray ennuyct
Hastivement o cest terrière.

LE NÉGATEUR.

Il n'y aura coing ne cornière
Par les yeulx Dieu jo juc au descrire
Donc le sang ne vienne vermeil
En despit de ceste tripière
L'église, que la fiebvre fière
Qui nous dit langaige impareil.

L'INJURIATEUR.

Sus tyron luy chascun son œil
Affin de veoir s'il a sommeil,
Car se sont choses bien plaisantes.

BRIETTE.

Par les yeulx Dieu je m'esmerveil
Veu qu'il est homme de conseil,
Qu'il ne évite mes mains pesantes.

Accipiant aculeos ferreos et fodiant plantas.

LE BLASPHÉMATEUR.

Il luy convient perser les plantes
O poinctes de fer bien poingnantes
Pour sçavoir que notre main poyse;
Ces poinctes de cloux sont trenchantes
Par les plantes Dieu et entrantes,
De les luy mettre suis bien ayse.

LE NÉGATEUR.

El nous a trop mené de noyse,
Par les plantes Dieu or s'en taise
Aussi tost qu'il sera cloué.

BRIETTE.

Il entre comme en une boise,

Il trouvera quelque bourgoise
Parquoy il sera descloué.

L'INJURIATEUR.

Par les plantes Dieu tout joué,
Si de nous se fust desjoué
Il eust gaigné ung beau butin.

LE FILZ.

Des Juifz fut désavoué
Par lesquelz fut crucifié
En la croix pour prendre la fin.

L'ÉGLISE.

Mon espoux trèsdoulx et begnin
Pour vous cy a esté enclin
Juc à la mort obédient;
Povre est il par vous ainsin
De rechief mis à tel déclin,
Cela n'est pas expédient.

Car chrestien qui le nom prent
De Christ, si ne doibt nullement
Vivre tant qu'il se descongnoisse,
Qui a pour luy souffert tourment

Par les Juifs horriblement
En humiliant sa haultesse.

Accipiant lanceas et ponant in latere Christi.

LE BLASPHÉMATEUR.

Monstrons icy nostre proesse
Pour veoir s'il a ytel vertu
Comme dit celle gangleresse
Et s'il pourroit par son argu
Garder que de cest fer agu
Je ne luy perce le costé.

L'ÉGLISE.

Si luy plaisoit, meschant, voys tu,
Tu n'auroys force ne vertu,
Tant est digne et de grant posté.

LE NÉGATEUR.

Se je estoys plus sot assoté,
Ou compaignon de Belial,

Percutit.

Si luy fendray je le costé,
Le sang rucelle tout aval.

L'INJURIATEUR.

Je le répute nostre égal,

Car il n'a pas plus grant puissance
Q'ung de nous, par especial,
Je n'en ay point de congnoissance.

BRIETTE.

Pour luy monstrer nostre vaillance,
Sa posté et ses grans vertuz,
Nous luy fraperon ceste lance
Au costé, et n'en parle plus.

Percutit.

LE FILZ.

Le sang en sault par les pertus,
Tu le voys présent en ce lieu,
Si de nous il eust le dessus
Souffert ne l'eust ne grant ne peu.

LE BLASPHÉMATEUR.

En despit de toy et de Dieu
Nous ferons à nostre appétit
De jurer maulgré sainct Andrieu
Et Jésus, je t'en fais récit.

Maulgré Dieu celuy qui nasquit
Ce dit on au jour de Noel,

Nous le mettrons nostre subgit
Deppuis qu'il fut homme mortel.

L'ÉGLISE.

Mauldit dampné, que t'a-il faict?
D'où te vient despiter celluy
Lequel est tousjours éternel
Et qui te fist, je te le dy?
Pourquoy prens tu ton desennuy
D'estre du nom blasphémateur
De cil qui est ton droict reffuy
Et ton grant rémunérateur,
Ton roi et ton judicateur,
Qui de chascun fera justice
Au juste et au malfaicteur
Selon la vertu et son vice?

Aux ungz sera doulx et propice
En leur donnant salvation:
Des maulvais pugnira le vice
Selon leur opération.
Cil qui faict blasphémation
Du nom de Jésus tout puissant,

Il en aura dampnation
Dedans enfer le lieu puant.

SÉRAPHIN.

Pour ce que tu es blasphémant
Les vertuz Dieu tu tumberas
Tout plat à terre maintenant
Et plus de force tu n'auras.

CHÉRUBIN.

Il te convient tumber à bas,

Percutit.

Cadat et resurgat statim.

Malheureulx maudit ignorant,
Par les blasphêmes que tu as
Dit de Jésus, le maugréant.

LE BLASPHÉMATEUR.

Qu'est-ce cy, je voys tresbuchant,
Les vertuz Dieu à quoy tient-il?

L'ÉGLISE.

Pour ce que tu vas blasphémant
Les vertuz Dieu, tu tumberas.

LE BLASPHÉMATEUR.

Je prens des cailles plus de mil,

Je n'ay plus de soustenement,
Les vertuz Dieu le cas est vil
Quant je ne sçay à quoy il tient.

Cadit.

L'ÉGLISE.

Ne t'ay je dit dont il te tient,
Par quoy te fault tumber à bas?
La vertu de Dieu te detient
Et les vertuz Dieu tu n'as pas.

LE BLASPHÉMATEUR.

Moy qui estoys si gorgias
Et qui avois si hault vouloir,
Ne pourroys faire ung tout seul pas,
Car il n'est pas à mon povoir,
Nullement d'icy me mouvoir
Ne pourroys par les vertuz Dieu
Et deussay je la gorge avoir
Icy couppée enmy ce lieu.

L'ÉGLISE.

Tu ne sçauroys ne grant ne peu
D'illec partir sans nul respit.

LE BLASPHÉMATEUR.

Non par les vertuz sainct Andrieu,

Le nom de Dieu en soit mauldit,
Je m'en voys lever en despit
De Dieu, et toute sa puissance.

L'ÉGLISE.

Tu es bien à péché subgit
Qui te faict vivre en ignorance.

Demande à Dieu son allégeance
Et, pardon, il te donra grace.

LE BLASPHÉMATEUR.

Le dyable ayt part en ceste dance
Se je me peusse, je me levasse.

Angeli cooperiant oculos negatoris.

SÉRAPHIN.

Malheureulx de malle efficace
Regniant Dieu en plusieurs lieux,
Je dictz que sans plus d'espace
Devant tous tu perdras les yeulx.

CHÉRUBIN.

Ceulx qui regnient le Roy des cieulx

Par leur parolle dure et gloutte,
Si ne voyent goutte entour eulx,
Car il fault que avec eulx je jouste.

LE NÉGATEUR.

Ne sçay quoy sus mes yeulx se boute,
Je regny Dieu, je n'y voy goutte
Présentement ne grant ne peu.

L'ÉGLISE.

Dieu ne t'a pas donné absoulte
De tes péchez; meschant, escoute,
Ne regnys ton Roy et ton Dieu.

LE NÉGATEUR.

Je n'y voy goutte en bonne foy,
Le dyable ayt part en cest arroy,
Par Dieu j'ay perdu les deux yeulx,
Ha! mort Dieu, mort Dieu, quel effroy!
Pourquoy est ce que je n'y voy?
Je regny le grant Dieu des Dieux.

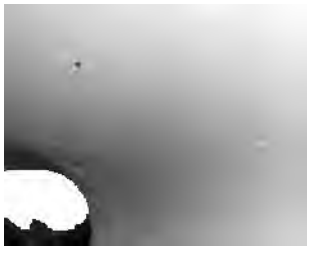
L'ÉGLISE.

Les yeulx qui sont caligieux
D'entendement ne corporeulx,
Ne sont cause de nulle goutte,

Mais du pouvoir du roy des cieulx
Que tu regnys en plusieurs lieux
Par ta parolle dure et gloutte.

L'en dit souvent sans nulle doubte,
Tel a beaulx yeulx qui ne voit goutte :
Qui par droicture ainsi s'entent
Que c'est péché qui le déboute
D'avoir la grace qui se boute
Es yeulx de son entendement.

Exemple t'en donne présent
Par l'Évangile proprement
Qui des pécheurs mention faict,
Disant ainsi certainement
Qui en ténèbres va vrayement,
Il ne sçait pas quel part il voyt.
Qui ambulat in tenebris nescit quo vadat.
Je te dis dont pour ton estat
Que répute ort et apostat
Quant je te voy en tel malice
De Jésuchrist ton grant légat
Que tu blasphêmes par barat,



Raison est que je le te deisse.

LE NÉGATEUR.

Ah! je regny Dieu se je veisse
Que encor des maulx je luy feisse
Et lutasse à luy corps à corps
Tant que à bas tomber je le feisse
Et com victorieux je deisse
Que les hommes sont les plus fors.

L'ÉGLISE.

Ha! traistre, tu es trop amors
A jurer par moult grans effors
Sans faire à Jésus révérence:
As-tu point dedans toy remors,
Crye luy mercy pour tes faulx tours
Et prens le mal en patience.

LE NÉGATEUR.

Ho! je t'impose cy silence,
Car tu as trop grant affluence
De langaige supervacant,
Je l'entens bien à ta loquence.
Celui n'a pas faict qui commence,
N'arreste cy ne tant ne quant.

L'EGLISE.

Malheureulx qui vas maulgréant
Celuy qui te deust estre aydant
Et te donner joye et plaisir!

LE NÉGATEUR.

Maulgré Dieu suis je maintenant
Aveugle et non pas cler voyant,
Il me vient bien à desplaisir.

Mais d'où m'a peu ce mal saisir,
Qui de veue m'a peu dessaisir?
Maulgré Dieu j'en suis tout haultain.

L'ÉGLISE.

Si tu ne veulx te revertir,
En enfer te fauldra périr,
Crye mercy à Dieu souverain.

SÉRAPHIN.

De poyson seras prins et plain,
Toy qui as espandu le sang
De Jésus, ton Dieu trèshumain,
Hors de grace je te dy franc.

CHÉRUBIN.

Du corps Jésuchrist tendre et blanc

Juroys le sang et la posté
Plus vilement que n'est ung branc
D'acyer enmy sa chair bouté.

L'INJURIATEUR.

Le sang Dieu je suis desgousté,
Il y a trois jours que je ne gouste
De viande qui ne fust fade
Quelque grant prix qu'el eust cousté
Ne quelque saulce adjousté.
Ha! j'ay le goust trop malade.

L'ÉGLISE.

C'est Dieu qui te donne une aubade
Et qui de santé te desgarde,
Pour certain je le te dy franc,
Pour que ta langue par sa bade
De jour en jour plus que une espade
A espandu son propre sang.

Sa crueur court comme ung estang
De son corps précieulx et blanc
Par ton faulx langaige mauldit,
Pour la valleur de moins d'ung franc

Ou pour le pris d'ung petit blanc
Jurer le sang qu'il espandit.

L'INJURIATEUR.

Par le sang Dieu j'ay grant despit
De ce que tu m'as icy dit,
Car ta parolle mon cueur passe,
Si j'en debvois estre destruict
Je ne pourrais par Sainct Esprit
Que de jurer je me gardasse.

De jurer jamais ne me lasse
L'ung tour en jeu, l'autre en menasse,
L'autre foys en me rigollant,
C'est force, il fault que je face
De jurer jamais ne me lasse,
Je y passe temps en m'esbatant.

L'ÉGLISE.

Plus griefvement tu voys péchant
Que tu en es perceverant,
Ton péché double sans doubtance;
A dire tu es trop meschant
De jurer cy ne tant ne quant

Tu as maulvaise accoustumance.

Ton péché va en accroissance
Tant plus que tu as d'habondance
De péchez et vices en toy,
D'icelluy blasmes la puissance
Qui saulve l'homme à ma créance
Juc à la fin je l'aperçoy.

Donc cil qui a vices en soy
Tous opposites à la loy,
Alléguant qu'il est de coustume,
Doublement il pèche pour vray:
Je te diray rayson pourquoy
Pourtant que contre Dieu présume.

Qui en jurant souvent résume,
Le sang de Dieu le feu allume
Infernal pour estre brouy
En ung fourneau qui tousjours fume,
Plus aspre que fer sur l'enclume
Où il sera ensepvely.

Si tu es prince ou anobly
Tu es plus vil que ung chien pourry

De jurer le sang précieulx
Lequel te peult saulver aussi,
Ou en enfer estre ravy
Sans avoir le règne des cieulx.

BRIETTE.

Par la croix Dieu ne par les yeulx
Je me tiendray gaye et fringuette
En cest temps d'esté précieulx
Lequel faict reverdir l'herbette;

Et auray robbe nouvellette
Par la croix Dieu de bon fin vert,
De fine escarlate ou brunette
Dont tout mon corps sera couvert.

Souliers neufz au pied descouvert,
Gorrières, chausses de morguin,
Heureulx est à qui le sien sert
Par la croix Dieu juc à la fin.

J'auroys bien robbe de satin
Par la croix Dieu ou de veloux,
Ou de damas couvert et fin
Pour faire envye à ces geloux.

A la verdure soubz le houx
Je diray quelque rigollet,
Escoustant en dangier des loups
Le doulx chant du rossignollet.

S'aulcun amoureulx me vouloit,
Par Dieu je feroys bien la fine,
Le temps n'est plus comme il souloit,
Je parleroys de ma voysine.
Je feray tousjours bonne myne
Si l'en me prie d'amourettes,
Posé que j'entende le signe
En disant peu de parollettes,
Semblant de dire mes heurettes
En me tenant tousjours gorrière,
En portant roses et florettes,
Du temps présent c'est la manière.

Dea je ne suis pas la première
Qui ay levé le gorrier port,
Souvent il advient par sainct Père
Que l'en esmeult le chat qui dort.

Il fault feindre de estre d'acort

Pour doubte de reprouche ou blasme,
Ou cil à qui l'en est d'acort
Ou le grant diable emport mon ame.

L'ÉGLISE.

Que dis-tu, malheureuse femme,
Qui blasphemes ainsi la croix
De Jésuchrist plus doulx que basme,
Obédient, doulx et courtoys.

Tu ne sçays pas, las! que fays
L'horrible péché ne le mal
De blasphémer par plusieurs foys
La croix qui est sceptre régal,
La croix au roy impérial
A quatre bras je te resence
Plus précieuse que christal
Ne que nul or sans différence.
Le hault selon son exigence
Si représente charité,
Le destre bras obédience
Et le bas signe humilité.

Le senestre pour vérité

Si nous démonstre pacience,
La croix a donc auctorité,
Et luy doibt l'en grant révérence.

Jésuchrist par sa grant clémence
Luy donna quatre bénéfices,
C'est pour faire aux hommes deffence
Contre péché et contre vice.
Ces quatre dons sont bien propices,
Le hault nous signe l'ouverture
De la grant gloire des délices
De paradis qui tousjours dure.

Et puis le bas si nous figure
Du puys d'enfer destruction,
Et péché qui toute desmesure
Par sa maulvaise instruction.

Le destre bras sans fiction,
Entent à moy, meschante lasse!
Nous dénote collation
D'avoir de Dieu pardon et grace.
Et le senestre bras efface
Péché, c'est sa condition,

Et tel vertu en soy amasse
Qu'el a don de revision.

Jésus eust perfection
Pour les pécheurs dedans la croix
Qui fut par grant instruction
Bien composée de quatre boys.
Ce fut palme et de ciprès,
De cèdre et de olyve ensemble,
Bien convenans en leurs effaictz
Plus que n'eust esté boul ou tremble.

Le cèdre signe, se me semble,
Divine contemplation
Que les cèdres à luy assemble,
C'est de bien faire oppinion.

Par le palme signifion
Pour certain le fruyct de justice,
L'olyve paix et union
Et miséricorde propice.

Donc la personne faict grant vice,
Horrible péché et offense

Qui est de blasphémer complice
La croix qui a tel préminence.
Povre femme, c'est la deffence
Pour certain de l'humain lignaige
Contre le diable et sa puissance;
Qui le blaspheme n'est pas saige.

BRIETTE.

Par la croix Dieu c'est mon usaige
De jurer, je vous certiffie,
Changer ne pourroys mon couraige,
N'en bray ja plus hault ne n'en crie.

Je jure quant je suis marrye,
Quant il me vient perte ou déché,
Mais en bonne foy je t'afie,
Je n'y entens point de péché.

A quoy nous as-tu tant presché
De la croix à ton appétit?
Mon sens en est tout empesché,
Rien de nouvel nous as dit.

Car il n'y a grant ne petit
Qu'il ne saiche bien que Jésus

Pour certain en la croix mourit,
Car Juifz le confirent sus,
Et je jure donc au parsus
La croix Dieu est en disant vray.
Ce n'est ne péché ne abus,
Car pour tous tesmoing je m'en croy.

L'ÉGLISE.

Et donc, quant tu congnoys de toy
Que Jésus en croix mort souffrit,
Tu peches pour qu'il a en soy
Vertu qui vie te rendit.

C'est l'eschelle que Jacob vit
Donc par droicture attaignoit au ciel
En quoy l'ange la bénist
Signant le testament nouvel.

La croix est l'arbre Danyel
Et palme fructueulx et bon,
C'est ce mais précieulx et bel
Lequel fut faict à Salomon.
C'est le grant glaive et le baston
Que David eut et Goliat

Duquel il vainquit le glouton
Géant qu'il renversa tout plat.

O peuple apostat
Remply de barat,
Comme oses tu jurer
Le roy du climat
Et de hault estat
Qui t'a sceu créer!

Las oncques boucher
Ne peult détrancher
Chair aussi menu,
Que tu fais la cher
Corps qui tant est cler
De vierge venu.

LE BLASPHÉMATEUR.

Seray je donc meu
Et de près tenu
Sans parler de rien?
C'est mal entendu,
Je scays dont pendu
Si jamais m'en tien,

La chair Dieu tais t'en;
Car rien je n'apren
O toy fors que aboys,
Jamais ne revien,
Ne sçavons nous bien
Ce que tu diroys?

LE NÉGATEUR.

Voyre par les plays
De Dieu j'en feroys
Mains de jour de nuyct,
D'ouyr son patoys
Et bigoroys,
Je en suys tout esdit.
Chascun soit l'escript
Et tout ce qu'il dit,
Parquoy il suffist
D'en parler ennuyct,
N'en faire récit,
Car le cueur m'en cuyst.

L'ÉGLISE.

Ton péché te nuyst
Et te desconfist

Comme il apparoist,
Qui salut afist
Lors de Jésuchrist
Parle où il est.

Cil à qui desplaist
D'ouyr le conquest
Que Jésus a faict,
Certes est bien prest
D'avoir ung arrest
En enfer de faict,
Muez vostre plet
Et vostre caquet
En aultre matière
Sans faire forfaict,
Ne jurer, ne meffaict
Vertus Dieu vostre père.

En faisant prière
Et requeste entière
Pour les bien heurez,
Mais tout au contraire
Faictes chose clère,

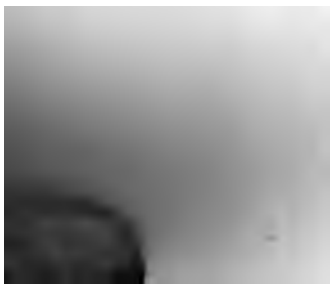
O gens malheurez.

O gens malheurez
Qui Dieu parjurez,
Que povres vous direz
Lorsque vous serez
Des bons conjurez
Et de Dieu le sire!

L'INJURIATEUR.

Sang Dieu c'est le pire
Que tu nous peulx dire
Par exaction
Pour nous contredire,
Mais point ne desdire
Ta vocation.

Par la passion
Dieu, sans action
Tu nous injuries:
Ta relation
N'a laudation
Quel ont les Juifz.
Si gorrier je suis



Mort Dieu bien le puis
Tant que le temps dure;
J'ay des bons amys
Qui mes ennemys
Fondront par la dure.

L'ÉGLISE.

Folle créature,
Paovre teste dure,
Jures tu la mort
Dont toute nature
A eu je t'asseure,
Joie et reconfort.

LE FILZ.

Le corps Dieu au fort
Nous prendron discort
A toy à ceste heure.

L'ÉGLISE.

Enfant, crains la mort
Qui tout homme mort,
Rien n'est qui ne meure.

LE BLASPHÉMATEUR.

Va t'en sans demeure,

Ta longue demeure.
Nous porte tristesse.

L'ÉGLISE.

Qui son péché pleure
Son ame il asseure
Quant péché délaisse.

LE NÉGATEUR.

Vivons en lyesse
La mort Dieu et qu'esse
Qu'estre loqueteux?
C'est grande simplesse,
Chascun le délaisse
Comme malheureux.

L'INJURIATEUR.

Voire par les yeulx
De Dieu précieux
Jamais n'adviendra
Son dit ennuyeux,
Triste et douloureux
Ne mal n'en prendra.

L'ÉGLISE.

Las! que deviendra

Quant la mort prendra
Vostre povre esprit?
Lors compte rendra
Des maulx qu'il aura
Icy faictz et dictz.

L'INJURIATEUR.

Veulx tu faire bruictz,
Veulx tu faire fruictz
Par ton hault caquet?

L'ÉGLISE.

J'ay faict mon acquit
Ainsi que l'escript
Cy le me permet.

LE CRUCIFIX *commence*.

Mon peuple, que vous ay je faict,
Quel desraison ne quel moleste,
Quel deshonneur ne quel meffaict
Pour jurer mon sang et ma teste?

Car de vous j'ay faict la conqueste
Et d'enfer vous ay délivrez:
Dictes moy à quel requeste

De rechief me crucifiez.

Jurans mes bras, jurans mes pieds,
Jurans ma mort, ma passion
Qui vous avois vivifiez
Par amour et compassion.

Dictes quel occupation
Je vous ay donc faict et donné
A donc à vitupération
De rechief m'avez couronné

D'espines, et habandonné
Blasphémant moy et ma puissance
De jour en jour et blasonné
Sans que je vous ays faict nuyssance.

Las! c'est à vous grant ignorance
De me blasphémer par non sens,
N'avez vous pas bien souvenance
De ce que ay faict aux anciens,
A Abraham premier je prens
Et à Jacob le filz de Isaac
A qui je fis beaucoup de biens.

Mais vous n'y donnez pas ung zac.

Terre fluente miel et lac
Je leur promis et l'ay tenu,
Mais en vostre ame il a ung tac
De péché que avez maintenu.

Par long temps j'ay entretenu
Tout Israel où pays d'Égipte,
Et puis après l'ay deffendu
De Pharaon et rendu quitte.

Pharaon faisant la poursuyte
En chariotz et en chevaulx
Si fut converty en subite
Je resclony sur luy les eaues.

Dedens la mer rouge es grans eaues
Despouillay les Égiptiens
De tasses d'argent et vaisseaulx
Pour les donner aux hebriens.

Par le desert par moult long temps
J'ay peu les enfans d'Israel
Quarante ans des célestes biens

De la vraye manne du ciel.

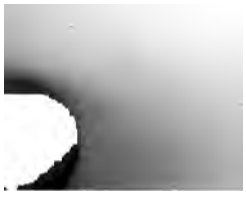
A Moyse donnay ung tabel,
Voire deux escriptz de mon doy
En ung escript sainct et nouvel
Qui contenoit ma saincte loy.

Moyse estant regnant soubz moy
Pour leur donner pugnition
De justice pour juge vray
S'il y avoit division.

Puis en fin de conclusion
Desirant leur grant bien accroistre,
La terre de promission
Leur feis posséder et conquestre.

Par Josué qui fut leur maistre
Quant Moyse fut décédé
Et les fit seigneurs apparoistre,
Sur les roys qui ont procédé.

Après long temps a succédé
A Saül le bon roy David
A qui vertu j'ay concédé
D'avoir le don du sainct Esprit.



Salomon après luy vesquit
Qui a faict mainte parabolle
Pour tenir le peuple subgit
De n'adorer jamais ydolle.

Et puis après je vous recolle,
Que plusieurs Roys si ont regné,
L'ung en bien, l'autre en chose folle
Dont le peuple fut effrené.

Le peuple après cy fut mené
Chetif au pays de Babilonne,
Par ung Roy fol et forcené
Qui leur fist grant tourment et peine.

Esdras, ce fut chose certaine,
De Atrapases obtint la grace,
En Judée il les ramaine
Et en Syon la noble place.
Après long temps en longue espace
Antiochus le Roy maulvais
Leur fist des maulx une grant masse
Jusques au temps des Machabées.

Le réduysant en leurs contrées
Où en paix longuement les tint,
Donc alors d'amour ou de paix
Et de David il me survint.

Du peuple pitié il me print
Qui estoit tout debilité
Du grant péché qui le surprint,
Donc je vins prendre humanité.

L'ÉGLISE *à genoulx.*

O glorieuse Trinité,
Parfaicte bonté infinie,
Trois personnes en unité,
Trèsmalheureux est qui t'oublye;
Pour saulver l'humain lignaige
Qui estoit à perdition:
Le filz a nasqui de Marie
A Noel sans corruption.

LE CRUCIFIX.

Quant je eus prins incarnation
Dedans le ventre virginal,
Au monde fuz longue saison

Vray homme non seigneurial,
Où je preschay en général
Les motz signez de l'évangile,
L'une fois par le sens moral
Affin qu'elle fust plus facille.

Par maint chasteau et mainte ville
Je leurs fis évidens miracles
Pour faire leurs sens plus habille
A congnoistre mes grans signacles.

Je guary les demoniacles,
Ressuscitant mors à merveilles,
Et abatty les tabernacles
Pour oster toutes erreurs viles.

Je enluminay les aveugles,
Guary cueurs claudins, tors et bossus,
Et d'aultres choses impareilles
Pour faire les dyables confus.

Et puis les Juifz plains d'abus
Par envie me crucifièrent,
Dont enfin furent esperdus,
Encor sur eulx maulx en affièrent.

De rechief ses jureurs me fièrent
En me blasphémant par effors,
Parquoy dampnement ilz acquièrent
S'ilz n'amendent leurs maulx tors.

J'ay tant esté misericors
Qu'en la croix j'ay esté leur gaige,
Et le pris dequoy ilz sont hors
De l'infernal lieu tressaulvaige,

Et après pour le quart passaige
Je leur ay donné par amours
Paradis en leur heritaige
Qui ne fauldra jamais nul jour.

L'ÉGLISE.

Pleure, pleure, povre pecheur,
Pécheurs las qui avez mesprins,
Amendez vous, faictes retour
Qu'en péché ne soyez sourprins,

Pleurez de pénitence esprins
Vos faicts par péché trèsiniques,
Revenez, prenez les chemins
De paradis trèsmagnificques,

Car Salomon en ses canticques
Pour l'église a faict ces escripts
Où il dit, se bien m'en advise,
Revertere, revertere sunamités,

Revenez quant le crucifix
Si vous a d'enfer racheptez,
Car de vos faicts et de vos dicts
Au jugement compte rendrez.

LE BLASPHÉMATEUR.

Dea vous attendrez,
Car ja n'adviendrez
A ce que vous dictes;
De nous apprendrez
Et bien retendrez
Que nous sommes quictes
De telz desmerittes:
Car ce sont redictes
Que jà n'adviendront
Grandes ne petites,
Se sont ypocrites
Qui vos dictz croyront.

Ceulx affolleront
Qui point entendront
A voz entreprinses,
Quant les nuz cherront
Avant et amont,
Alors seront prinses.

Des nues et surprinses
Et mortes remises,
Mais je ne sçay quant:
Femmes bien aprinses
Jamais ne sont prinses.

LE FILZ.

J'aymeroys autant
Ouyr d'ung romant
La grant ganglerie,
Comme tout le chant
Que dictz maintenant
De ta grant clergie.

LE NÉGATEUR.

Tu as la pepie,
Car tu n'entens mye

Ton chant esroué.
Mon Dieu je regnie
Se emmy ta follye,
Tu as trop regné
Si tu as loué,
Dieu ton advoué
En nous blasonnant,
Trop as blasonné
Et désavoué
Le monde vivant.

L'INJURIATEUR.

Va t'en tout contant
Ailleurs prononçant,
Car nous esperon
Que doresnavant
A nostre tallant
Tousjours vivron.

Ja ne changeron
La vie que menon
Pour chose que ays dit;
En l'estat seron

Et tousjours feron
A nostre appetit.

BRIETTE.

Esbat et desduyct
Prendron jour et nuyct
A nostre plaisance,
Car homme qui fuyt
Débat, long temps vit
A bonne chevance.

L'ÉGLISE.

Las! persévérance
Cause la meschance
De obstination.

Omnes simul.

Testoy et t'avance,
Tu n'as pas savance
D'alléguation.

PAUSA.

MARIE.

Anges, deslyon
Mon filz, et allon

Hault en paradis
Où tousjours seron
En joye et vivron
Sans fin a jadis.

SÉRAPHIN.

Chrestiens subgitz
Sont du crucifix
Qui vont blasphémant
De faictz et de dictz,
Ilz seront pugniz
De leur faict meschant.

Tunc deponant crucifixum de cruce.

Allon tous chantans
Mélodieulx chant
Pour le Roy des Roys,
Et pécheurs plourant
Qui vont parjurant
Le Roy glorieulx.

CHÉRUBIN.

Chant mélodieulx
Au Roy vertueulx
Chanteron tous temps,

Pécheurs malheureulx
Seront ténébreulx
Mal intelligens.

Tunc cantant eundo in celum : Eterne Rex altissime.

MARIA *in celo.*

Chier filz qui des premiers parens
Remis toute l'iniquité
Par maulx aspres et véhemens
Dessus ta corporalité.

Je te supply par charité
Que aux aultres soys misericors
Qui me servent par équité,
Combien qu'ilz soient de pechez mors.

Considère leur povre corps
Et leur povre fragilité
Qui les ont à péché amors,
Offensant ton humanité.

Tu sçays la libéralité
De leur arbitre libéral
Qui tient plus à malignité

Que bien faire sans nul esgal :
Car le péché original
D'Adam qui fut le premier père
Si les incline plus à mal
Pour vray qu'il ne faict à bien faire.

LE CRUCIFIX.

Je vous accorde la prière
Que vos grans requestes prétendent
Par le vouloir de Dieu mon père,
Attandant que pécheurs s'amendent.

Je veulx bien que ceulx qui rendent
Soubz vostre domination
Ayent pardon depuis qu'ilz attendent
D'avoir par vous salvation.

DEUS.

Je feray vindication
S'ils ne s'amendent pour certain,
Mais ilz auront dilation
Pour veoir s'ilz se changeront.

Je ne suis pas si inhumain
Que d'eulx je n'ays miséricorde

S'ilz laissent leur péché villain,
Leur juration vile et orde.

Vostre requeste vous accorde,
La dame de compassion,
S'ilz ne prennent o moy concorde
J'en feray vindication.

LUCIFER.

Perverse génération,
Du nom de Dieu blasphémateurs,
Vostre rémunération
Sera de peines et de douleurs.
Haro! diables persécuteurs
De toute créature humaine,
Il fault alléguer leurs erreurs
Devant Dieu, c'est chose certaine,
Affin que sus eulx on amaine
Aulcune persécution
Donc nous aurons vengance plaine.
En faisant l'exécution
Depuis qu'ilz n'ont correction
Mise en eulx pour nul preschement

Ilz auront malédiction
Devant Dieu en son jugement.
Allez, diables, présentement
Remémorer leur œuvre vile
Et leur jour conséquentement
Parquoy chascun si le de ville.

Du sens moral de l'Évangille
Littéral et allégorique
Ilz ont desprisé le stille
En faisant blasphême publicque.

Vous sçavez que chascun s'aplicque
A blasphémer en tous endroictz
Le chef qu'ilz dyent plain de relicques,
L'ung la mort et l'autre la croix.

Allez vous plaindre au roy des roys
De leur blasphême et leur meschance,
En prétendant d'avoir vos droictz
Sur eulx par divine vengeance.

SATHAN.

Nous y allon en espérance,
Car de brief il leur mesprendra

Quant n'ont voulu par pénitence
S'amender, mal leur en prendra.

Devant nous si nous conviendra
Tous leurs blasphêmes recorder,
Bon jugement il nous tendra
Pour noz demandes acordez.

Si je puis sur eulx aborder,
J'en feray la pugnition;
J'ay desir de les discorder
D'acquérir bénédiction.

Ilz sont en la subjection
De péché qui les destruyra
Par faulte de correction
Tousjours en mal les conduyra.

Péché tousjours à ceulx nuyra
A ces facteurs portant ennuy;
Car jamais Dieu ne l'ostera
Sans que par peine il soit pugny.

Blasphémateurs qui ont ouy
Blasphèmes de opération,

En le faisant ont desservy
De venir à dampnation.

Qui blasphême la passion
Qui te vainquit, faulx Lucifer,
A gaigné par son action
Estre dampné au puys d'enfer.

Donc licence nous fault avoir
De les pugnir de leur offence
Quant il ne veullent recepvoir
Pénitance en leur conscience

De leur faict et malivolence
Dont vers Dieu sont abhominables.

LUCIFER.

Allez y donc o diligence
Au nom de quinze mille dyables.

BEHEMOTH.

Leurs parolles vitupérables
Qu'ilz dyent continuellement,
Jugent bien qu'ilz sont pugnissables
De leur meffaict horriblement.

Si Dieu en la main les uous rend
Et en la main il les nous met,
Nous en aurons le vengement
Trèshorrible, je vous promet.

Celuy à peine si se met
Certainement qui Dieu blasonne,
Autant comme fist Mahommet
Qui allégua la loy félonne.

Payenne encontre la personne
De Dieu le roy impérial
Jurant le sang et la couronne
De Jésuchrist sans nul esgal.
Car il perpètre plus grant mal
Que Sodome qui fut fondue,
Tesmoing le prophète royal
Hiérémye qui les rédargue.

Disant ainsi c'est chose seure
Qu'il eut plus grant iniquité
Quant la chair Jésus fust pendue

Qu'en Sodome de la moytié.

Et major est facta iniquitas eorum peccato Sodomorum.

SATHAN.

Allon devers Dieu, si orron
Quel jugement il en fera.

LUCIFER.

Je croy que vengeance en auron
Et que de o nous il jugera.

BEHEMOTH.

Le jugement d'o nous sera,
Car le cas est si trèscruel,
Impugny point ne le laissera
Ung si trèsvil péché mortel.

Vadunt ante Deum.

PAUSA.

SATHAN.

Entens à nous, ô hault roy éternel,
Entens à nous, juge nostre complaincte,
Affin d'avoir ung jugement nouvel
Sus chrestiens dont je te faictz la plainte:

Ton nom jurent tous les jours sans contraincte
Par blasphème qu'il te vont alléguant.

A chascun mot ton sainct nom parjurant,
C'est grant horreur que d'ouyr leur vantance,
C'est la chose que je suis requérant
Affin d'avoir sur tous pécheurs vengeance.

BEHEMOTH.

Leur blason est tousjours continuel,
Le cas est vray, il n'y a nule faincte,
Ton corps jurent qu'en vierge prins mortel,
Sans en doubter la cause est attaincte,
Car leur langue ne peult estre reffraincte
Qui ne voisent tous les jours blasphémant,
Et qui pis est souvent le regnyant
Et despitant la vertu et puissance.

C'est la chose que je suis requérant
Affin d'avoir sur tous pécheurs vengeance.

SATHAN.

Par chascun jour ouvrable ou solempnel
De leur langue ta chair a une attainte,
Vilipendant ton sainct nom éternel

Par le blason agu comme une poincte.

De une dague que un mareschal pointe
A celle fin d'estre agu et trenchant
Dont les pécheurs vont la chair détrenchant
Qui pour entre eulx souffris la pénitence.
C'est la chose que je suls requérant
Affin d'avoir sur tous pécheurs vengeance.

BEHEMOTH.

Prince éternel par sus tous roy puissant,
De toutes choses justement discernant,
Je viens à toy pour avoir pourvéance
De la chose que je suis requérant
Affin d'avoir sur tous pécheurs vengeance.

MARIE.

Tays toy, Sathan, plain de toute meschance.
C'est envye qui te faict cy venir,
Que de tousjours tu as par arrogance
Sur les humains que tu fais parvenir;
Envers mon filz ne deusses point venir
Cuidant destruire par péché les humains.

Se ne fust toy ilz fussent trestous sains.

Par ton péché ilz furent tous gastez,
Donc je concluz que par envie te plains
Envers mon filz qui les a rachaptez.

Tu es tousjours remply de decepvance,
A mal faire tu metz ton plaisir,
Pour tes peines tu as dure grevance
Et si auras pour bien mieulx te pugnir.

Tu venlx le droit des humains abolir
Qui à pécher tous les jours les contrains.

De mal envie jamais ne te refrains
De le hascher comme chair à pastez.
Donc j'ay conclud....
Envers mon filz....

Hélas! mou filz, metz en oubliance
Tous les péchez par leur maulvais desir
Ayez en vous pitié et souvenance
Qu'ilz sont enclins à faire leur plaisir
Et facilles à péché consentir
Et fragilles tous les povres humains.

Présupposez que leurs cas soient villains

Comme Sathan si les a relatez,
Va t'en, Sathan, sans cause tu te plains
Puis que mon filz si les a rachaptez.

Prince du ciel, de tes dons souverains
Je te supply tousjours à joinctes mains
Pour les pécheurs que Sathan a matez,
Donc je concludz que par envie te plains
Puisque mon filz si les a racheptés.

SATHAN.

Je vous requiers, juge éternel, notez
Les grans excès de leur folle action
Et des blasphêmes dont ilz sont assotez
En blasphémant ta saincte passion.

Considère leur opération,
Les Sodomiens jamais tant ne péchèrent
Ne plus grans maulx vers toy ne perpétrèrent
Dont fondirent par juste jugement,
Il y a long temps que ceulx cy commencèrent
A t'offencer dont nul ne se repent.

MARIE.

Ha! mon filz, regardez les costez

Esquelz preintes vraye incarnation,
Où tes membres IX moys furent portez
Trèsdignement en callaudation.

Pour accomplir la réparation
De tous les maulx en quoy ilz offensèrent,
Supposez que peu ilz considèrent
Le grant dangier qui de péché descend,
Par Lucifer péché ilz commencèrent
Dont je te pry n'en pren point vengement.

BEHEMOTH.

Tes grans vertuz jurent et tes postez
Sans point avoir nulle compassion
Des grans peines où les as supportez,
Mais de ton nom ilz font négation.

Sans nul amour de contemplation
Des grans tourmens que Juifz te donnèrent
Au temps et lors que te crucifièrent,
Présuppose que la loy deffent
De te jurer; trop a que commencèrent
A t'offencer dont nul ne se repent.

MARIE.

O mon filz, vostre ire deportez
Benignement vers l'accusation,
Et les péchez que nous ont rapportez
Les ennemys sans excusation.

Leurs intendis c'est l'accusation
Que les hommes que ton nom confessèrent,
Qu'ilz soient forclos des dons qu'ilz te requièrent,
Car tout pécheur de toy pardon attent
Par chascun jour pécheurs vers moi répèrent
De paour que prenez de leur faict vengement.

SATHAN.

Juge divin, les bons sont anortez
Par les maulvais et leur juration;
Donc par raison doibvent estre assortez
De desconfort et de pugnission,
Sans leur donner nulle promission
De repentir quant ton nom blasphémèrent,
Et trèssouvent ton nom injurièrent
En blasphémant abhominablement;
Vengez vous en, trop a que commencèrent,

Car de leurs maulx nully ne se repent.

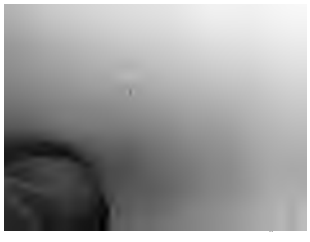
MARIE.

Prince du ciel, mes flans qui te portèrent,
Mes mamelles dignement t'alectèrent,
La mort souffris en croix obédient
Pour les pécheurs qui leur cas considèrent
De paour que prenez de leur faict vengement.

BEHEMOTH.

Je fonde cy vers toy ung argument
Véritable, et non pas apparent
Par parolles que vers toy tu allegues,
C'est que mourut en croix obédient
Pour les pécheurs dont tu te plains présent
En estimant que exaulcée tu soys,
Dont quant ton filz la mort souffrit en croix,
Ilz deussent dont parfaire leurs regretz
En faisant pleur et lamentation.
Mais le rebours font présent, tu le vois,
Ilz blasphement et son sang et ses playes,
Sa digne mort et sainte passion

Qui fut le prix de leur rédemption



Et de leurs faictz vraye absolution,
Leurs armures et leur vraye deffence
Qu'ilz blasphement par dissolution
Sans nulle amour en leur intention
Avoir de Dieu ne nulle révérence,
Dont en sa présence
Donne nous sentence,
Juge souverain,
Pour la récompense
De vilipendence
Qui font soir et matin.

Ton sainct nom en vain,
Ton corps pour certain
Jurent, je t'affye :
Tout le secte humain
Metz en nostre main
Pour leur jurerie :
Car l'ung te injurie,
L'autre te regnye,
L'autre cy te jecte,
L'autre te deffye

Despitant Marie
De faict et d'enqueste.

Chascun te moleste,
Car ta mort honneste
Ilz vont despitant;
Jour ouvrable ou feste
Ton sainct nom sans reste
Ilz vont blasphémaut.

MARIE.

O mon chier enfant,
O père puissant,
Que leur serviroit
Que fuz mort souffrant
Pour eulx entre tant
Que paix régneroit

Et intingueroit
L'ire que tenoit
Encontre eulx justice,
Donc el osteroit
La raison par droict
De pugnir leur vice.

SATHAN.

Chascun te convice.

MARIE.

Filz, soys leur propice.

BEHEMOTH.

Juge les pour nous.

SATHAN.

Dea chascun te obice,
Donc de ton office
Juge nous ces folz.

MARIE.

O mon chier espoux,
Soys aux pécheurs doulx,
Non vindicatif.

BEHEMOTH.

Haro, a quelz coups!

MARIE.

Filz, qu'ilz soyent absoulx
Tout au primitif.

SATHAN.

Toy qui es sans comparatif
Droicturier, entens le notif

De justice et de vérité,
Qui vouloys que Adam fût chetif,
Qui estoit de péché lentif
Ainsi qu'il est bien récité,
Car luy et sa postérité
Si sont tant plains d'iniquité
Que à réciter seroit bien dur
Contre justice et équité
Dequoy l'escript a récité
Que Adam fut damné comme Juppin.

Totus Adam moriatur cum omnibus qui in eo erant qui prevaricando de pomo gustant.

MARIE.

O mon chier filz il est escript
Que l'homme mortel par concorde
A besoing de jour et de nuyct
De ta saincte miséricorde.

Eget miseratione divina creatura rationalis quoniam misera facta est et miserabilis.

BEHEMOTH.

Marie, tu ne sçays que tu dis,
Escoute que l'escript record

Que je te diray vis à vis
Et en feray le vray rapport.

De péché s'ensuyt peine et mort,
Rien de nouvel nous n'allegon,
Car péché suyt de péché ort,
Dedans l'escript nous le lyson.
Pena semper insequitur peccatum.
Hault juge, nous te requeron
Que tu nous faces la droicture
Des hommes jurans sans raison,
Te blasphémant en grant injure.

LE CRUCIFIX.

Je suis cil qui tout a mesure
Et misèricorde et justice,
Modérant qui se desmesure
Et qui commect péché et vice :
Aux ungs je suis doulx et propice,
Aux aultres suis misèricors,
Les ungs il fault que je pugnisse,
Les uns vifz et les autres mors :

Car à tous ceulx qui ont remors

D'avoir commis vers moy offence,
Des anges je les faictz consors
Pour leur notable obédience.

Ceulx qui n'ont nulle confiance
Des blasphêmes qu'ilz ont parfaictes,
De ma divine providence
En fin leurs ames sont deffaictes.

Quant aux argumens que vous faictes
Demandans chascun ma puissance,
Veu l'escriptz qui sont honnestes,
Chascun de vous a son aydance.

C'est Marie en espérance
Que les pécheurs soyent soustenuz,
Et vous diables voulez vengeance
Et qu'ilz soyent dampnez et perduz

Pourtant qu'ilz jurent mes vertuz,
Mon sang, mon chef, ma passion,
Vous voulez qu'ilz soyent confonduz
Par vostre vive oppinion.

Mais je vous dy sans fixion

Que je ne veulx ne desire
Du pécheur la dampnation
Mais que à vertu il se retire.
Nolo mortem peccatoris sed ut magis convertatur et vivat.
Mais pourtant que chascun s'empire
En son jugement chascun an,
Escoute que je te veulx dire,
Toy remply de peine et d'ahan.

Pour les blasphèmes cy, Sathan,
Je te donne sur eulx puissance
Corporelle juc au grant chan
Tant qu'ilz vivront en tel jurance.

Et s'ilz meurent sans pénitence,
Cueur contric ou correction,
Pren en éternelle vengeance,
Car c'en est la conclusion.
Fay leur présent pugnition
Par tout courant par sus la terre:
Tu en sçays la condiction,
C'est de famine, mort et guerre.

SATHAN.

Aultre chose ne vueil requerre,
Je m'en voys, juge souverain,
Contant en fouldre et en tonnerre
Pour les pugnir brief et soubdain.

LE CRUCIFIX.

Tien trois glaives emmy ta main
Dequoy guerre c'est le premier,
Le second mort, le tiers est fain,
A la fin de les chastier.

L'Église n'a peu tant crier,
Tant lamenter et faire plains,
Par beau ne les supplier
Qu'ilz se soyent de péché refrains.

Pour les blasphêmes inhumains
Et aultres vices d'habondant
Je vueil qu'ilz soyent par toy contrains
Depuys qu'ilz vont par empirant.

BEHEMOTH.

Chascun de nous si va courant
Comme la fouldre qui desserre

Ilz seront brief pugnis partant,
Car j'ay povoir de les conquerre.

Vadit.

PAUSA.

SATHAN.

Lucifer infame tricherre,
Mauldict excommunié,
Tu soys confondu en tonnerre
Seras tu jamais deslyé.

De courir je suis ennuyé,
Sans repos et nuyct et jour je travaille,
Mais de nully tu n'as pitié
Car tu ne quiers si n'est bataille.

LUCIFER.

Et puis qu'avez vous, chiennaille,
Vers ces mauldictz blasphémateurs?
Est il point temps que l'en bataille
Ses orgueilleux villains pécheurs,
Larrons, brigans, dénégateurs,
Qui souvent Dieu ont contempné
En ces vertus des pays plusieurs,

Et sa mort et son corps peiné.

Haro je seroys engehiné
Si telle gent n'estoit pugnie.

BEHEMOTH.

Nous y avon bien ahenné.

LUCIFER.

Comment?

SATHAN.

Par la requeste de Marie
Qui venoit à son filz requerre
Miséricorde, je t'affie
Que ne peusson tel don acquerre.

LUCIFER.

Sortez d'enfer, famine et guerre,
Air infect et mortalité,
Allez moy guerroyer la terre
Que péché a débilité.

Sortez pour la grant vilité
De la mauldicte langue infaicte
Qui a par son iniquité
Blasphémé la vertu parfaicte

Du Dieu des Dieux qui l'avait faicte
Et procréé à sa semblance.
Pourtant je vueil qu'el soit deffaicte,
Nous en avons de Dieu puissance.

LA GUERRE.

Quant j'ay mes armes et ma lance,
Mon arc, mes flesches et ma trousse,
J'en feray si bien la vengeance
Que n'y aura homme qui tousse.

Je leur donray mainte secousse
L'ung jour à pied, l'autre à cheval,
Qu'ilz se tapiront soubz la mousse
Tant les pourchasseray de mal.
Je iray amont, je iray aval
Tant qu'il n'y aura chastelain
Que je ne face mon vassal
Et subgit comme ung villain.

LA FAMINE.

De brief ayront desroy de pain
Puis qu'il convient que je m'y mesle,
Car des bledz j'estaindray le grain

Et semeray yvrée et nesle.

Je feray avoir pluye et gresle
Quant les arbres devront flourir
Et mesleray tout peslemesle
Tant que les fruyctz feray mourir.

LA MORT.

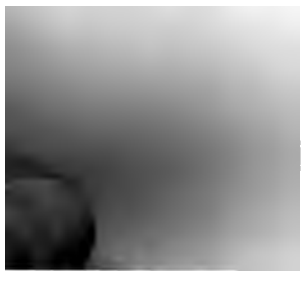
Vous voirrez sur le pays courir
Air infaict et mortalité,
Fiebvre, langueur pour acquerir
Les vices et iniquité.

Du hault don de la déité
A laquelle il plaist que je regne
Pour l'erreur et malignité
Dequoy le peuple si s'efrene.

Il fauldra que les ungs je fregne
En leur cassant jambes et mains,
Et par maladie defregne
De faire de tous cas villains.

LA GUERRE.

Allon conquerir les humains
Qui ont encontre Dieu mesprins;



Quant ilz seront entre noz mains
Il conviendra qu'ilz soyent reprins.
Blasphémateurs qui ont aprins
Blasphémer Dieu par mesprison,
Par moy seront lyez et prins
Durement emmy ma prison.

Car pour leur maulvaise aprinson
Je les vueil aller guerroyer,
Car Dieu le vouldroit et raison
Qui m'a commis pour les payer.

De leurs forfaictz sans deslayer
Qu'ilz ont commis par ignorance,
Sans les vouloir point desvoyer
De leurs blasphêmes et meschance.

FAMINE.

Je doy avoir la congnoissance
De tous ceulx qui se gouvernent,
Et les pugnir à ma puissance
Quant ilz yvrongnent et tavernent.
En blasphémant Dieu ilz desservent
De trèsvillaines et laydures

En blasphémant Dieu ilz desservent
D'estre pugnis de peines dures :
Allon tost pugnir les injures
De ces blasphémateurs de Dieu.

GUERRE.

Nous pugniron les créatures,
Allon tost pugnir les injures.

FAMINE.

Nous pugnirons les forfaictures
Qu'ilz ont commis en chaccun lieu.

LA MORT.

Allon tost pugnir les injures
De ces blasphémateurs de Dieu.

GUERRE.

Je les battray plus que ver glu
Par guerre, car c'est ma doctrine.

FAMINE.

Je les poindray plus que ung apieu
Par la poincture de famine.

LA MORT.

Air infect, poyson, colubrine,
Je leur feray dessoubz mes armes,

Je n'y pourroys veoir aultre signe
Fors air infaict dont je fais armes.

Vadunt et pulsent timpanum.

PAUSA.

LE BLASPHÉMATEUR.

Que sont ce là?

LE NÉGATEUR.

Ce sont gens d'armes.

L'INJURIATEUR.

Je cuyde qu'ilz ont des sallades.
Que sont ce là?

BRIETTE.

Ce sont gens d'armes,
Malheureulx, il fault que tu t'armes
Car ilz ont lances et espades.

LE BLASPHÉMATEUR.

Que sont ce là?

LE FILZ.

Ce sont gens d'armes,
Je cuyde qu'ilz ont des sallades.

L'INJURIATEUR.

Comment! ilz font de grans pennades,
Je croy qu'il vauldroit mieulx s'armer
Pour leur donner de grans aubades,
S'ilz vouloyent le pays gendarmer.

BRIETTE.

Vrayement l'en vous debveroit blasmer
Ci vous ne prenez la deffence,
Aussi seroit pour diffamer
Trestout le royaume de France.

Car tout le pays a confidence
Que vous estes hardis et preux
Pour le tenir en patience,
Et de rien ilz n'en auroyent mieulx.

LE BLASPHÉMATEUR.

Par le corps de Dieu précieulx
J'ay empensé de me deffendre,
Aultre appoinctement je ne veulx
Sinon de les tuer ou prendre,
Et puis après les faire pendre
Au gibet par leur influence;

Aultre mercy je n'en veulx prendre,
Excepté me mettre en deffence.

LE NÉGATEUR.

Il nous convient tout en présence,
Je regny Dieu mettre en bataille
Sur le discord et différence
Qu'ilz ont o nous sans nulle faille.

Et que chascun contre eulx bataille,
Car leur venue nous y contrainct;
Il fauldra que le sang en saille,
De cela je ne doubte point.

L'INJURIATEUR.

Il se convient dont mettre en point,
Le sang Dieu c'est trop attendu,
Car mon cruel homme ne craint,
Bien assailly bien deffendu.

BRIETTE.

Croyez que j'en ay attendu
Le temps passé des plus expers,
Et dessus l'herbe estendu
Et m'eust l'en jettée à revers.

Car je pense avoir si bons nerfz
Que j'auray toute leur despouille,
Pour frapper plus fort à travers
La croix Dieu j'auray ma quenoille.

Car tout quant que la pluye en mouille
Ne me pourroyent pas ung aillye,
Je les happeroys à la couille
Et frapperoys à l'estourdie.
Ilz s'arment.

PAUSA.

GUERRE.

Chascun des malheureux regnye
Jésus par leur acoustumance,
L'ung le sang qui les sanctifie,
L'autre les plays par desplaisance.

Et puis encore d'abondance
Contre nous pensent affister
Qui sommes la dame vengeance,
Contre moy ne peuvent résister,
Et tousjours veullent persister

En leurs grans blasphêmes horribles
Sans en vouloir point désister,
Leurs langues se sont moult terribles.

FAMINE.

Ce seroyent choses impossibles
Que Dieu n'en prensist vengement,
Car ce sont gens incorrigibles
Où il n'a nul amendement.

LA MORT.

Trompillon sur eulx durement
Chascun de nous en droict soy,
Criant continuellement
Vengeance de par Jésus le roy.

GUERRE.

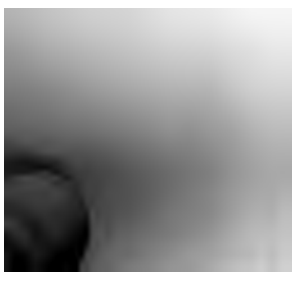
Ouez, ouez de par le Roy,
Les habitans de ceste terre,
Affin de vous mettre en esmoy,
Que aujourd'huy vous aurez la guerre,
Car je vous suis venu conquerre
Pour voz maulx qui sont trop compers,
Dont il fault que je vous enferre
Bien estroict en cept et en fers.

Fuyez, fuyez par les desers,
Vestez vous de voz robes vieilles,
Car de brief tous les plus expers
Trembleront comme font les fueilles.
Ouvrez les sens et les oreilles,
Ouvrez les yeulx d'entendement,
Et de mes cas orrez merveilles,
Car il y a grant différent

Entre vous et Dieu en présent
Par voz blasphêmes trèsiniques,
Dequoy guerre sur vous descent
Du vouloir des vertuz celiques.

FAMINE.

Blasphémateurs pis que hérétiques
De la haulte vertu divine,
Ouez tous les cas fantasticques
Qui vous sont faictz de par famine.
Croyez que je vous détermine
De faire neyges et froydures,
Gelez, frimatz, verglatz et fryme
Pour boyre vostre nourriture.



Car au printemps de la verdure
Qu'on voyt les arbres reverdir
Dont vous avez vostre pasture,
Par mal temps les feray périr.

Je feray le ciel retenir
De vous donner son influence,
Et puis la terre refroidir
Dont vous aurez grant indigence

Donnée de la grant providence
De Jésuchrist Roy des Roys,
Dont vous jurez sans confience
La mort, le ventre, et les playes.

LA MORT.

Entendez les crys que je faictz,
Povres humains blasphémateurs
Des vertuz de Dieu et de sa croix,
Et de son nom dénégateurs,
Et des dyables invocateurs
Et d'aultre malediction
Par voz péchez diffamateurs,

Vous yrez à dampnation.

Vous et moy auron question
En vostre corporalité,
Je vous donne complexion
De poursuyr mortalité.
Povre, povre fragilité
Je mettray en terre et en pouldre
Pour vostre faulce qualité
Pugnir, la vie je vous vueil touldre.

Et aux vers je vous feray mouldre
Quant vous aurez perdu la vie,
Et mal que nul ne pourra touldre
Tant aurez greve maladie.

Fiebvres quartes, épidémie,
Enfleure, gouttes et langueurs,
Mal de teste et fiebvre haye
Dequoy j'amolliray vos cueurs.
Deffendez vous, blasphémateurs,
Aujourd'huy la guerre est ouverte
Dessus vous faulx malfaicteurs

A vostre grant dommaige et perte,
De brief aurez vostre desserte,
Car vers nous n'avez nul povoir
De vous deffendre, mais soufferte
Vous aurez, c'est votre debvoir.

LE BLASPHÉMATEUR.

Les vertuz Dieu il fault sçavoir
Qui c'est là qui tant nous gorgoye.

LE NÉGATEUR.

Que chascun face son debvoir
Je regny Dieu il fault sçavoir.

L'INJURIATEUR.

S'ilz ont o eulx or ne avoir
Il fauldra que ma part en aye.

BRIETTE.

La croix Dieu il fault sçavoir
Qui c'est qui tant nous gorgoye.

LE BLASPHÉMATEUR.

Il nous convient prendre la voye
D'aller ces traistres assaillir.

LE NÉGATEUR.

De troys tout seul me deffendroye,

Je ne leur pense faillir.

L'INJURIATEUR.

Il nous convient sur eux saillir
Et faire ung tour d'apertise.

BRIETTE.

De ce baston me voys saisir
Pour en fraper mieulx à ma guyse.

LE BLASPHÉMATEUR.

Dy moi, guerre, qui t'a commise
De venir en ceste partie.

GUERRE.

Dieu t'a pugnition promise
Pour tes pechez, n'en doubte mye.

LE NÉGATEUR.

Va t'en d'icy, ou je regnye
Mon Dieu que tu auras l'assault.

FAMINE.

Il fault que peché se destruye
Nyant cil qui tout peult et vault.

L'INJURIATEUR.

De vos menaces ne me chault,
L'en verra bien les plus hardiz.

LA MORT.

C'est bien dit, doncques à l'assault,
Mais de brief vous rendrez subgitz.
Fiat insultus magnus inter eorum.

PAUSA.

BRIETTE.

Il fault eschapper si je puis,
Car l'en m'a bien batu mon dos;
Jambes avant pour les périlz,
Car je voys les aultres enclos.

Je croy qu'ilz seront tous forclos
Et frustrez de leur folle entente;
Je n'en feray ja les faulx los,
Je m'en voys fuyr sans attente.

En courant aval ceste sente,
Car de paour mon corps est esprins,
Car j'ay de coups plus de trente,
A bien peu qu'il ne m'est mesprins.
Fugiat.

LE FILZ.

A bien peu qu'ilz ne m'ont prins,
Il me fault eschapper belle erre,
Sur ma foy s'ilz m'eussent souprins
Ilz m'eussent bien tins à desserre.

Je m'en voys en une aultre terre,
Plus vivre icy je ne pourroys,
Car la Famine, Mort et Guerre
Confondent nobles et bourgeoys.
Adieu, Normandie, je m'en voys
De paour que je ne soys souprins:
Je m'en voys vivre o les Françoys
Boyre d'autant de ces bons vins.

Fugiat. Guerre capiat.

BLASPHEMATORIS.

Rens toy à moy car tu es prins,
Car en vain tu t'es combattu,
Venir ne pourroys à tes fins,
La vertu Dieu t'a abatu:
Car homme n'a point de vertu
Sans la vertu du roy des cieulx

Que tu blasphêmes, fol testu,
Chascun jour comme ung vicieulx.

Ce qui faict les gens précieulx,
C'est la grant vertu précieuse
De Jésus le roy glorieulx
Dont la personne est vertueuse.

O créature malheureuse!
Le grant diable est dedans ton cueur,
Blasphémant vertu glorieuse
Qui procède du créateur.
Désordonné malfaicteur,
Qui as ainsi prins guerre o moy,
Car de cil suis vindicateur
Qui est ton Dieu, ton prince et roy.

Et pourtant donc despouille toy,
Fol est qui contre Dieu content,
Car c'est celui pour tout fin vray
Qui abat homme ou le deffent.

LE BLASPHÉMATEUR.

Las! pour Dieu, Guerre, je me reus,
Car je suys mort, je l'ymagine.

GUERRE.

Par force rendre te convient,
Ce n'est pas par bonne doctrine.

FAMINE.

Rens toy, malheureulx, à Famine
Qui maintenant te tient au cueur,
A la gorge, à la poictrine
Dont tu mourras à deshonneur.

Infame, vilain regnieur
De la saincte divine essence,
Et des diables invocateur,
En toy il n'a point de deffence.

Tu souloys avoir affluence
Des biens mondains pour te repaistre,
Donc tu auras grant indigence
De menger, tu le doibs congnoistre.

Filz de Dieu n'es pas, mais avoistre,
Car celuy tu regnis à plain
Qui à son semblant te fist estre
Comme vertueulx et humain,
Car je te dy pour tout certain

Que ung tel vil pécheur n'est pas digne
De gouster ne menger du pain
Qui vient de la vertu divine.

Tu mourras par vifve famine
Sans veoir de pain croistre ne mye,
Et puys descendras en ruyne
Dedans enfer la pulentie.

LE NÉGATEUR.

Haro! la fain, la fain je crye,
De me lever n'ay pas vertu,
Car famine son bras deslie
Tant qu'il m'a de coups abatu.

De ces verges je suis batu
Sans avoir secours maulgré Dieu,
Car Famine m'a combatu
Et mys jus ce n'est pas jeu.

Je n'ay force ne grant ne peu
D'avoir deffense envers elle;
El m'a tumbé emmy cest lieu,
A bien peu que je ne me sangmesle.

O Famine aspre et rebelle,
Pourquoy me vas tu combatant?
Mors capiat injuriatorem.
Demourez, je vous tiens, gallant,
Encontre moy n'as nulle fuyte,
Il n'est homme, tant soit puissant,
Qui de ma main eschappe quicte.

Là où mortalité habite
Personne n'est tant bien nourrye
Que ne face tant bien subgitte
Et soubdain deffaicte et pourrye
Pour ce ta langue injurie
Le sang, les vertus et les plays,
Je te battray de maladie
Tant que eschapper ne me pourroys.
Regarde par combien de foys
Ta langue mauldicte et infame
A blasphémé le roy des roys
Qui t'avoit faict à son semblable.

Pugnition t'est convenable,
Aussi Jésus la t'a promise,

Pourtant que le roy pardurable
Desprises blasphémant l'Église;
Et pourtant je use de main mise
Affin que tu soys chastié
De tes péchez, je t'en advise,
Mais tu as Dieu injurié.

Ton corps sera mortifié
Des grans verges de maladie,
Tant battu et mollifié,
Que ta chair sera bien pugnie.

L'INJURIATEUR.

C'est bien droict que Dieu me chastie
Pour ma vile condition,
Je pren en gré et le mercye
Qui m'a donné pugnition.

Car ma vile complexion
Avoit tant blasphémé celuy
Qui n'avoit faict rédemption,
C'est bien droict que je soys pugny.

J'ay bien desservy
De souffrir ennuy

Pour ce gref meffaict,
Car par desennuy
Je vous certify
Contre Dieu l'ay faict.
Je congnoys mon faict
Que j'ay trop meffaict,
A tard m'en recorde:
Je me suys forfaict
Si de Dieu parfaict
N'ay miséricorde.

LA MORT.

Ta langue estoit orde
Donc sus toy aborde
Ceste grant langueur.

L'INJURIATEUR.

Je suys en la corde,
C'est par la discorde
De mon créateur.

LA MORT.

O mon Rédempteur
Et vray formateur,
Donne moy le don,

Je te pry du cueur,
Que cest jurateur
Puisse avoir pardon.

Finitur.

Guerre despouille le Blasphémateur.

Deffens toy, jouston,
Gentil varleton,
Car tu es tout nu:
Dy nous la leçon
De jurer, respon,
Es-tu présent nud?

Tu es confundu,
C'est la par vertu
De Dieu, fol licherre,
Que je t'ay feru
Et tant desvestu,
Car Dieu te faict guerre.
Il convient grant erre
Brief que je t'enferre
Emmy mes prisons,
Tu seras conserre

Et bien mis en serre
Par tes desprinsons.

Liget cum cathenis per pedes.

PAUSA.

Ces fers sont ilz bons
Pour telz mignons
Que tu estoys?
Dieu par les guerdons
T'envoye itelz dons
Pour tes grans forfaictz.

Quant Dieu blasphémoys,
Pas ne congnoissoys
De guerre l'usaige:
Dieu rien ne craignoys,
Dieu veult que tu soys
Prins en cest passaige.

LE BLASPHÉMATEUR.

Vertus Dieu j'enraige
Que Guerre me haige
Par son cueur felon,

Il m'est trop saulvaige
D'estre mis en caige
En telle prinson.

LA GUERRE.

Metz toy en rançon,
Car c'est la façon
De guerre, et la fores
Pour ta desraison
Et grant mesprinson
A c'en je te exorte.

LE BLASPHÉMATEUR.

Ce m'est chose forte
Car je vous raporte
Que je n'ay plus rien.

LA GUERRE.

Guerre aussi assorte
Ceulx, je t'en exorte,
Donc el a le bien.

LE BLASPHÉMATEUR.

Où es tu, Mort, vien
Par ton entretien
Mon las corps deffaire.

LA GUERRE.

Puis que je te tien,
Garson ruffien,
Tu auras beau braire.

Finis.

LE BLASPHÉMATEUR.

Je me désespère,
Haro, mort amère,
Vien à moy le cours;
Guerre m'est contraire
Et Dieu conversaire
Sans avoir secours.

A nul n'ay recours
Fors finir mes jours
Maulgré les vertuz
De Dieu et ses cours,
Mes jours seront cours,
Car je n'en puis plus.

Las! je suis confus,
Guerre a le dessus
Dont mourir me fault;

C'est maulgré Jésus,
Dyables au parsus
Venez à l'assault.

Car l'ame me fault,
Maulgré Dieu du hault
Faut-il que je meure
Qui estois si hault
Et si beau ribault
Dont le monde pleure.
Mort, vien et labeure
Sans longue demeure,
Car je rendray l'ame;
Fays la serviteure
Et la deshonneure
D'enfer et la flame.

Finis.

FAMINE.

Vien ça, gars infame
Remply de diffame,
Te repens tu point
De ton vice et blasme

Et de ton blasphême
Nyant Dieu le sainct?

Présent es contrainct
De venir au point
De la mort amère,
Car sans faillir point
Tu as Dieu le sainct
Remis en desrière;
Maulgré Dieu le père
Et sa doulce mère
Péchoys tous les jours,
Parquoy sans diffère
Famine la noire
Fault sentir le cours.

Ays à Dieu recours,
Tu auras secours
De luy sans tarder,
Ou es grans douleurs
Cherras en pueurs
Du fin fons d'enfer.
Il te fault passer

Et tost trespasser
De ce monde icy,
Parquoy sans cesser
Tu doibz demander
A Jésus mercy;
Si tu meurs ainsi
En péché noircy
Sans confession,
En enfer sans cy
Cherras aujourd'huy
A dampnation.

Finitur.

LE NÉGATEUR.

Haro! la fain sauf ma raison
Met en prison
En sa maison,
Haro! de forte fain j'enraige;
Car il a trop longue saison.
Que de mouton
Ne de chappon
Je ne menge, ne de potaige.

Haro la fain, haro la raige,
Sors tost de caige,
Beste saulvaige,
Venez, dyables et dyableteaulx,
Pour me porter en vostre ostaige,
Car o mon couraige
Par grant oultraige
Ay commis et faict trop de maulx.

Sathan tu auras mes boyaulx
Bien gras et beaulx,
Si je ne faulx,
Et Lucifer aura ma hure,
Belzebuth aura mes houseaulx
Et mes drappeaulx,
Tous ses appeaulx,
Haro! je meurs à grant laydure.

Je regny Dieu et le conjure
Et le parjure
Par ma nature,
Puis qu'il me faict mourir de fain,
Dampné doibs estre par droicture

En peine dure
Par forfaicture,
Haro que j'ays ung peu de pain;
Je me mengeray ceste main
Trestout soubdain
Sans faillir grain.
Haro, haro, à coup de dens,
Haro la fain, la fain, la fain!
Je suis haultain
Et tout mondain.
Venez à moy, dyables pulens
Haro, haro, où est le temps
Qu'o mes parens
Tenoys les rens,
Voyre d'autant au long d'ung an;
Et présent tel fain je soustiens
Sans nulz despens
Maulgré mon sens,
Il me convient mourir d'ahan:
Où es tu, grant dyable Sathan,
Leviathan,
Gourditalen,

Juppin, Berith et Behemoth,
Emportez moy avec Dathan,
Droict comme ung tan
A vostre ban,
Haro! venez à moy le trot

Je te pry, grant dyable Astaroth,
Metz moy le pot,
Si tu n'es sot,
Pour me festoyer en enfer,
Et me faictz payer mon escot,
Gentil fallot,
O Sargallot,
Car je ne puis plus roumancer.

Haro, dyables, il fault chanter
Et deschanter
Matin et soir
Dedans enfer pour ma venue,
Faictes moy au moins bien chauffer
Du grant brasier
Qui tant est noir,
Quant à mon ame sera rendue.

Haro! maulgré Dieu de la nue,
Sans attendue,
Sans détenue
Enrager me fault maintenant;
Sans plus présent mon corps tresmue,
La fain me tue,
Le sang remue,
A tous les dyables me commant.

Finitur.

Tunc exeant anime de corporibus.

SATHAN.

Vous viendrez en enfer contant,
Ames mauldictes et infaictes,
O Lucifer vil et meschant,
Où vous serez toutes deffaictes.

Pour néant querez entrefaictes,
Je vous prendray bien sans lasson;
Venez, ames trèsimparfaictes,
Venez tost à dampnation.

L'AME DU BLASPHÉMATEUR.

Hélas! quelle prémiation!

Las! et pourquoy fus oncques née
Pour avoir tribulation
Et estre en enfer condampnée!

Haro! mauldicte soit l'année
Que je nasquy jamais sur terre!
Je vouldroys estre annichilée,
Mort, vien bien tost me faire guerre.

Il me convient aller grant erre
Dedans enfer pour mes forfaictz
Avecques Lucifer le tricherre
Rendre compte de mes meffaictz.
Las! tant de péchez j'ay faictz
En despit du filz de Marie,
Contempnant les ditz et les plaitz
De l'Église toute ma vie.

Las! il fault que j'en soys pugnye,
Las, hélas! où me bouteray-je?
Las, je vouldroys estre enfouye,
Hélas! hélas! et que feray-je?

L'AME DU NÉGATEUR.

Haro, haro, que deviendray-je?

Je voy les dyables vis à vis
Qui me veullent prendre à leur piège,
A l'ayde, à l'ayde, mes amis!

Hélas, voicy les ennemys
Qui me veullent mener en peine
Dedans enfer, c'est leur devis,
A tout jamais j'en suis certaine.

BEHEMOTH.

Or vous tiens je, garse villaine,
Pensiez vous nos eschapper?
Mis m'avez quasi hors d'haleine,
Mais j'ay bien sceu vous attrapper.
Or tenez, il vous fault happer
Ceste endosse, folle mauldicte,
Et vous convient venir braguer
En enfer, traistre chatemite.

SATHAN.

Tu estoys trop fier et despite,
Et juroys Dieu à ton tallent,
Dont viendras par ta desmérite
Dedans enfer à dampnement.

LA PREMIÈRE.

Haro! je souffre grant tourment,
Haro, haro, s'a esté par toy
Que je suis venue à nient,
Le dyable ait part en ton arroy.

LA SECONDE.

Mais c'est par toy que je suis moy
Avec tous les dyables dampnée,
Car de jour en jour pour tout vray
O toy m'estoys abandonnée.

LA PREMIÈRE AME.

A mauldicte soit la journée
Que au monde te congneuz jamais.

LA SECONDE.

A mauldicte soit la portée
Qui de ton corps porta le fais!

LA PREMIÈRE.

C'est par toy que j'ay les accès
Des grans dyables visiblement.

LA SECONDE.

C'est par toy que j'ay les excès
D'estre à jamais à dampnement.

LA PREMIÈRE.

Celuy qui fist engendrement
De toy, si puisse estre dampné!

LA SECONDE.

Cil qui te fist nourrissement
Dedans enfer soit condamné.

SATHAN.

Haro! c'est trop cy recommancé,
Vous aurez bien d'aultre tempeste
Et d'aultre tourment à planté;
Vous vous plaignez de saine teste.

Lucifer vous fera grant feste,
Venez à luy, venez meschans;
Behemoth, vien et point n'arreste,
Nous sommes trop dessus les champs.

BEHEMOTH.

Venez endurer les ahans
D'enfer qui sont intolérables
Et énormes et infaictz et grans
Vis à vis de tous les grans diables.

LL PREMIÈRE.

Las! tant nous sommes misérables,
Pleust à Dieu que je fusse morte!

SATHAN.

Venez en peine pardurable.

LA SECONDE.

Las! tant nous sommes misérables!

BEHEMOTH.

Venez en peines pardurables,
Vous n'avez qui vous resconforte.

LES DEUX ENSEMBLE.

Las! tant nous sommes misérables,
Pleust à Dieu que je fusse morte!

SATHAN *recedit in inferno.*

Lucifer, ouvre nous ta porte,
Nous feras-tu point bonne chière?
Or regarde que je t'aporte,
Vecy matière singulière.

J'ay impètré de Dieu le père
Que les traistres blasphémateurs
Fussent pugnis, la chose est clere,

De leurs jurs et de leurs erreurs.

Haro ilz ont eu les douleurs
De famine, mort et guerre,
Et n'ont point amendé leurs erreurs,
Obstinez sont plus dur que pierre.
Entens à moy, mauldit tricherre,
Mors sont en obstination,
Je les ay faict mourir grant erre
Et venir à dampnation.

Advise que nous en feron,
Lucifer grant beste saulvaige,
C'est raison que les pugnisson
De leur meffaictz et leur oultraige.

BEHEMOTH.

J'y ay ouvré de mon ouvraige,
Entens tu, Lucifer mauldict,
Tant qu'il sont en grant servaige
Dampné, croyez m'en sans desdit.
Enseigne nous, mauldit esprit,
Comment tu veulx que pugniz soyent
Tost et viste sans nul respit,

En présent il leur est mescheust,
Puis q'une foys leur est escheut
D'estre avec les diables cornus,
Au grant jamais ilz ne pourroient
Avoir port au don de Jésus.

LUCIFER.

Haro, haro! sont-ilz venus
Me visiter en ma grant salle?
Diables d'enfer gros et menus
Faictes leur une chière galle.

Toute la maison infernalle,
Aprestez leurs tost à disgner
Ilz sont venus en l'heure malle
Prendre repos o Lucifer.

Aprestez tost voz cros de fer,
Vos tenailles, voz instrumens
Pour les jecter au puys d'enfer
O crapaulx, mourons et serpens,
Diables dampnez ors et pulens,
Faictes leur une chiere lye
Puis qu'ilz n'ont voulu en nul temps

Servir Jésus le filz Marie.

Haro, diables, je vous emprie,
Tourmentez ces meschans chétis
De telz tourmens sans faillir mye
Que vous tourmentez les Juifz.

Ymo, diables, faictes leur pis,
Car les Juifz pas ne sçavoient
Les grans vertus du Crucifix
Quant en croix le crucifioient.
Mais ces dampnez illec avoient
L'Église qui les reprenoient,
Et non pourtant ilz contempnoient
Trestout cela que leur disoit,
Parquoy ilz doibvent or endroit
Estre pugnis amèrement,
Quant ont mué le tort en droit,
Dampnez sont éternellement.
Haro! Sathan, à moy entent,
Mettez les premier en la chauldière
Et te despesche vistement,
Faictz leur souffrir douleur amère.

Ilz ont offencé Dieu le père,
Donc doibvent tous, n'en doubtez pas,
Estre pugniz de leur salaire.
Avec les diables en ung tas.

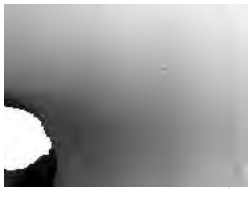
Haro! laissez les crier las,
Ilz pourront bien crier pour Dieu,
Et lamenter hélas! hélas!
Si j'en ay mercy en cest lieu.

Ilz pensoient que ce ne fust que jeu
De blasphémer Dieu et ses sainctz;
Ilz congnoistront leur mal adveu
Puis qu'ilz sont cheuz entre mes mains.

Avant, diables mauldits inhumains,
Accomplissez tost vostre office
Nonobstant leurs criz et leurs plains,
Pugnissez les de leur bénéfice.

SATHAN.

Pugniz ilz seront de leur vice
Dedans la chauldière d'enfer,
Car ilz n'ont aymé que malice,
De cela tu n'en doibs doubter.



Behemoth, pense de souffler,
Fay du feu, grant diable cornu,
Car je les voys dedans bouter
Trestous illec sans attendu.

Ponant in cacabinem.

BEHEMOTH.

Le feu est par tout espandu,
Regarde, suys-je bon varlet?
Il leur est bien maladvenu,
L'eau boit au dessus du collet.

LA PREMIÈRE AME.

Mauldit soit cil qui m'a faict!
Maulditz soyent et tous mes parens
Qui me permindrent en effaict
Blasphémer Jésus en tout temps!

Haro! quel grant ahan je sens!
Haro, haro! las quel douleur!
Haro! c'estoit à moi non-sens
D'offencer Dieu mon créateur.

Hélas! mon las cueur
Vit en grant douleur

Et en grant tristesse :
O quelle fureur !
O quelle rigueur !
O quelle angoisse !

SATHAN.

Voicy la lyesse
De vostre jeunesse
Et voz juremens,
Et vostre simplesse,
Folle hardyesse,
Souffrez ces tourmens.

LA SECONDE AME.

O enraigez chiens,
Faulx Tartariens,
Avous point de honte ?
Quel douleur je sens !
C'est mal sans contens,
Tout mal me surmonte.

Il n'est duc ne conte,
Baillif ne viconte
Qui sceut endurer

Cest mal qui se monte
Par tout moy sans conte,
O quel dur loyer!

BEHEMOTH.

Vous ne faictes que commencer,
Estes vous prestes de tencer?
Chauffez, chauffez illec voz rains:
Boullir vous fault matin et soir
Sans croistre ne diminuer,
Mauldit soys-je si je ne fains.

LUCIFER.

Acoup, acoup, filz de putains,
Cuysez leurs les pieds et les mains
Cruellement pour les mollir,
Car ilz estoient trop chaulx et plains
De jurer Dieu à toutes mains,
Haro! il les en fault pugnir.

Ils n'ont voulu se repentir,
Si ont-ilz peu assez ouyr
L'Église qui les reprenoit,
Or les faictes bien tost bouillir

De tour sur tour et rebouillir,
Diables d'enfer, comment qu'il soit.

SATHAN.

Or ça, or ça faict il plus froit
Chascun de vous bien aperçoyt
Présentement qu'il a failly.

LA PREMIÈRE.

Las fol ne croyt tant qu'il reçoyt,
Chascun peult bien veoir or endroict
Que le diable m'a assailly.

BEHEMOTH.

As-tu le couraige failly?
Or nous chante ung chant aujourd'huy,
Avant dy une chansonnette..

LA SECONDE.

Haro! je suis ensepvely
Au fin fons d'enfer aujourd'huy,
Présent vouldrois estre deffaicte.

LUCIFER.

Une aultre peine leur soit faicte,
Pensez-les de vers et crapaulx,
Leur langue en soit tost refaict,

Ilz souloient menger gras morceaulx,
Ilz s'enyvroient comme pourceaulx
Et boyvent d'autant comme veaulx
Tousjours en prodigualité.
Despeschez-vous tost diableteaulx,
Donnez-leur à menger orneaulx
Sans qu'il en soit plus différé.

SATHAN.

Vostre digner est apresté
Venir digner il en est temps,
Pour vostre bestialité
Repeuz serez de gros serpens.

Voicy pour faire voz despens,
Mengez, mengez en l'heure au diable
Ces mourons infaictz et pulens,
C'est une vie trèsnotable.

LA PREMIÈRE.

Hélas! hélas! où est la table
Que j'avois si délectable
Quant au monde je souloys estre?
Las! ceste cy est misérable,

Hélas! le temps n'est pas semblable,
Hélas! j'ay bien changé aystre.

LA SECONDE.

De coulevres l'en nous vient paistre
Tousjours et de serpens repaistre,
Las! qu'esse que plaisir mondain?
Chascun peult bien icy congnoistre
Visiblement et apparoistre
Qu'il se passe brief et soubdain.

BEHEMOTH.

Mengez de par le dyable tout plain
Sans venir plus crier la fain;
N'esse pas cy bonne viande
Pour quelque compaignon mondain
Qui à son plaisir soir et main
A la table tousjours gourmande?

LUCIFER.

Dyables d'enfer, je vous commande
Que vous les pendez au gibet
Et leur facez peine grande,
Et prenez chascun son fouet.

Frappez sur eulx sans plus de plet,
Dyables d'enfer, sans plus vous faindre;
Laissez-les crier à hault brait;
C'est tout ung, laissez-les moy gaindre.

SATHAN.

Par où je les pourray attaindre
Je cuyde qu'il leur cuyra;
Or les pendon sans nous refraindre,
Dampné soit il qui s'en faindra!

Ilz les pendent.

BEHEMOTH.

Frappe delà et moy deça,
Sathan, tu entens la façon,
Je cuyde et croy qui leur cuyra,
J'ay envye que mal leur façon.

Or empoigne ce horion,
Traistre meschant blasphémateur,
Il nous fault dire une chanson
Pour resjouir le Négateur.

SATHAN.

Lucifer mauldit enchanteur,

Escoute nostre mélodie,
Nous voulons chanter par honneur
Pour resjouir la compaignie.

Tunc cantant.

Blasphémateurs, Dieu vous maudie!
Présent vous estes douloureux
Pour vostre faict voluntueux
Dedans enfer la pulentie.

Tandis que estiez en vie
Vous estiez trop orgueilleux,
Despiteux et luxurieulx
En blasphémant le filz Marie.

C'estoit à vous trop grant follie
De regnier le Dieu des Dieux,
Car l'Église en trestous lieux
Reprenoit vostre yvrongnerie.

Meschans malheureux plains d'envie,
Regardez les dyables hydeulx
Vis à vis devant vos deux yeulx
Lesquelz vous font peine infinie.

LUCIFER.

Despendez-les, je vous en prie,
Et les mérites au feu d'enfer
En les tourmentant sans fainctie,
De tous costez les fault chauffer.

SATHAN.

Or venez donc vous eschauffer
Là bas en la grande fournayse
Depuis qu'il plaist à Lucifer,
Mais vous n'y serez guères ayse.

BEHEMOTH.

C'est tout ung plaise ou desplaise,
Couchons illec en malle grace,
Sathan, sans plus faire de noyse
Eschauffons-luy ung peu la face.

LA PREMIÈRE AME.

Je prie à Dieu qu'il me defface,
Haro, haro, je suis bruslée :
Hélas! je ne sçay que je face,
En malheure je fus oncques née.

Je suis icy en la fumée

Qui est noyre comme la nuict,
Le grant dyable m'y a boutée,
Le nom de Dieu en soit mauldit!
Haro! tandis qu'ung homme vit,
Il est bien meschant obstiné
S'il ne faict bien sans contredict
Et s'il ne laisse son péché.

Hélas! et je suis dampné
Par vile blasphémation,
Jà ung mot je n'eusse parlé
Que n'eusse faict négation.

Quant aulcun me faisoit blason
Ou aussi me vouloit reprendre,
Je le batoys comme ung fulon
Quant sus mes rens le povois prendre.

L'en me faict bien cy compte rendre,
Haro! je vouldrois cy estre mort:
Tous les dyables sans se reprendre
Me conduissent sans nul support.

LA SECONDE.

Hélas! hélas! j'avois grant tort
Faire tant de mal en ma vie,
Je souffre présent de discort
De Jésus le doulx fruict de vie.
Je vouldrois estre aggraventé
Maulgré Dieu le filz de Marie,
Je vouldrois oncq n'avoir esté.
Haro, haro, quel pulentie!
Haro je suis épulenté,
Il me fault yver [redacted] esté
A jamais icy demourer,
Pleust à Dieu que peusse finer!

Hélas! et si je peusse avoir
Puissance de me repentir!
Mais s'en est faict à dire voir,
Il me convient icy languir.

Jamais d'icy ne puis partir,
Jamais d'icy ne bougeray,
Il y a mil ans sans mentir
Que je suis en enfer livray.

Il n'en fault plus o nous tencer.

Or avant, il vous fault gencer
En ce fleuve, ames infaictes,
C'est tousjours à recommencer,
Vous avez esté trop nicetes.

Vos faulces langues tant infaictes
Ont blasphémé le doulx Jésus,
Par quoy vous en estes forfaictes
De perdre les joies de lassus.

Or vous couchez illec sans plus,
Or vous baignez en la malle heure
A vostre talent sus et jus,
Car vous n'avez qui vous sequeure.

LA PREMIÈRE AME.

Las! je n'en puis mais se je pleure,
Haro! je vouldroys estre morte,
Il convient qu'en enfer demeure
A tousjours qui m'est chose forte.

Le grant dyable me reconforte,
Haro, haro, et qu'esse à dire?

Je ne treuve qui me supporte,
Haro! je n'ay garde de rire.

Haro! j'ay tant de dueil et tant d'ire
Pourtant que j'ay perdu les joyes
Des saulvez, et du ciel empire,
Et de Jésus en toutes voyes.

BEHEMOTH.

Dy nous donc pourquoy tu juroys
Le sang Dieu et la passion,
Les vertuz, la teste et les plays,
Le corps, le ventre et le menton.

Pensoys-tu, infame glouton,
Que tu n'en seroys point pugny?
Tu en es à dampnation,
Tu le peulx bien veoir aujourd'huy.

Quant l'Église, meschant banny,
Te redarguoit de ton vil jurer,
Tu t'en mocquoys et disoys fy,
Endurcy estoys comme ung mur.

Je croy bien que ce cas t'est dur,

Et que tu endures grant mal ;
Le doulx Jésus qui est tant pur
T'en faict pugnir par cas esgal.

LA SECONDE.

Je vouldroys cent piedz en aval
Présentement estre enfouye,
Glace blanche comme cristal
Et ces eaues m'ont trop froydie.

De froit je suis esvanouye,
Puis de froit en chault l'en me met,
De froit en chault voila ma vie,
Haro ! jamais je n'auray faict.

LUCIFER.

Sathan, Sathan, vieil dyable infaict,
Aultrement les fault tourmenter,
Il te convient sans plus de plait
Présent les mettre au pays d'enfer
Qui est si obscur et si noir,
Si villain, horrible et puant,
Qu'il n'est nul qui y sceust durer
Qui ne mourust s'il est vivant.

Despesche-toy, villain meschant,
Mettez-les tost en refroiderie
Avecques crapaulx tout maintenant,
Que le grant dyable les consume.

Despeschez-vous, puisque l'en treuve,
Vous tardez trop sur le passaige,
Ilz n'ont ame qui les préserve
Qu'ilz ne languissent en servaige.

Ilz vous tiennent trop au ménage,
Nous perdons le plus pour le mains;
Retourner fault sur le village
Pour tenter trestous les humains.

SATHAN.

Venez avant, filz de putains,
Il vous convient mettre à ravir
O les dyables noirs et villains
Jactat.
Au puis d'enfer pour mal souffrir,
Jamais vous n'en pourrez sortir;
Or passez temps illec dedans,
Vous aurez beau vous y dormir

Avec couleuvres et serpens.

Trestous les dampnez chrestiens
Vous viendront tenir compaignie,
Ceulx qui cherront en mes liens
De cela n'en ignorez mye.

BEHEMOTH.

Vous serez en la pulentie
D'enfer et tout le couvent
A tousjours metz je vous affie
Pour tous vos faictz certainement.
Vous falloit-il maulvaisement
Désobéir au Roy des Roys?
Vous en estes à dampnement
En travaulx et en mal arroy.
Vous souliez à haulte voix
Chanter comme folz desliez
Et dancer fust guerre ou paix,
Mais vous estes mal habillez.

LA PREMIÈRE.

Jamais ne serons desliez
D'avec ces diables envyeulx,

Nous vouldroyon estre noyez
Ou penduz ou ars ou baniz.

Quant je regarde vis à vis
Ung des diables entre les yeulx,
Haro, haro, il m'est advis
Que je deviens trop furieulx.
Maulgré en ayt le Dieu des Dieulx
Haro pourquoy fus oncques faicte
Maulgré en ayt le Roy des cieulx,
Car je vouldroys estre deffaicte.

En ceste peine tant infaicte
Je seray pardurablement
Pourtant que je me suis forfaicte
Encontre Dieu certainement.

Voicy des diables plus de cent
Qui me tourmentent jour et nuyct,
Pour enraiger il me convient
Le nom de Dieu en soit mauldit!

LA SECONDE.

A quoy diable eu-ge onc esprit
Pour souffrir telle tourmentine

Fuy toy delà, diable mauldit
Quant je te voy mon cueur décline,
Haro! haro! a quelle ruyne!
Le grant diable me fist bien estre!
Jamais ne voulu discipline
Parquoy deument dampné doy estre.

Mauldit soit l'apostat de prebstre
Qui me baptiza de ces mains!

Maulditz soyent ils du roy céleste
Mes marraines et mes parrains!
Maulditz soyent mes cousins germains!
Maulditz soyent mon père et ma mère!
Maulditz soyent ceulx par champs et pays
Qui me debvoyent faire en Dieu croire!

A jamais en dueil et misère
Au puys d'enfer demoureré
O les diables, c'est chose clère
Et jamais je n'en partiré.

LUCIFER.

Vous avez cy trop demouré,
Diables d'enfer ors et puans,

Sans qu'il en soit plus différé,
Retourner vous fault sur les champs.

Allez tenter, maulditz truans,
Allez tenter tous les humains;
Allez, allez, merdoulx truans,
Faictes jurer Dieu et ces sainctz.

Allez moy querir ces putains
Qui sont si chaulds et si fières,
Pour les baigner dedans noz bains
Et les coucher en nos littières.
Amenez-moy ces tavernières
Qui vendent à faulce mesure,
Et n'oubliez ces cousturières
Qui ne font pas bien leurs coustures.
Allez tenter toute nature
De pécher contre Dieu en somme,
Affin qu'il descende en misère
Par péché qui trestout consomme.
Allez, diables, allez à Romme,
Allez à Paris, à Bordeaulx,
Allez à Rouen à tout homme

Pour me querir ces plaidereaulx.

N'oubliez ces advocaceaulx
Qui empoignent des deux costez,
Car ilz seront, si je ne faulx,
En enfer rostiz et tostez.

Allez par le monde et ostez
Dévotion du populaire,
Vous en avez bien les postez,
N'espargnez curé ne vicaire.

Femmes qui vont au presbitaire
Mariez ou à marier,
Voire s'ilz y vont pour mal faire,
Amenez-les o moy coucher.

N'espargnez mercier ne boucher,
Amenez ceulx qui pécheront
Céans loger en nostre enfer
Si tost que Dieu offenceront.

SATHAN.

Je m'en voys aval et amont
Tenter les gens de toutes pars,

Sans parler carré ne en rout,
Toutes gens feray mes souldars.

Tout premier je vois es Lombars
Affin qu'errent contre nature,
Puis es Normans, puis es Piquars
Qui ayment par trop la boicture.

En Languedoc et en Esture,
En Portingal et en Beauvoys
Je feray toute créature
Offencer le hault roy des roys.

Allemans, Flamans et Françoys,
Et Pigourdins et Bourguignons,
Rommains, Brabatins, Albanoys
Cherront de brief en mes lassons.

Angloys, Escoyssoys et Bretons,
Rouennoys et Parisiens,
Holendroys, Liégoys, Avignons
Viendront de brief en mes lyens.

Millennoys et Italiens
Et ceulx du pays au prestre Jehan,

Yndoys, Gotz, Cartaginiens,
De par moy souffriront ahan,
Et Juifz de Hiérusalem
Et ceulx du pays de Galilée,
De Nazareth et Bethleem,
Seront tous de mon affilée,
Moriens, les gens de Judée,
Norigiens et ceulx d'Asie,
Gotz et Magotz sans demourée
Viendront en nostre pulentie.

Lucifer infame dampnable,
Je m'en vois faire nostre office,
Tout le monde sera coupable,
Si je puys, par péché et vice.

BEHEMOTH.

Il fault aussi que je convice
A faire pécher toute gent
Par barat, larrecin et malice,
Cautelles et parjurement.

Tenter je voys les anciens
Du grant péché de convoytise

Pour leur faire amasser les biens
Esquelz leur pensée sera mise.

Je feray que les mariez
Souvent rompront leur mariage,
Donc en la fin seront dampnez,
Je m'en tien tout seur et tout saige.

Perdre feray leur pucellaige
A ces fillettes par gallureaulx,
Par bourgs, par villes et villaige
Moyennant à chascun macquereaulx.

Embler feray beufz et chevaulx,
Poulletz, ouays, cannes et chapons,
Linge et lange et gras pourceaulx,
Beurres, lartz, brebis et moutons.

Il est bien temps que nous allons
Accomplir nostre œuvre sans fable,
Lucifer o les scorpions
Demeure en peine perdurable.

LUCIFER.

Allez, allez de par le diable

Tout vostre faict ce n'est que hongne.

SATHAN ET BEHEMOTH.

Lucifer infame dampnable.

LUCIFER.

Allez, allez de par le diable.

SATHAN ET BEHEMOTH.

Lucifer infame dampnable,
Nous allons à nostre besongne.

LUCIFER.

Allez, allez de par le diable,
Tout vostre faict ce n'est que hongne.

Vadunt.

PAUSA.

BRIETTE.

Dieu des Dieux qui as nostre vergongne
Par ta pitié et ta miséricorde
A nous remise de bon cueur sans eslongne
Qu'il te plaist nous prendre soubz ta corde.

Nostre vie a esté tant orde
De blasphêmes et de faulx juremens,

Deffens-nous bien que Sathan ne nous mord
Je te requiers, prince des excellens,
A ta grace, à ton povoir me rens,
Roy trèspuissant, hélas! fais-moy pardon
Toute ma vie, hélas! et tout mon temps
J'ay regnié ta mort et passion,
J'ay exercé la blasphémation
Et despité ceulx qui me reprenoyent,
Donc j'ay gaigné pour vray dampnation,
Garde-moy bien que les diables ne m'ayent.

L'INJURIATEUR.

Souverain Dieu, hélas! il me meschaist
Si tu ne prens présent pitié de moy;
Les faulx diables pour certain doubtoient
Que mon ame vensist à mal arroy.

Je te requier, puissant Dieu nosble roy,
Pardonne-moy, car je t'ay offensé,
Tout mon desir et mon cueur est en toy,
J'ay mal vescu, je m'en repentiray.

Présentement je me confesseray
Et feray digne pénitence

Au moins le plus que je pourray
Tandis que vivray sans doubtance.

En toy, mon Dieu, j'ay certes espérance
Que me feras vraye remission,
De mes pechez j'ay grande repentance,
J'en suis marry par grant contriction.

Las! donne-moy la bénédiction
Que tu donnas au noble sainct Pierre
Qui vers toy fist prévarication,
Te regnyant trois foys sans enquierre.

Pugniz avons esté par dure guerre,
C'estoit raison, il estoit nécessaire;
Pardonne-moy que Sathan le tricherre
Ne nous puisse en son enfer traire.

BRIETTE.

O souverain roy debonnaire,
Justement nous sommes pugniz
De blasphêmes qu'avons peu faire
Comme gens trèsmal advertis.

L'INJURIATEUR.

Povrement nous sommes pugniz.

Mais trop à tard je m'en advise
En faisant moqueries et ris
Des preschemens de saincte église.

BRIETTE.

Dieu nous a la guerre transmise,
Famine et mortalité,
Peine nous estoit requise
Pour pugnir nostre iniquité.

Nous avons par trop despité
Le roy de gloire giorieulx
Dont nul de nous n'a évité
Ses dars qui estoyent périlleux.

L'INJURIATEUR.

Réconcilier je me veulx
A l'église sans plus enquerre
Pour l'honneur du roy glorieulx,
Je vous pry allez la moy querre.

BRIETTE.

Présent l'aurez en ceste terre,
Mon amy, je vous certiffie;
La mort vous tient bien à desserre

Prenez couraige, je vous prie.

Vadit.

PAUSA.

Au nom de la vierge Marie,
Venez confesser en présent
Ung homme plain de maladie
Et vous dezpeschez vistement.

L'ÉGLISE.

Allons y donc legièrement,
Avec vous m'en yray dehaict
Pour l'admener à saulvement
Et le purger de son meffaict.

Vadit.

BRIETTE.

Entendez, mon amy parfaict,
Je vous ai admené l'église
Qui tout péché oste et remet
Qui se repent de bonne guyse.

L'INJURIATEUR.

O saincte église trèsexquise,
Je vous pry ouez ma prière,

Car vous estes de Dieu commise
En terre pour pardon nous faire.

Je vous pry, dame debonnaire,
Donnez-moy absolution
De péché mon grant adversaire
Que ne voyse à perdition.

Car par ma dissolution
J'ay vescu desordennement
Pour toute résolution
Absolvez-moy présentement.

L'ÉGLISE.

Sainct Leu nous dict certainement
Que quant un pécheur se desvoye
Prenant en luy repentement,
Que tout le ciel si en faict joie.

Je t'absoubz donc, c'est chose vraye,
De tous les crimes et abus;
Et affin que exaulcé je soye
Chanton *Te Deum laudamus*.

••••••••••

Cy finist la Moralité trèssingulière des Blasphémateurs du nom de Dieu : où sont contenuz plusieurs exemples, et enseignemens à l'encontre des maulx qui procèdent à cause des grans juremens et blasphêmes qui se commettent de jour en jour. Et aussi que la coustume n'en vault riens, et qu'ilz finent et fineront trèsmal s'ilz ne s'en abstinent.

Imprimé nouvellement à Paris pour Pierre Sergent, libraire demourant à Paris, en la rue Neufve Nostre Dame, à l'enseigne Saint Nicolas.

Au verso du dernier feuillet il y a trois gravures en bois.

La première représente Jésus couronné portant sa croix. (quarrée.)

La seconde, une Vierge portant l'Enfant Jésus, entourée de onze étoiles, avec cette légende autour : SIGILLUM INDULGENTIARUM HOSPITALIS BTE M. DE PODIO. (ovale.)

La troisième, sainte Brigitte en prière devant un crucifix; au-dessus de sa tête on lit : S. BRIGIDE. (quarrée.)

LETTRES

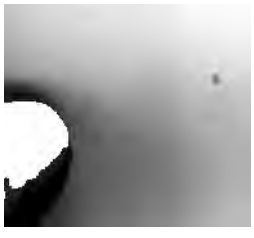
SUR

LA PRISE DE MOSCOU,

EN 1812.

Les lettres suivantes retracent avec une affligeante vérité un des plus grands désastres dont l'histoire ait à conserver le souvenir. L'abbé Surugues, curé de la paroisse catholique de Saint-Louis à Moscou, les a écrites au père Bouvet, jésuite. L'abbé Surugues, mort à-présent, était un prêtre français émigré. Il avait fui les fureurs qui désolaient son pays, pour retrouver sur une terre hospitalière les mêmes fureurs, et peut-être plus épouvantables encore, amenées par ses compatriotes. Le style simple dont il écrit est garant de sa véracité.

Malartic.



LETTRES

SUR

LA PRISE DE MOSCOU,

EN 1812.

Moscou, le 19 octobre 1812.

Je vous envoie, mon digne et respectable ami, un journal bien exact et bien vrai de tout ce qui s'est passé ici pendant le séjour des Français à Moscou. Je vous prie, après l'avoir lu, de le remettre à M^gr^ le Métropolitain à qui je me propose d'écrire dès que la communication par la poste sera rétablie. Vous y verrez des détails qui vous feront frémir. La renommée ou la politique y ajouteront peut-être des particularités controuvées à dessein. Je puis répondre de tout ce que je vous écris parce que c'est la vérité pure.

Il y a bien assez d'horreurs sans vouloir y en ajouter de nouvelles.

Pendant les six semaines que les Français ont passées ici, je n'ai pas même vu l'ombre de Napoléon, ni n'ai cherché à le voir. On disait qu'il me ferait peut-être mander; j'en ai frémi, mais je l'ai échappé. Il n'est pas venu à notre église, je doute même qu'il y ait pensé. Quatre ou cinq officiers des anciennes familles de France y ont assisté à l'office, et deux ou trois se sont confessés; du reste vous saurez ce que c'est que le christianisme de cette armée, quand vous apprendrez que, dans un corps de 400,000 hommes, tel qu'il était au passage du Niémen, il ne se trouvait pas un seul aumônier. Il est mort plus de 1200 personnes pendant leur séjour, et je n'ai enterré avec les cérémonies ordinaires, qu'un officier et un domestique du général Grouchy; tout le reste, officiers et soldats, ont été enterrés par leurs pairs dans le premier jardin voisin. Ils n'ont pas l'air de croire à une autre vie. J'ai paru une fois dans une salle d'officiers blessés; tous m'ont parlé de leurs besoins physiques, et

pas un de leurs infirmités spirituelles, et cependant le tiers d'entre eux avait la mort sur les lèvres. J'ai baptisé plusieurs enfants de soldats; c'est la seule chose à laquelle ils tiennent encore, et j'ai été traité avec respect. Du reste, la religion pour eux n'est qu'un mot vide de sens.

SÉJOUR DES FRANÇAIS A MOSCOU, AU MOIS DE SEPTEMBRE 1812.

La marche rapide de l'armée française depuis son entrée sur le territoire de la Russie, la prise de Smolensko, et les journées sanglantes du 24 et du 26 août (v. st.) après lesquelles les troupes russes se replièrent sur Moscou, semblaient mettre à découvert le système de guerre adopté par le gouvernement russe. On ne pouvait opposer à un ennemi aussi supérieur par le nombre de ses troupes, qu'une mesure militaire seule capable de l'arrêter dans sa marche; c'était de lui faire trouver sur sa route un désert continuel, et de le combattre par la famine et les rigueurs d'un climat inconnu. Ce fut par une suite de cette politique

qu'on livra à la flamme et au pillage tout ce qui se trouva sur son passage, et qu'on laissa les Français s'enfoncer dans l'intérieur d'un pays ennemi, au travers de déserts couverts de cendres, dans l'espoir de les vaincre sans effort, et de leur couper la retraite.

Le 1^er^ septembre (vieux style), l'armée russe, par convention, s'était retirée tranquillement sur la route de Wladimir, en traversant la ville de Moscou, la nuit du 1^er^ au 2.

Le 2, à six heures du matin, le Général Gouverneur de Moscou, S. Exc. M^gr^ le comte Théodore Wassilievitch de Rostopchin, avait rassemblé toute la police et tous les employés subalternes de la ville dans sa maison située dans la Loubianka.

Les prisons ayant été ouvertes par son ordre, deux détenus seuls sont réservés pour comparaître devant lui, le sieur Véréachchaghin, fils d'un marchand russe, qui avait été convaincu d'avoir traduit une proclamation de Napoléon, par laquelle il annonçait son arrivée très-prochaine à Moscou,

et un Français, nommé Mouton, accusé d'avoir tenu des propos indiscrets et contraires aux intérêts de l'état. Le Général Gouverneur, après avoir tout disposé pour le départ, fait avancer le premier de ces malheureux au milieu des dragons de la police : « Russe indigne de ton pays, lui dit-il, tu « as osé trahir ta patrie et déshonorer ta famille; « ton crime est au-dessus des punitions ordinaires « (le knout et la Sibérie). Je te livre à toute la « vengeance du peuple que tu as trahi; frappez le « traître, et qu'il expire sous vos coups. » Le malheureux expire percé d'une grêle de coups de sabre et de baïonnette : on lui lie les pieds avec une longue corde, et son cadavre sanglant est traîné par toutes les rues, au milieu des outrages de la populace. Ensuite Mouton est appelé : « Pour « vous qui êtes Français, lui dit le Général Gou- « verneur, gardez-vous bien de jamais tenir au- « cun propos contraire aux intérêts d'un pays « qui vous a accueilli avec bienveillance. » Celui-ci voulant se justifier, le Gouverneur lui imposa silence, en ajoutant : « Retirez-vous, je vous par-

« donne, mais lorsque vos brigands de compa-
« triotes seront arrivés, racontez-leur comment
« nous punissons les traîtres à la patrie. » En même temps il donne l'ordre pour le départ, et s'avance escorté de toute la police et de tous les employés subalternes, en prenant la route de Wladimir.

Vers les dix heures du matin, la ville de Moscou, presque entièrement déserte, offrait l'aspect d'une vaste solitude. Au bruit de la marche tumultueuse de l'armée avait succédé un silence mêlé d'horreur, qui semblait être le triste avant-coureur de quelque grande calamité. Aussitôt on débite que l'arsenal est ouvert, que les armes sont au pillage. Les échappés des prisons y accouraient pêle-mêle avec la populace pour s'armer. Les portes et les caves des cabarets avaient été enfoncées dès la veille, et l'eau-de-vie ruisselait encore dans les rues. De quel sentiment de terreur furent saisis les étrangers et les citoyens paisibles qui étaient restés, en pensant à ce qu'ils avaient à craindre dans une ville sans police, sans autorité quelconque, abandonnée à toute la malveillance des gens échappés des pri-

sons! Chacun, renfermé sévèrement dans sa maison, mesurait, avec une impatience mêlée d'effroi, l'intervalle qui s'écoulait entre le départ d'une armée et l'arrivée de l'autre.

Enfin, vers les cinq heures du soir, le son des trompettes se fait entendre, l'avant-garde des Français s'avance; on s'attend à voir la fin de l'anarchie. Le roi de Naples s'établit au-delà de la Yaouse, dans la maison de M. Batachoff; le reste des troupes se répand successivement dans différents quartiers; et, vers le soir, une compagnie de grenadiers de la nouvelle garde impériale, postée au pont des Maréchaux, détache cinq hommes pour servir de sauve-garde à l'église Saint-Louis. Napoléon, ne voyant arriver au-devant de lui aucune députation, ni aucune des autorités constituées, passe la première nuit à la barrière de Smolensk.

Mais déja commençait à s'exécuter un projet enfanté dans l'enthousiasme du patriotisme, celui de sacrifier la ville de Moscou au salut de l'empire, et de préparer un bûcher à l'armée française, en incendiant cette immense cité. Depuis plusieurs semaines

on avait préparé à Voronzow, maison de campagne de M. le prince de Repnin, située à six verstes de la ville, une espèce d'arsenal où se fabriquaient des pièces de feux artificiels, des fusées à la congrève, et d'autres instruments destinés à l'exécution du grand projet. Pour dissiper ou prévenir les inquiétudes ou les soupçons du peuple, un bulletin du Général Gouverneur avait annoncé d'avance qu'on préparait un grand ballon aérostatique, au moyen duquel on était assuré de détruire toute l'armée ennemie. Quelques jours avant l'arrivée des Français, on avait fait l'essai de ces pièces d'artifice : on ne parlait que d'incendie, les uns avec un air de mystère, les autres plus ouvertement. L'empressement des habitants à s'éloigner de la ville annonçait quelque projet sinistre. Le jour même de l'évacuation de Moscou par l'armée russe, un globe de feu qui avait éclaté dans le quartier de la Yaouse sembla donner le signal aux incendiaires ; une maison avait été la proie des flammes, tandis que, d'un autre côté, près du pont de pierre, le grand magasin d'eau-de-vie, appar-

tenant à la couronne, était en feu, et qu'on se voyait forcé de sacrifier une partie de ce dépôt pour conserver l'autre. Mais ce même jour, vers les onze heures du soir, le feu s'étant manifesté avec la plus grande violence dans les boutiques situées près de la Bourse, les magasins qui étaient remplis d'huile, de suif, et d'autres matières combustibles, devinrent un foyer inextinguible. On demande les pompes de la ville, on ne les trouve nulle part. Le bruit se répand que la police les a fait enlever, ainsi que tous les instruments destinés à remédier aux incendies. On cherche à éteindre le feu d'un côté, il éclate de l'autre avec plus de violence.

Le mardi 3, un vent de nord-ouest s'étant élevé, l'incendie se propage, et toutes les boutiques sont en feu. Napoléon était venu s'établir au palais du Kremlin. Il n'avait pas été peu frappé de voir au-dessous de lui un incendie aussi considérable, et il avait donné des ordres pour éteindre le feu, lorsqu'on lui rapporta que le feu se manifestait dans plusieurs endroits à-la-fois; qu'on débitait

hautement que le projet avait été formé de livrer la ville aux flammes, et de ne laisser aux Français pour conquête que des monceaux de cendres! Napoléon ne put croire d'abord à un projet aussi extrême; mais le nombre des incendiaires pris sur le fait, leurs noms, surnoms et états, leurs dépositions que l'on recueillit avec soin, leurs aveux uniformes qui furent consignés dans un écrit ensuite publié, ne laissant plus aucun doute à cet égard, on condamna plusieurs d'entre eux à être fusillés: leurs corps furent exposés à des poteaux. C'étaient, dit-on, pour la plupart, des employés de la police, des kosaques déguisés, des soldats soi-disant blessés, et même des personnes attachées aux églises, qui déclarèrent regarder cette œuvre comme méritoire devant Dieu.

Cependant la populace brisait avec violence les portes, et enfonçait les caves des boutiques menacées du feu. Le sucre, le café, le thé, furent bientôt au pillage; puis les cuirs, les pelleteries, les étoffes, et enfin tous les objets de luxe. Le soldat, qui d'abord n'avait été que tranquille specta-

teur, devint bientôt partie très-active. Les magasins de farine furent pillés; le vin et l'eau-de-vie inondèrent toutes les caves; quelques soldats furent trouvés noyés dans le vin; en un mot, la ville fut en proie à un fléau plus terrible que le feu : en effet, le projet d'incendier la ville une fois bien constaté comme une mesure de guerre employée par le gouvernement russe, le pillage devenait comme une représaille inévitable de la part d'un ennemi qui se voyait frustré de l'espoir dont on l'avait flatté. Eh! quel dédommagement offrir à des troupes exténuées par trois mois de fatigues et de combats, éprouvées par des privations de tout genre, et assurées par des promesses solennelles de trouver à Moscou la fin de leurs souffrances et la ressource universelle à tous leurs besoins? Mais aussi que n'avait-on pas à craindre d'une arme aussi terrible entre les mains d'un soldat exaspéré et avide de vengeance? Il n'y eut aucune distinction entre le Français et le Russe, l'étranger et le compatriote; tout fut dépouillé de la manière la plus indigne. Ceux que le feu avait épargnés ne

des moyens d'y remédier. Plus de quatre cents d'entre eux furent recueillis avec autant de zèle que de générosité dans la maison de Zapatoff, à la porte Rouge, et y trouvèrent, non-seulement un asyle assuré, mais encore des soins et des subsistances.

Le jeudi 5, le vent qui était directement à l'ouest continuait à souffler avec la même impétuosité que la veille, et porta des nuages de feu de la Stretinska sur toutes les Meszinsky et la Trouba, enveloppa successivement dans le même tourbillon une partie de la Meszinska, la porte Rouge, le marché au bois, la vieille et la nouvelle Bassemanne, enfin la Slobode allemande tout entière.

L'église catholique romaine des saints apôtres Pierre et Paul a eu le malheur de voir consumer ses deux temples, celui d'hiver et celui d'été. Il n'y a que le bâtiment neuf en pierre qui ait échappé aux flammes. L'incendie a consumé une partie des vases sacrés, des ornements d'église, et tous les registres de baptêmes, mariages et sépultures : pour comble de malheur, les prêtres de cette paroisse

ont été pillés et dépouillés avec inhumanité. J'ai cru de mon devoir de me rendre auprès de ces confrères infortunés, de mêler mes larmes aux leurs, et de leur offrir avec instances de partager avec nous l'asyle et le morceau de pain que la providence nous avait conservés. On a paru sensible à cette démarche, mais on n'a pas profité de mes offres.

Une mer de feu inondait tous les quartiers de la ville. Les ondulations de la flamme agitée par le vent imitaient parfaitement celles des vagues soulevées dans une tempête. On eût dit qu'à la main des incendiaires s'était jointe celle de la vengeance divine, tant la cause de cet incendie paraissait surnaturelle. Les infortunés habitans de la Slobode, poursuivis de place en place par le feu, furent obligés de se réfugier dans les cimetières situés au-delà du grand hôpital militaire, où ils ne se croyaient pas même en sûreté; en voyant ces malheureux, la consternation peinte sur le visage, au milieu des tombeaux, éclairés par le reflet des flammes, on eût dit autant de spectres sortis de

leurs sépulcres. Plusieurs se rendirent à l'hôtel de M. le comte Razoumovsky, habité par le Roi de Naples, et furent accueillis par ce dernier avec humanité. Il leur fit distribuer quelques secours, mais bien insuffisants pour tant de monde.

Pendant ce temps le feu embrasait la partie basse de la Patrowka, et consumait toutes les boutiques situées au bas du pont des Maréchaux. La flamme, poussée par le vent, menaçait de franchir tout l'espace du pont, et de dévorer toutes les boutiques qui sont au-delà, en remontant vers la Loubianka. Déja les habitants de ce quartier, chacun le paquet sur le dos, semblaient préparés à ce dernier sacrifice. Dans l'église de Saint-Louis, tout était dans la plus profonde consternation; tous les malheureux réfugiés dans cette enceinte, le paquet à la main et résignés à leur sort, s'étaient présentés chez moi pour recevoir la dernière absolution; je les priai de différer encore, en leur promettant de les avertir quand il en serait temps. Je me transporte aussitôt au lieu du danger; je n'y arrivai que couvert d'étincelles et de bran-

dons enflammés. Il n'y avait qu'un coup du ciel qui pût nous sauver : il inspira à la compagnie de grenadiers, postée dans cet endroit, le courage de s'armer de seaux, et d'arroser les toits des maisons les plus exposées avec tant d'activité, que l'on prévint les atteintes du feu. Ce fut le salut de tout ce quartier, qui est le seul de la ville qui soit resté intact, et qui comprend tout le haut du pont des Maréchaux, la Rojestinka, les deux Loubianka, la poste, la banque, le Tchistipront et l'extrémité de la Pakrowska, située entre les deux boulevards, ainsi que la Maraceca.

Vers les trois heures du matin, le ciel se couvrit de nuages, et la pluie abondante qui tomba le reste de la nuit ayant calmé le vent, l'activité du feu se ralentit. Il n'échappa à cette tempête que quelques maisons éparses çà et là, la Gorokova-polie et la rue Dimidora, qui conduit au jardin d'été.

Le vendredi 6, la pluie qui continua à tomber ayant abattu le vent, l'incendie parut à sa fin. Néanmoins le soir, le feu se manifesta encore dans quelques endroits, mais avec moins de violence.

Le samedi 7, Napoléon crut pouvoir rentrer avec plus de confiance dans le palais du Kremlin. Vers le soir, la flamme consuma encore quelques magasins à la porte de la Tverskoï : cette rue a conservé toute la partie située entre le palais du général gouverneur et le boulevard.

Les premiers soins de Napoléon en rentrant au Kremlin furent donnés aux malheureux de toutes les classes. Il ordonna qu'on nommât des syndics pour faire connaître tous ceux qui se trouvaient sans asyle et sans subsistances; il fit ouvrir des maisons de refuge pour recevoir les incendiés, et promit de leur faire distribuer des rations. Il se transporta à la maison des Enfants-Trouvés, qui avait échappé à l'incendie, fit appeler le directeur, M. le général Toutolmin, se fit rendre compte de la maison, l'engagea à vouloir bien faire son rapport à S. M. l'Impératrice mère, et se chargea de l'expédier par une estafette. Ce rapport est resté sans réponse. Napoléon s'occupa ensuite du soin des hôpitaux, dont une grande partie avait été préservée de l'incendie. Mais quel fut son étonne-

ment, lorsqu'on lui rapporta que ces maisons se trouvaient dans le plus grand dénuement de secours nécessaires, sans médecins, sans remèdes, sans surveillans; qu'on y avait trouvé une quantité prodigieuse de morts; que, sur plus de dix mille blessés arrivés récemment de l'armée, la moitié avait péri faute de secours; que le reste luttait entre le besoin et la mort. On donna ordre aussitôt à tous les chirurgiens de l'armée française, d'établir une administration de secours pour tous les genres de maladies, en distribuant les malades dans les lieux convenables, et de faire des rapports exacts de l'état de ces malheureux. D'un autre côté, le maréchal Mortier, gouverneur-général de la ville, et le général de division comte Milhaud, commandant de la place, eurent ordre d'organiser une municipalité et une administration de police, pour ramener l'ordre dans la ville et lui procurer des subsistances. Mais les lenteurs ordinaires qu'entraînent ces sortes d'opérations au milieu du tumulte des armes, et le peu de respect

qu'on témoigna aux nouveaux magistrats, rendirent leur service à-peu-près nul.

Enfin, pour mieux dissimuler l'embarras dans lequel il se trouvait pour s'être engagé trop avant dans un pays inconnu, aux approches de la saison rigoureuse, sans aucune espèce de ressources, Napoléon voulut persuader à ses soldats que son intention était de passer l'hiver à Moscou. Il fit rassembler tous les débris de la troupe française qui s'étaient restés, pour en composer un théâtre impérial, et l'on convoqua tout ce qu'il y avait de musiciens pour lui donner un concert.

Le dimanche 8, on croyait pouvoir respirer en pensant que le calme allait enfin succéder à l'orage; mais quel calme!

Dans la première semaine, personne n'avait osé sortir de sa maison sans se voir exposé à être dépouillé publiquement. Les malheureux incendiés en avaient fait la triste expérience.

La seconde semaine, le séjour des Français n'inspira pas plus de confiance. J'en appelle aux témoins oculaires qui pour la plupart furent autant de vic-

times. Ce qui avait échappé à la première activité du feu ne devint pas de nouveau la proie des flammes, mais il n'en fut pas de même du pillage; ce qui avait échappé à l'avidité du soldat dans ses premières recherches devint encore l'objet de sa cupidité. Il ne respecta ni la pudeur d'un sexe timide, ni l'innocence de l'enfant au berceau, ni les cheveux blancs de la vieillesse; et les tristes lambeaux de la misère dérobés à la flamme, devinrent encore un appât pour des hommes chargés des dépouilles de leurs frères. Graces au ciel, l'église de Saint-Louis échappa au pillage pendant le séjour des Français; mais elle ne put éviter la visite des cosaques à leur retour. Les églises avaient été abandonnées par je ne sais quel esprit de politique ou d'aveuglement : pendant deux semaines entières le son d'aucune cloche ne s'était fait entendre dans une ville où les temples étaient si multipliés. On ne rencontrait aucun pope; on ne voyait aucune trace du culte religieux; le peuple, au milieu des horreurs de la calamité la plus désastreuse, n'avait pas même la consolation d'épancher ses peines aux pieds des autels et d'im-

plorer la seule ressource qui reste aux malheureux. Les sentinelles préposées à la garde d'Israël, à la vue du danger, s'étaient cachées ou avaient pris la fuite.

On doit cependant à la vérité de l'histoire d'observer ici que les autorités constituées, loin de s'être opposé à l'exercice du culte national, donnèrent des ordres pour découvrir des popes et les obliger à reprendre leurs fonctions. On en trouva quelques-uns; mais ils se défendaient de célébrer leur office sous différents prétextes. Plusieurs sans doute avaient un motif très-légitime, parce que leur église était brûlée. On offrit aux autres tous les secours nécessaires pour reprendre l'exercice de leur ministère; mais soit crainte, soit toute autre raison, on ne put en déterminer que trois ou quatre au bout de trois semaines.

Un seul pope de mon voisinage me consulta pour savoir s'il pouvait reprendre ses fonctions (c'était un pope étranger, aumônier du régiment des chevaliers gardes, surpris par les Français lors du départ de l'armée russe). Je l'y engageai avec

instances. Il obtint du commandant de la place la sauve-garde nécessaire pour faire son office avec décence; et le peuple accourut en foule à la seule église qui fût ouverte à son culte. On avait fait craindre au pope qu'il serait forcé de prier, non pour l'empereur Alexandre, mais pour Napoléon. L'assurance lui fut donnée en ma présence qu'il n'avait pas à changer un seul mot à sa liturgie, et pouvait continuer à prier pour son souverain légitime. Il célébra son office comme à l'ordinaire, et chanta le *Te Deum*. C'était le jour anniversaire du sacre d'Alexandre I^er^.

Hélas! que devait-il résulter de cet abandon inconcevable? Les vases sacrés, les images, tous les monuments consacrés par la piété des fidèles furent pillés ou traînés indignement dans les rues. On a vu les lieux saints transformés en corps-de-garde, en boucheries et en écuries. Le soldat ne se fit aucun scrupule d'employer aux usages les plus profanes des lieux qu'on avait cru pouvoir abandonner à sa discrétion ou livrer aux flammes. Enfin la sainteté inviolable des tombeaux fut violée. Jamais ville prise

d'assaut ne fut témoin de pareils excès. L'officier français avouait que, depuis la révolution de France, il n'avait jamais vu un tel désordre dans l'armée, et en rejetait la faute sur les troupes alliées que Napoléon avait dans son armée, et particulièrement sur les Polonais qui étaient animés d'un sentiment de vengeance particulière. Toutes les rues étaient jonchées de cadavres humains étendus pêle-mêle avec ceux des chevaux et autres animaux qui avaient péri ou de besoin, ou dans les flammes.

Cependant l'empereur Napoléon qui, disait-on, n'avait toléré le pillage que pour dérober aux flammes ce qui leur avait été livré, et particulièrement les subsistances, ne put dissimuler ses regrets à la vue de la licence de ses troupes. Il donna les ordres les plus sévères pour arrêter le pillage, et la peine de mort fut décrétée contre les réfractaires : mais quelle digue pouvait-on opposer au torrent? Le crime fut puni; mais le brigandage ne put être réprimé. Plus d'une fois l'officier indigné frappa de mort le soldat révolté. Les nouvelles autorités constituées qui avaient ordre de rassurer

les habitants des campagnes circonvoisines et de les engager à procurer des fourrages, des subsistances à la ville, échouèrent dans leur tentative. Aucun ou presque aucun paysan ne hasarda impunément de transporter ses denrées à la ville; il se vit dépouillé en entrant aux barrières; on lui enleva denrées, cheval, et voiture : trop heureux d'en être quitte à ce prix! Ces enlèvements souvent réitérés ne laissaient aucun espoir d'approvisionner la ville. La disette était extrême, le citoyen ne vivait que de ce qu'il pouvait obtenir de la pitié du militaire. Les choux et les pommes de terre étaient devenus la nourriture ordinaire, et le besoin le plus urgent rendait le soldat insolent envers ses officiers. On sentit, mais trop tard, la nécessité de préposer des gardes aux magasins de farine, de vin et d'eau-de-vie que l'on découvrait. Si, dès le principe, les autorités se fussent emparées de ces magasins, en établissant un certain ordre pour la distribution des subsistances, il est démontré que la ville de Moscou eût pu être à l'abri du besoin pendant l'hiver en-

tier. Mais cette mesure n'ayant été employée qu'après le pillage, il dut en résulter une dilapidation monstrueuse, et la famine en fut la suite nécessaire. D'un autre côté, la cavalerie manquait de fourrages; les cavaliers obligés de s'éloigner jusqu'à trente ou quarante verstes aux environs de la ville pour se procurer des provisions, étaient surpris par des partis de cosaques répandus tout autour de Moscou, et la plupart du temps les cavaliers et les chevaux périssaient dans ces sortes d'entreprises. Ces pertes réitérées devinrent à la fin très-sensibles. Napoléon feignit de vouloir cantonner sa cavalerie dans les maisons de campagne distantes de quinze à vingt verstes de Moscou; mais toutes les campagnes autour de la ville étaient épuisées ou brûlées; des temps pluvieux annonçaient la saison de l'hiver; l'insubordination du soldat inspira de justes craintes. On débita qu'on avait envoyé un parlementaire faire des propositions; mais ces tentatives ayant été sans succès, on dut se déterminer à abandonner Moscou. On mit la plus grande activité à expé-

dier des convois de blessés et de malades sur la route de Smolensko. On donna ordre de préparer une grande quantité de biscuit. Les rations qui avaient été promises aux indigens, retirés dans les maisons de refuge, n'avaient pu avoir lieu, vu l'extrême disette. Napoléon fit mettre cinquante mille roubles en cuivre à la disposition des syndics chargés du soin de ces malheureux. La répartition qui en fut faite assignait environ quatre-vingt-dix roubles à chacun; mais la difficulté de porter une monnaie aussi pesante ayant exigé des soins et des lenteurs incompatibles avec la précipitation du départ des Français, cette distribution a été presque sans effet, et le secours promis illusoire. Ce fut la populace de Moscou et les paysans des environs, qui profitèrent le plus de ce don. Plusieurs d'entre eux traînèrent dans leurs campagnes des chariots chargés de cuivre, et les enfouirent dans des magasins secrets.

Enfin le dimanche 6 octobre, à quatre heures du soir, on bat la générale, et les troupes ont ordre de se préparer au départ. Une heure après, une partie

des régiments se met en marche, et Napoléon quitte le Kremlin, après avoir fait enlever la croix de la tour d'Ivan Veliky, qu'il fit expédier en France comme un monument de sa victoire. Le lendemain le maréchal Mortier transporta son domicile et sa chancellerie au Kremlin.

Tout ce qui reste des troupes au nombre d'environ cinq mille hommes se concentre dans cette enceinte. On expédie à la hâte les derniers convois de malades. Le mardi 8, un parti de cosaques pénètre par la Tverskoï, et veut percer jusqu'au Kremlin; les Français se rassemblent et les obligent de plier. Quelques jours auparavant, le palais de Petrowsky, que l'on croyait servir de retraite aux cosaques, avait été livré aux flammes, et, bientôt après, la maison de M. le comte Rostopchin, à la Kalinka avait éprouvé le même sort.

Enfin le jeudi 10 octobre, le départ général fut annoncé à deux officiers russes, qui s'étaient avancés jusque dans la Tverskoï, en se signalant comme parlementaires. L'officier qui commandait le poste placé dans cette rue, les arrête et les conduit sous escorte

chez le gouverneur-général Mortier, qui leur déclare que, ne s'étant fait annoncer ici ni par un trompette, ni par un officier subalterne, selon les lois de la guerre, ils sont prisonniers de droit, et qu'il va les faire conduire au quartier-général de l'empereur Napoléon. C'était MM. de Winzingérode, lieutenant-général, commandant des Cosaques, et Léon Alexandrovitch de Narischkin, chef d'escadron des hussards. Le soir, les troupes commencent à défiler vers les sept heures, et à onze heures, le Kremlin et la ville étaient entièrement évacués par les Français. On s'attendait a quelque événement sinistre la nuit même de ce départ. En effet, vers les deux heures du matin, une explosion épouvantable, suivie d'une commotion générale, se fait entendre : c'était l'arsenal qui venait d'être enseveli sous ses ruines, par l'effet d'une mine; dans le même tems le palais des Czars est en feu et devient la proie des flammes. Cette première explosion occasionna une telle secousse que toutes les vitres de la ville furent brisées. De deux femmes retirées dans la maison de refuge, l'une

fut étouffée, et l'autre enceinte, fut surprise par les douleurs de l'enfantement. Trois autres explosions, moins considérables que la première, détruisent la porte du Kremlin, vis-à-vis la Nikolsky, une partie du sénat et les tours extérieures du Kremlin. On ajoute que les Cosaques, étant survenus, parvinrent à couper la mèche qui devait mettre le feu à quarante-huit tonneaux de poudre destinés à faire sauter les cathédrales et la tour d'Ivan Veliky. Dans la grande commotion, la cloche d'Ivan Veliky fut détachée et tomba. Les Français, en évacuant Moscou, abandonnèrent à la générosité de leurs ennemis plus de deux mille blessés français qui se trouvèrent à l'hopital de Galitzin et à celui des Enfans-Trouvés. Une quarantaine de ces malheureux, apprenant qu'ils devenaient prisonniers de guerre, voulurent se retirer, mais ils furent massacrés par les paysans en sortant de la ville, et le lendemain le chemin fut trouvé couvert de leurs cadavres.

Telle fut la destinée de l'ancienne capitale de la Russie, de la ville la plus grande de l'Europe.

Elle était, à proprement parler, la résidence commune de la noblesse russe. C'était l'entrepôt le plus considérable des marchandises nationales; son commerce intérieur était immense; elle renfermait un nombre infini d'établissements célèbres et aussi utiles aux arts qu'à l'humanité. On comptait au mois de juillet dernier environ neuf mille trois cents maisons de maîtres, et plus de huit cents hôtels de seigneurs, dans lesquels l'art le disputait à la richesse des ornements. Aujourd'hui, en calculant le nombre des maisons échappées aux flammes, on peut évaluer ce nombre à-peu-près à un cinquième de la ville.

La perte que la Russie a éprouvée par l'incendie de Moscou est incalculable. Que de millions ensevelis sous des ruines! Que de richesses en tous genres réduites en cendres! Combien de chefs-d'œuvre à jamais perdus pour les arts! Nous ne parlons point ici des victimes nombreuses qui ont été la proie des flammes, ni des trésors renfermés dans les bibliothèques qui ont été consumées par le feu. Nous ne nous permettrons pas même d'exa-

miner si l'incendie de la ville de Moscou était une mesure absolument nécessaire pour arriver à la fin qu'on se proposait; c'est une question qui appartient au tribunal impartial de la postérité. Une chose bien digne de remarque, c'est que le pillage provoqué par le besoin fut alimenté et excité par l'infidélité des gens de maison, qui, pour la plupart, trahirent leurs maîtres, en indiquant les klodovoïe et les caves secrètes, afin de partager le butin : et, après le départ des Français, la populace de Moscou et des environs a laissé par-tout des traces ineffaçables de son insatiable avidité. Pour nous, nous admirons le courage et le patriotisme d'un gouvernement qui nous a recueillis avec bienveillance, et qui a acquis sur nos cœurs des droits à jamais inaltérables.

Moscou, le 3 novembre 1812.

Si vous avez reçu, mon digne et respectable ami, la lettre que je vous ai adressée dernièrement, par une occasion sûre, vous devez avoir la réponse à toutes les questions de votre lettre du 21 du

mois dernier. Vous avez les détails les plus vrais, les plus circonstanciés qu'un témoin oculaire et véridique puisse donner. Je serais fâché que cette lettre ne vous fût pas parvenue, parce qu'elle a été écrite pour ne vous laisser rien ignorer. Je sais par expérience combien la politique met d'adresse à déguiser les faits; mais j'avais bien aussi mon idée quand je vous ai tout dévoilé. Cependant, dans l'incertitude où je suis, si mon envoi vous est parvenu, je vais répondre aux principales questions de votre lettre.

Oui, mon digne ami, nous existons encore, nous sommes sains et saufs, *sic tamen quasi per ignem*. La Providence nous a protégés d'une manière trop sensible pour méconnaître sa main puissante dans cette circonstance. Nous avons vécu quatre jours sous une voûte de feu ; une seule étincelle détachée de cette voûte eut suffi pour nous réduire en cendres; et, grace au ciel, la tempête a grondé autour de nous sans nous atteindre. Notre quartier est resté le seul intact de l'immense ville de Moscou.

Ce quartier est compris dans une courbe qui commencerait à la maison de notre ami De Bonne, au pont des Maréchaux, s'éleverait le long du canal et des bains de Sandormow, jusqu'au boulevard, puis, tournant à main droite, suivrait tout le boulevard jusqu'à la Pakrovska, et, continuant à droite de la même Pakrovska, retournerait en descendant à la Maracéca, jusqu'à la maison de Février, l'horloger. C'est là ce qui compose aujourd'hui la ville de Moscou. Il y a cependant des parties de rues assez bien conservées, telles que la Tverskoï, depuis la maison du général gouverneur, jusqu'à la porte de la même rue et une partie de la Nikilka. A la Slobode, il n'y a de conservé que la rue Dimidora, qui conduit au jardin d'été. Dans tout le reste, il y a quelques maisons éparses çà et là, qui semblent avoir été préservées pour attester l'étendue de l'ancien Moscou. Napoléon n'avait jamais pu croire que le projet d'incendier cette ville, dont on l'avait prévenu, fût mis à exécution. Il s'en est vengé en livrant aux flammes quelques maisons de campagne, et en détruisant

par la mine une partie du Kremlin. Beaucoup d'églises ont été la proie du feu. Les églises catholiques d'hiver et d'été chez nos confrères de la Slobode, l'église nouvelle des luthériens, celle des réformés sont en cendres. L'ancienne église luthérienne a été conservée ; une partie des églises russes a été incendiée, et presque toutes ont été pillées. On a remarqué que la populace de Moscou avait joué le plus grand rôle dans le pillage. C'est elle qui a commencé le pillage des boutiques ; c'est elle qui a découvert les caves les plus secrètes aux soldats français, pour partager le butin : c'est elle qui a introduit les cosaques chez les particuliers au départ des Français ; et les paysans des environs de Moscou qui venaient prendre part au brigandage, emportaient chez eux et enfouissaient tout ce qu'ils pouvaient. En général, les gens de maison ont trahi leurs maîtres et se sont enrichis de leurs dépouilles.

Les Français, grace à la sauve-garde qu'on nous avait donnée à leur arrivée, ont respecté notre enceinte, et elle avait été intacte jusqu'à l'entrée

des cosaques qui les ont remplacés, sans qu'il y eût aucune autorité pour les comprimer. Je suis fort heureux, pour mon compte, d'en avoir été quitte pour quelques couverts d'argent, bouteilles de vin, provisions de sucre, poisson, etc. Heureusement tout s'est passé sans aucune violence, et c'était ce qu'il y avait le plus à craindre. Les abbés Florentin, Perrin et Malherbe sont restés continuellement avec moi dans notre enceinte. L'abbé Florentin était malade depuis cinq mois, et l'est encore. L'abbé Perrin a eu tant d'horreur du brigandage de l'armée française, qu'il n'a pas osé la suivre, quoiqu'il eût reçu l'ordre de partir. Il a mieux aimé courir tous les risques, que de sortir de l'empire avec les ennemis du pays. On m'a forcé, dit-il, à me naturaliser; je suis fort de ma conscience, qu'on me juge, je suis prêt à tout. Notre cour est encombrée de réfugiés; nous sommes les uns sur les autres. Notre service divin n'a jamais été interrompu, même au plus fort de la calamité, et le dimanche 8 de septembre, il n'y a eu de messe dans tout Moscou qu'à l'église de Saint-

Louis; j'avais déclaré à M. le général gouverneur, qui m'avait demandé avec intérêt ce que je deviendrais, que j'étais bien décidé à rester à mon poste; que, tant qu'il y aurait des paroissiens de Saint-Louis à Moscou, rien au monde ne pourrait me détacher d'eux; qu'ils avaient des droits à mon ministère, et que je serais responsable devant Dieu de ma désertion. Il avait été frappé de ma résolution, et la bonne comtesse en paraissait attristée. Aussi m'a-t-elle écrit de Jaroslow, dès le moment que la route a été libre, en m'envoyant quelques provisions. Depuis que l'ancien ordre est rétabli, beaucoup de personnes, parmi celles qui étaient restées à Moscou, ont été cruellement inquiétées. J'ai été vu d'un très-bon œil par tout le monde, parce qu'on savait que je n'étais resté que par devoir, et que je n'avais eu avec les chefs du gouvernement français aucune espèce de relations qui pussent me compromettre. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, dans le peu de rapports que j'ai eus avec eux, je n'ai reçu que des honnêtetés de leur part. Ils m'ont traité avec égard et considé-

française a juré, en partant, de réduire Pétersbourg en cendres au printemps prochain, ainsi que Riga, et de combler les ports. A juger de ses projets par sa retraite précipitée, on serait tenté de croire qu'il se fait illusion. Mais, en attendant, deux cent mille conscrits avaient ordre de se mettre en route; cent cinquante mille Polonais étaient organisés par le duc de Bassano; quatre-vingt mille hommes étaient aux environs de Dantzick, sous la conduite du maréchal Augereau; quarante mille hommes sous les ordres du maréchal Victor; et les contingents de la confédération du Rhin devaient être remis au complet, sans compter les troupes autrichiennes et peut-être d'autres ennemis qu'il tâchera de susciter à la Russie pour se venger; car il veut se venger, et il a de terribles moyens. Le plus sûr est de ne pas s'endormir. Je vous le répète, si vos pères ont des précautions à prendre, qu'ils ne les négligent pas. La manière dont cet homme manie l'esprit de ses soldats et maîtrise son armée, lui donne une puissance monstrueuse. Aucun de ses généraux, même le plus intime, ne connaît sa

pensée; aucun n'ose le contredire, et il dit que le mot *impossible* n'a point été fait pour lui.

Nous n'avons pas cessé de faire les prières prescrites pour la guerre, pendant le temps que les Français étaient à Moscou. Un des assistants eut un jour la franchise de nous dire : Il paraît, messieurs, que vous ne seriez pas fâchés de nous voir éloignés d'ici ? On lui répondit : Monsieur, croyez-vous que nous ayons beaucoup à gagner à votre séjour ici? J'avoue de bonne foi, reprit-il, que nous ne sommes pas des hôtes fort accommodants.

FIN DES LETTRES SUR LA PRISE DE MOSCOU.

LETTRES
DE LEIBNIZ

AU P. MALEBRANCHE
ET AU P. LELONG.

Des recherches faites à la Bibliothèque du Roi, avec autant d'exactitude que le permet la disette de livres modernes qui se fait sentir dans cet établissement, n'ont pu faire découvrir aucune de ces lettres, soit dans la collection des œuvres de Leibniz, soit dans les diverses parties de sa correspondance, qui ont paru successivement.

Elles sont imprimées sur les lettres autographes qui ont été achetées à la vente des livres du P. Adry, dernier bibliothécaire de l'Oratoire, entre les mains duquel elles sont tombées, lors de la destruction de cette maison.

L'original a été scrupuleusement suivi; on a supprimé seulement quelques passages très-insignifiants, et que ne pourrait regretter l'amateur le plus minutieux de l'histoire littéraire.

Durand de Lançon.

LETTRES
DE LEIBNIZ

AU P. MALEBRANCHE
ET AU P. LELONG.

I.

AU R. P. DE MALEBRANCHE.

Hanover, 17 janvier 1700.

Mon Révérend Père,

Je commence par le remerciment que je vous dois pour vostre beau livre *De l'amour de Dieu*. Il me semble que vous convenés avec les idées que j'en ay, et dont j'avois marqué quelque chose dans ma précédente. Si on donnoit des définitions, les disputes cesseroient bientost; c'est pourquoy je tachay d'en donner de la Justice, de la Sagesse,

de la Charité, et de la Béatitude, en parlant du droit de nature dans ma préface du *Codex juris gentium diplomaticus*. Je trouve ce même défaut dans la philosophie, et quelquefois même dans les mathématiques.

Ce que j'avois écrit à M. Bernoulli de Groningue, et qui l'avoit converti sur l'estime des Forces, n'a pas esté imprimé. C'estoit des lettres que nous échangions, et qu'il aura communiquées à M. le marquis de l'Hospital.

Ce n'est pas la première fois que j'ay réussi à persuader par lettres : mais cela n'est pas ordinaire, et encore moins de convaincre les gens par des livres, surtout lorsqu'ils ont pris parti publiquement; car peu de gens sont capables de cette sincérité sur ce chapitre que vous possédés avec tant d'autres belles qualités, et dont vous avés donné des preuves publiques. Les lettres pourtant paroissent plus propres à gagner ceux qui nous sont contraires que les livres; car elles intéressent moins ce point d'honneur qui joue son jeu, lors même qu'on n'y pense point. Le teste-à-teste est

le plus commode pour conférer sur la philosophie; mais des gens comme moy qui se trouvent dans des endroits éloignés des grandes villes, ont le malheur de ne pouvoir profiter par ce moyen des pensées des excellens hommes, dont Paris ou Londres abondent, et à qui on n'oseroit, ny ne doit demander qu'ils se donnent la peine de s'expliquer par lettres. Ce qui surtout a lieu, mon R. P., à vostre égard. Vous et autres personnes d'un mérite extraordinaire, estes chargés de l'instruction du genre humain, et vous employeriés mal vostre temps, si vous vouliés vous appliquer à instruire des particuliers en écrivant des lettres.

Il n'en est pas de même de moy. Car mes pensées n'estant pas encore assez fixées en système mis par ordre, je trouve du profit dans les objections et réflexions que je rencontre dans les lettres de mes amis. Je prends plaisir de voir les différens biais dont on prend les mêmes choses, et cherchant à satisfaire à un chacun (supposé qu'il cherche sincèrement la vérité), je trouve ordinairement des nouvelles ouvertures, lesquelles ne changeant rien du fonds de la chose, luy donnent tousjours un

plus grand jour; ainsy je n'y ay jamais perdu mon temps.

Il passa icy, il y a près de trois mois, une personne d'esprit et de sçavoir, qui alloit en Italie, en compagnie du fils de M. le comte de Guiscar. Il me marqua ce me semble, qu'il avoit l'honneur d'estre connu de vous. Je suis fort touché du malheur arrivé à cette belle compagnie; M. le marquis de Guiscar, et M. d'Avennes estant morts à Vienne de la petite vérole. Toutes les fois que je pense à ces sortes d'accidens, je suis en colère contre les médecins, (quoique d'ailleurs je les estime fort, mais de loin, tant que je puis): c'est qu'il semble qu'on devroit sçavoir le moyen de guérir les maladies assez ordinaires qui ne consistent que dans les humeurs.

Ce que M. le marquis de l'Hospital m'avoit envoyé sur le problême de M. Fatio de Duillier ayant esté d'abord envoyé à Leipzic, comme je lui marquay dans ma réponse, a esté inséré depuis dans le journal qui s'y fait. Ce que je vous supplie de lui témoigner avec mes recommandations, et d'adjouter, qu'on désapprouve fort dans la Société

royale d'Angleterre la manière dont Fatio en a usé à mon égard. Nous avons appris de plus, qu'au lieu d'avoir méprisé le problême de M. Bernoulli, (comme il fait semblant), il l'a cherché inutilement avec beaucoup d'application durant fort longtemps. Ces manières peu sincères, et peu convenables font deshonneur aux sciences. Je souhaite que dans vostre nouvelle édition *De la Recherche de la Vérité*, vous fassiés distinguer les additions ou changemens du reste, soit par la diversité des types, ou par d'autres caractères, afin qu'on le puisse remarquer plus aisément; car il y aura sans doute des choses considérables. Je m'imagine que M. le marquis de l'Hospital travaillera à son ouvrage nouveau, qui sera de conséquence, comme tout ce qu'il nous donne.

Je suis avec zèle,

Mon Révérend Père,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

LEIBNIZ.

II.

AU P. LELONG.

Hanover, 18 may 1704.

Mon Révérend Père,

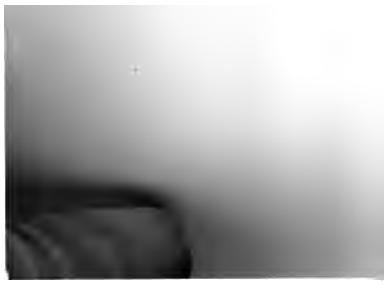
Mon inclination ayant tousjours esté de contribuer en quelque chose à l'utilité publique, je vous suis obligé de l'occasion que vous me fournissés de vous la marquer. Il est vray que si vous m'aviés fait l'honneur de m'écrire l'année passée, j'aurois esté plus en estat de vous servir. Car il vivoit alors un prince dans ces quartiers qui en auroit fait son affaire. C'estoit le feu duc Rudolfe-Auguste de Bronsvic-Wolfenbutel dont l'étude de la Sainte-Écriture, et ce qui regarde la religion et la piété, ne faisoit pas seulement les délices, mais encore l'occupation. Car il s'estoit déchargé de la plus

grande partie des soins du gouvernement sur son frère ; mais il est mort il y a quelques mois.

Ce que je puis faire maintenant est que : 1° l'extrait de vostre lettre soit mis dans un journal allemand pour venir à la notice générale de nos savans, afin que nous puissions mieux trouver de l'assistance, et j'ay déja mis ordre à cela ; 2° que je verray ce que la Bibliothèque Ducale et la Royale de Berlin pourront fournir, d'autant que je suis sur le point d'aller faire moy même un tour à l'un et à l'autre lieu ; 3° et cependant j'en ay écrit et écriray à quelques amis particuliers pour tacher de vous favoriser.

Ayés la bonté, mon R. P., de m'informer un peu plus distinctement de l'œconomie de vostre ouvrage. Vous parlés de l'ordre alphabétique. Mais le faut-il entendre de ceux qui auront écrit sur un même sujet en particulier, par exemple, de ceux qui ont écrit du style du Nouveau Testament, ou de ceux en général, qui ont écrit des dissertations critiques sur la Bible, ou de quelque autre manière ?

J'aimerois mieux le premier, et en ce cas je préférerois l'ordre des temps, rangeant les auteurs antérieurs à l'imprimerie selon le temps où ils ont vécu, et les postérieurs selon le temps de l'impression de l'ouvrage, avec des index alphabétiques; mais il paroist plustost que vous mettrés selon l'alphabet tous les auteurs de vostre ouvrage biblique, et vous estes le maistre de régler vostre grand et important travail. Cependant si vous ou quelque autre passoit à quelque autre matière théologique, par exemple à celle des Conciles, il faudroit encore un alphabet nouveau, et dans la suite il en faudroit beaucoup, ce qui seroit bien incommode. Mais puisque on commence par l'ordre des matieres à mettre tous les livres de la Bible ensemble, j'aurois souhaité qu'on eut continué l'ordre des matieres dans la sous-division, pour que les travaux sur des différens chefs eussent composé un tout; et les qualités des auteurs auroient esté pour l'index alphabétique. Mais il faut sans doute que vous suiviés le fil que vous avés commencé de prendre pour règle, et je n'ay garde



d'y trouver à redire [1]. Je marque seulement ce que j'eusse mieux aimé qu'on eût fait, et au reste je suis avec zèle, et en vous souhaitant un bon succès et des forces proportionnées à la grandeur de l'entreprise,

Mon Révérend Père,

Vostre très-humble et très-obéissant serviteur.

LEIBNIZ.

---

(1) Le P. Lelong, dans la première partie de son ouvrage, qui contient les éditions et versions de la Bible, ou des livres séparés de la Bible, a suivi l'ordre des langues, et a donné des tables, dans lesquelles ces éditions se trouvent rangées selon l'ordre chronologique. La seconde partie de la Bibliothèque sacrée, qui comprend les interprètes et critiques des S. Écritures, ne parut qu'en 1723, dans la deuxième édition préparée par le P. Lelong, et publiée deux ans après sa mort par le P. Des-Molets, son confrère.

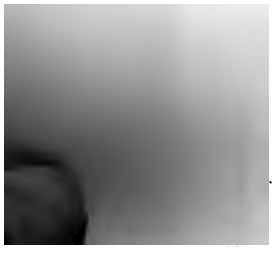
III.

AU MÊME.

Hanover, 19 juin 1704.

MON RÉVÉREND PÈRE,

CE gentilhomme suédois que vous aviés chargé d'une lettre pour moy avec le catalogue des Bibles allemandes que vous aviés déja remarquées, et de quelques Bibles en d'autres langues, dont vous demandiés de l'éclaircissement, s'est acquitté de la commission en passant icy. Cependant j'espère que ma réponse à vostre première vous aura esté rendue, où je vous ay mandé que j'avois donné ordre pour faire mettre un extrait de vostre lettre dans nos journaux d'Allemagne, en latin et en allemand. J'ay aussi écrit à des personnes savantes, pour apprendre si quelqu'un vous voudra et pourra assister suivant vostre desir. Enfin je vous ay écrit



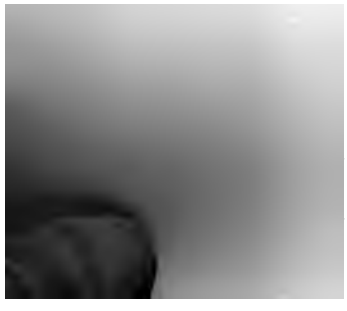
qu'à mon passage à Wolfenbutel et à Berlin, je tâcheray de vous procurer quelque chose. C'est ce que je répète encore, et je n'y manqueray pas, devant partir bientost pour y aller.

Je ne say s'il ne seroit à propos de faire imprimer le catalogue que vous m'envoyés; car il feroit connoistre non seulement vostre volonté, mais encore vos facultés et vos progrès considérables, et monstreroit davantage, combien vous mérités, mon R. P., qu'on vous assiste, puisque cela feroit connoistre que ce n'est plus un projet en l'air, mais un ouvrage déja fort avancé. Je m'imagine au reste qu'il faudroit estre bien déraisonnable pour se fâcher de ce qu'un François entreprend un ouvrage tel que le vostre, et qui fait honneur à toutes les nations qui ont travaillé sur la Sainte-Écriture; et en ayant déja écrit à Leipzic et ailleurs, en vous faisant l'honneur qui vous est dû, je ne pourrois plus dissimuler vostre nom. J'ay pensé que peut-estre quelques savans en amassant ce qu'ils pourroient de nos auteurs bibliques, voudroient faire imprimer leur recueil, avant le vostre; en ce cas

je ne leur communiquerois pas vos collections, quand vous me voudriés les envoyer, afin qu'elles vous restassent et que vous puissiés cependant employer la leur pour vostre ouvrage universel. Mais je n'en puis point juger avant que d'apprendre les sentimens de quelques savans et ce qu'ils ont envie de faire.

J'ay oublié dans ma précédente de vous prier de faire mes complimens au R. P. de Malebranche; c'est ce que je fais maintenant, puisqu'il est de vostre maison : ainsi j'espère que vous aurés la bonté, mon R. P., de luy faire connoistre que je suis ravi d'apprendre qu'il se porte bien, et que je me promets encore beaucoup de son génie pour la recherche de la vérité. Je suis bien fâché de la perte de M. le marquis de l'Hospital qui estoit son ami et le mien. J'espère qu'on aura soin d'empêcher que les belles pensées de cet illustre géomètre ne se perdent point[1]; et je crois que M. Va-

(1) Le *Traité des sections coniques* a paru en 1707, trois ans après la mort de l'auteur.



rignon sera le plus propre à les faire valoir. Je ne connois presque que luy en France, qui semble assez entendre cette nouvelle analyse que j'ay mise en avant le premier, et que M. le marquis de l'Hospital a enrichie extrêmement. Mais j'espère que M. le Marquis et M. Varignon auront gagné des prosélytes que je ne connois pas.

J'ay eu autresfois quelque commerce avec M. le marquis de Refuge, lieutenant-général dans les armées du Roy, qui est fort versé dans l'histoire; j'espère qu'il sera encore en vie [1], mais je ne say où il se trouve; et si vous le saviez, mon R. P., je vous prie de m'en informer. Je serois aussi bien aise d'apprendre quelque chose du présent estat des lettres en France, et des entreprises des savans, qui ne sont point connues par les journaux.

Comme votre dessein, suivant la première lettre, est d'aller plus avant, après avoir achevé la Bibliothèque biblique, pour ranger encore d'autres livres selon l'ordre des matières, et pour parvenir avec le

(1) Il mourut en 1713.

temps à une Bibliothèque universelle; il faut que je vous mande d'avoir appris qu'un certain abbé Maruscelli à Rome, (si son nom m'a esté bien marqué), travaille à un *Index Universalis*, et qu'il a déja amassé environ 140,000 pièces. Mais je ne doute point, mon R. P., que vous n'en soyés déja mieux informé que moi. Quelqu'un m'avoit dit aussi autresfois qu'il y avoit, je ne say qui à Paris, qui méditoit quelque chose de semblable; mais on ne put m'en dire le nom. Je croirois qu'on auroit parlé de vous même, si je ne croyois me souvenir que c'estoit ou devoit estre un séculier.

Je ne say si le dessein de publier le catalogue de la Bibliothèque du Roy est poursuivi. Il seroit bon d'avoir au moins celuy des manuscrits [1]; car celuy que le P. Labbe a publié autresfois dans sa Bibliothèque des manuscrits paroissoit fort imparfait.

---

(1) On sait que ce projet a été exécuté d'une manière incomplète. Il ne paraît pas que les vœux que l'on n'a cessé de faire à ce sujet depuis Leibniz, doivent être accomplis.

On a publié, il n'y a pas long-temps, en Allemagne quelques *miscellanea* où il y a des lettres de quelques savans hommes et quelques posthumes d'ALTINGIUS, et on y a joint un catalogue[1] des manuscrits grecs de la Bibliothèque palatine ou de Heidelberg, telle qu'elle a esté avant l'ancienne guerre d'Allemagne, où Heidelberg fut prise par les ligistes, et la bibliothèque envoyée à Rome[2]. Mais je souhaiterois de pouvoir obtenir le catalogue des manuscrits latins de la même bibliothèque; si vous en connoissés quelque chose, mon R. P., je vous supplie de m'en faire part, comme aussi du catalogue des manuscrits du Vatican.

Il faut vous dire encore que la Bible imprimée l'an 1450, à Mayence, ne s'est pas encore trouvée,

(1) Ce catalogue, fait par FRED. SYLBURGIUS, a été publié par L. CHR. MIEG, dans ses *Monumenta pietatis et litteraria virorum in republica et literaria illustrium selecta.* Francof. ad M. 1701, in-4°. Il n'offre aucun renseignement sur l'âge et la condition de ces manuscrits.

(2) En 1623.

que je sache; cependant l'ancienne Chronique de Cologne, imprimée in-fol. l'an 1499, en language westfalien, (qui tient le milieu entre le bas saxon et le hollandais), parlant de l'origine de l'imprimerie, (p. 311) dit qu'on commença d'imprimer l'an 1450, et que le premier livre imprimé fut la Bible[1].

Je ne say si dans l'édition du psautier de 1523 la langue n'a esté appellée *éthiopique* par erreur, car il me semble que feu M. Ludolfi a remarqué quelque chose de cette nature. Si le N. T. croatique de Tubingue de l'an 1553 et le slavonique de Tubingue de l'an 1557 sont différents, il y a lieu de croire que le dernier a esté en esclavon de Carniole, tel qu'on le parle dans cette province et dans la Carinthie, car un certain ADAM BOHORIZ[2],

(1) Cette Bible dont parle la Chronique de Cologne, est sans doute celle que les bibliographes croyent être sortie des presses de Guttemberg, vers 1455. Un exemplaire conservé à la Bibliothèque du roi porte une souscription de l'enlumineur, qui atteste qu'il a achevé de le colorier et de le relier le jour de l'Assomption 1456. Voy. KONING, *Dissertation sur l'origine de l'imprimerie*, Amsterd. 1819, p. 117.

(2) ADAM BOHORITSCH fut envoyé par les États de Crain à

dans son petit livre *De antiqua lingua carniolana*[1], imprimé à Wittemberg, que j'ai lu autresfois, dit d'avoir travaillé à une telle impression des livres de la Bible[2]. Pour ce qui est de la Bible en idiome de Poméranie (1588) ce n'est que la Bible de Luther, mise dans le jargon de cette province qui approche assez du bas saxon; ainsi vous la pourriés mettre parmy les Bibles allemandes. Le duc Auguste de

---

Wittemberg, avec GEORGIUS DALMATINUS, pour y faire imprimer la traduction esclavone de la Bible.

(1) Le titre exact de cet ouvrage est: *Arcticæ horulæ succissivæ de latino-carniolana literatura.*

(2) C'est un phénomène bibliographique que l'impression qui se fit vers le milieu du XVI[e] siècle, dans le pays de Wirtemberg, de livres en langues slaves. On trouvera dans le dictionnaire de Bayle, au mot DALMATIN, des détails intéressants sur cette traduction de la Bible.

Le professeur SCHNURRER a publié à Tubingue, en 1799, sous le titre de *Slavischer Bücherdruck in Wurtemberg im* 16. *jahrh.*, l'histoire de ces impressions en langues slaves, dont quelques-unes se firent avec les caractères qui leur étaient propres.

Il résulte de ses recherches que les matrices de ces caractères ont été envoyées à l'imprimerie de la Propagande. Il est vraisemblable qu'elles se trouvent aujourd'hui à l'Imprimerie royale.

Wolfenbutel, père des ducs Rudolfe-Auguste et Antoine-Ulric a aussi commencé à faire imprimer une nouvelle version de la Bible[1]; mais elle n'a pas esté achevée. Je vous en marqueray l'année et autres circonstances, quand j'auray esté à Wolfenbutel.

Je voy aussi, mon R. P., qu'entre les versions allemandes des livres de la Sainte-Écriture, vous cités: *Psalter. Germ. ex vers. Notgeri, fol. Argent.* 1698, et *Evangel. Germ. ex vers. Otfredi. Argent.* 1698; mais il faut que je vous dise que je crois que ces ouvrages n'ont pas esté achevés. Feu M. Schilter, savant jurisconsulte de Strasbourg, qui est mort depuis quelques mois, vouloit publier ces deux anciennes versions ou paraphrases faites

(1) Cette nouvelle version allemande, que le prince avait chargé J. Saubertus de publier, fut commencée en 1635. Mais la mort du duc interrompit l'impression au chap. 18 du livre I de Samuel. Quelques exemplaires de ce fragment se sont conservés.

Il est remarquable que plusieurs célèbres théologiens protestants d'alors désapprouvèrent ce projet d'une nouvelle version allemande. (Voy. *Bibliotheca sacr. edit. Bærneri*, t. II, p. 230; et plus bas, lettre XV[e].)

en vieux germanique, tel qu'on le parloit vers le Haut-Rhin, du temps des empereurs de la race de Charlemagne; et il m'envoya les premières feuilles de l'un et l'autre ouvrage, qui devoient servir d'échantillon: mais je n'ay point appris qu'il ait fait continuer, ou encore moins qu'il l'ait achevé[1]. Cependant l'ouvrage d'Otfridus a esté déja publié par Flacius à Bâle, 1571, in-8°; mais les Pseaumes de Notgerus n'ont pas encore vu le jour, que je sache. Il sera bon, mon R. P., que vous fassiez mention des versions germaniques de la Bible, encore des autres anciennes versions, et surtout de celle des quatre Évangiles des Gots du Pont-Euxin, attribuée à Ulfilas, dont le mss. appelé *Codex argenteus*, à cause des lettres d'argent qu'on y voit, a esté trouvé dans le monastère de Werden en Westfalie, et publié par Franc. Junius, sous ce titre: *Quatuor Evangeliorum Christi versiones per-*

(1) Ces deux monuments de l'*ancien allemand* se trouvent dans le *Thesaurus antiquitatum teutonicarum* de Schilter, publié en 1727, par le Prof. Scherz.

antiquæ duæ, Gothica scilicet et Anglo-saxonica; illa à Franc. Junio, hæc à Thoma Mareschallo. Dordrechti, 1665, in-4°. Cette même version a esté réimprimée à Stockholm en 1671, in-4°, quoique le gothique d'Ulfilas n'ait rien de plus commun avec le suédois qu'avec les dialectes des autres peuples germaniques. L'édition de Junius donne cette version dans les caractères mêmes de ces Goths qu'on attribue à Ulfilas, comme elle est dans le ms. Mais STIERNHELMIUS la donne seulement en caractères latins. Il faut encore rapporter parmi les anciennes versions germaniques celles des Anglo-Saxons dont la langue fut celle des costes de l'océan germanique dans ce siècle, et portée par eux dans la Grande-Bretagne. On trouve *Evangelicus codex*, Londini, 1571, et *Psalterium anglo-saxonicum interlineatum Joh. Spelmanni Henrici filii, Lond.* 1640. Mais le *Codex evangelicus* a esté réimprimé par THOMAS MARESCHALLUS et joint aux Evangiles d'Ulfilas, publiés par JUNIUS. Il y a encore *Cædmonis monachi Paraphrasis poetica Geneseos, et aliarum quarumdam sacrarum*

Historiarum abhinc anno 1070 *anglo-saxonico conscripta, et nunc primum edita a Franc. Junio F. F. Amstelodami apud Christ. Conradi*, 1655, in-4°. C'est le plus ancien monument de poésie qu'on connoisse dans l'Occident après les Grecs et les Romains. Bede [1] parle de COEDMON avec éloge.

Il y a aussi *Heptateuchus, liber Job et Evangelium Nicodemi anglo-saxonici fragmentum historicum Judith, dano-saxonice, aut. Eduard Thwaites Oxon.* 1698, in-8°.

Il y a encore *Willerami* [2] *Abbatis Francica paraphrasis in Canticum Canticorum, ed. a Raphelengio*, 1598. FRANÇ. JUNIUS a donné ses observations là-dessus qui ont esté publiées à Amsterdam en 1655.

Ce sont tous les livres bibliques de l'ancien germanique qui me soyent connus. Je ne parle point de ce qui a esté fait depuis l'an 1200 ou

(1) *Hist. eccles.*, liv. IV, ch. 24.

(2) WILLERAM vivait dans le XI[e] siècle. Sa Paraphrase a été réimprimée dans le *Thesaurus* de SCHILTER.

1280 : car c'est depuis ce temps-là que les livres ou écrits allemands, sont devenus plus fréquens.

Il y a quelque temps que j'avois envoyé à M. de Fontenelle deux pièces : l'une pour l'Histoire de l'Académie royale ; l'autre pour le Journal des Savans, si on le trouvoit à propos. La première estoit l'explication d'une nouvelle arithmétique où il n'y a point d'autres caractères que o et 1, et sa conformité avec les anciens caractères de Fohi, roi et philosophe de la Chine [1] : et la seconde estoit une réponse aux objections que le R. P. Lamy dans son livre *de la Connoissance de soy-méme*, a fait contre mon système philosophique de l'Harmonie préétablie [2]. J'ay prié M. Varignon de s'en informer, et je vous supplie, mon R. P., de l'en faire souvenir, afin que je sache du moins ce qui en a esté fait.

Je suis, etc.

---

(1) Voyez la première note de la page 27.

(2) Voyez la seconde note de la page 28.

IV.

AU MÊME.

Luzebourg, à la maison de plaisance de la reine de Prusse, près de Berlin, 11 novembre 1704.

J'ay eu l'honneur de recevoir vostre lettre icy, et je vous réponds d'abord que je n'ay pas oublié vostre ouvrage. J'auray de Wolfenbutel tout ce qui regarde les éditions des Bibles, etc., et je tâcheray de vous faire favoriser aussi par rapport au reste.

Icy j'ay trouvé le fils de feu M. Hendreich qui vouloit publier cette grande Bibliothèque de tous les auteurs par ordre alphabétique, dont le premier volume a vu le jour[1]. Il est ministre de l'église

(1) Sous le titre de *Pandectæ Brandenburgicæ, seu Catalogus universalis librorum.* Ce premier volume comprend les lettres A et B. L'auteur, professeur et bibliothécaire à Francfort-sur-l'Oder, n'a pas d'article dans la *Biographie universelle.* (Voyez *Becmanni Notitia Academiæ Francofurtanæ.* 1707.)

de Potzdam près de Berlin, et en même temps un des bibliothécaires du roi de Prusse, son père l'ayant esté en chef. Or feu son père luy a laissé une infinité de papiers, de billets, collections servant à ce but; mais il amassoit aussi particulièrement une Bibliothèque biblique. Le fils n'ayant pas le loisir de penser à l'achever, paroist disposé à en favoriser, pour l'honneur de son père, celui qui pourroit profiter de ce travail; ainsi si vous lui écrivés, mon R. P., une lettre d'honnesteté en luy offrant de faire la mention de son père, qui est convenable, j'espère qu'il se montrera assez traitable[1].

J'avois envoyé à Paris une réponse à ce que le R. P. Lamy, bénédictin, avoit dit contre mon systême dans son livre *De la Connoissance de soy-même*, et je l'avois recommandé à M. de Fontenelle pour le Journal des Savans, qui ne m'a rien répondu, qu'après avoir esté pressé, et m'a déclaré

(1) Il ne paraît pas que le P. Lelong se soit procuré ces collections; du moins il ne nomme pas Hendreich dans sa préface.

enfin qu'on a résolu de n'y rien mettre de polémique[1]. Je ne say pas comment il l'entend. Mais je souhaite que M. Varignon, dont je n'ay rien vu, me fasse la grace de lui redemander le papier pour le mettre entre vos mains. Il pourra peutestre entrer dans le nouveau journal de vostre ami à qui je vous supplie de me recommander; le mien, ou plustost celui de Hannover qui avoit duré quelques années a cessé : un jeune homme de savoir qui s'y employoit, et qui demeuroit chez moy, ayant d'autres occupations.

L'impression dont je vous avois parlé, n'a pas esté faite, et j'en suis bien aise, puisque vous n'estes pas trop pour cela.

M. Cuperus, grand antiquaire, médite un traité curieux des *Éléphans* éclairci par des médailles et autres morceaux de l'antiquité[2].

---

(1) Cette *Réponse aux objections que le P. Lamy a faites contre le système de l'harmonie préétablie*, a été insérée dans le supplément au Journal des Savants, juin 1709.

(2) *De Elephantis in nummis obviis, Exercitationes duæ.* Hagæ-Com. 1719.

On espère que la grande collection des médailles de feu M. Morel paroistra bientost, mais sans une infinité d'éclaircissemens qu'il auroit pu donner[1].

Un savant saxon travaille à une édition d'Abulfeda, en arabe. Il y a long-temps que j'ay souhaité que ce livre paroisse.

J'ay trouvé icy de beaux livres de peintures venus de la Chine. J'ai vu là entre autres la représentation d'une espèce de jeu approchant de celui des dames, mais qui nous est inconnu.

J'espère qu'on mettra dans les Mémoires de l'Académie des Sciences mon invention de l'Arithmétique binaire au lieu de la décimale, où il n'y a de chiffres que o et 1, et qui servira merveilleusement à la perfection de la théorie des nombres et à l'analyse profonde[2]. J'ay trouvé que c'est encore les clefs des anciens caractères chinois de

(1) Elle ne parut qu'en 1734, sous le titre de *Thesaurus Morellianus*.

(2) Ce mémoire est inséré dans la Collection de l'Académie des Sciences, pour 1703.

Fohi qui en doit avoir déja sçu quelque chose il y a plus de 3ooo ans.

Voicy une prière que j'ose vous faire. Un ami souhaite d'acheter de bons instrumens de mathématique. Ayés la bonté de m'en obtenir des catalogues pris de quelques fameux hommes de Paris, entre autres de Buterfield. Il y a des listes imprimées; mais il y en aura aussi des manuscrites où il n'y a point d'imprimé. On pourra me les envoyer à reprises pour ne point trop donner à la poste à-la-fois. On en choisiroit.

Je suis, etc.

V.

AU MÊME.

Hanover, 31 juillet 1705.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'AI enfin reçu le journal que vous m'avés envoyé par un ami suédois qui s'est arresté un peu en Hollande. J'écris par cette poste encore à M. Varignon, et comme j'ay déja envoyé sa lettre, et que j'ay oublié d'y joindre le papier ci-joint, je vous supplie, mon R. P., de le luy faire donner. Il contient mon sentiment sur les objections de M. Rolle [1]. Cependant je vous supplie, mon R. P., de le ménager encore; car j'écris en même temps à M. l'abbé Bignon, adressant la lettre à M. Va-

(1) MICHEL ROLLE fut un des mathématiciens qui combattirent la méthode inventée par Leibniz et Newton.

rignon, sous cachet volant, pour essayer si l'on pourra faire en sorte qu'on rende justice contre M. Rolle à M. Varignon. On pourra donc communiquer une copie de mon sentiment à M. l'abbé Bignon.

Je seray bien aise aussi d'apprendre les progrès que fait ce R. P. de l'Oratoire qui publie une nouvelle algèbre. Vous ne m'en avez pas dit le nom, mon R. P.; mais il me semble qu'il est marqué dans les journaux. Je vous supplie de le remercier de ma part de la bonté qu'il a eue de s'informer des instrumens dont presque toujours le prix est excessif.

Une chose digne encore à estre démonstrée dans l'algèbre ordinaire est ce que Thomas Harriot a remarqué, et que M. Descartes a mis dans sa géométrie, savoir : qu'il y a autant de changemens de signes dans l'équation égalée à rien, qu'il y a de racines vrayes; et autant de consécutions de signes, qu'il y a de racines fausses. Cela s'entend à proprement parler, quand les racines sont réelles; car quand les racines sont imaginaires, la regle

semble se contredire, car les imaginaires ne sont ny l'un ny l'autre.

Mais je viens, mon R. P., à ce que j'ay à vous dire touchant vostre *Syllabus*, c'est que M. le docteur Jean-Frederic MAYER, Conseiller ecclésiastique du roi de Suède, Surintendant-général de la Poméranie, et Premier-professeur de théologie à Greiswalde, a esté quelques jours icy, en revenant des eaux de Pirmont. Il s'est chargé avec plaisir de la reveue et du supplément de vostre *Syllabus*. Je ne l'avois point icy, l'ayant déja envoyé à Hambourg, à l'adresse qu'il m'avoit marquée, où il la trouvera en repassant pour aller chez lui.

Oserais-je vous supplier, mon R. P., d'une faveur littéraire? PHILIPPUS-JACOBUS MAUSSACUS, *in dissertatione critica ad Lexicon Harpocrationis*, dit, p. 390, *se vidisse Ansileubi*[1] *Gothorum episcopi Glossarium erutum ex veteri codice Bibliothecæ Moysaciensis, in quo multa Gothorum et aliorum populorum barbara vocabula explicentur*. C'est un livre dont je

(1) ANSILEUBUS ou ANGILEUBUS vivait dans le X^e^ siècle.

terois fort pouvoir obtenir communication. Je m'imagine qu'on saura à Paris ce que le manuscrit est devenu. Au moins le R. P. Dom Mabillon, dont je souhaite d'apprendre la bonne santé encore long-temps, en pourra donner des nouvelles, et le R. P. de Montfaucon; veu la grande connoissance qu'ils ont des manuscrits. Aussi bien n'y a-t-il gueres de gens en France qui puissent profiter d'un tel manuscrit; car il faut entendre l'allemand à fond pour cela. Il servira à éclaircir les anciennes loix, et la connexion des peuples. Vous m'obligeriés fort, mon R. P., si vous m'en pouviés faire avoir quelques lumieres, et plus encore s'il y avoit moyen de l'obtenir.

Je suis, etc.

VI.

AU MÊME.

Hanover, ce 9 d'octobre 1705.

Je vous suis bien obligé, mon R. P., des soins que vous prenés pour moy. Il est à craindre que cet ANGESILEUBUS se trouvera quelque part sans que son nom soit marqué dans les catalogues. Car souvent les noms des auteurs des mss. se trouvent dans quelques recoins sans qu'on y prenne garde. De sorte qu'il sera bon de voir un jour si quelques manuscrits en vieux Teutonique ne se trouvent quelque part dont on n'aura point regardé l'auteur. Cependant je vous supplie, mon R. P., de témoigner dans l'occasion aux R. P. Mabillon et Montfaucon, et à M. Baluze, que je leur suis obligé de la bonté qu'ils ont eue de penser à ce que je demandois, et de les supplier de faire

marquer à loisir les vieux mss. teutoniques de leur connoissance ou qui se peuvent déterrer.

Je ne manqueray pas de demander pour vous les catalogues des Bibles de Berlin et de Leipzig. Je marqueray aussi à M. Mayer que vous recevez les sermons ou homélies.

Je suis bien aise que l'analyse du R. P. Rayneau avance. S'il peut démonstrer qu'il y a autant de racines vrayes ou affimatives qu'il y a de changemens de signe, il sera aisé de démonstrer, *vice versa*, qu'il y a autant de racines fausses ou négatives qu'il y a de continuations de signe. Puisque l'un et l'autre réussit tousjours, je ne doute point qu'il n'y ait une démonstration générale; et il seroit important de la découvrir.

Je ne crois pas d'avoir besoin de déchiffrer le livre de M. Newton; car M. Bernoulli le jeune qui l'a lu, croit qu'il n'y a gueres d'ouvertures nouvelles pour nous. De réunir tout aux sections coniques, c'est ce que M. Newton luy-même ne prétend pas, et même j'ay démonstré que cela ne se peut. Il n'a point touché là dedans à ce qui est le plus

difficile dans le calcul des sommes, qui est, lorsque les deux inconnues se trouvent dans l'équation différentielle, savoir : y, x, comme dy et dx.

Dans la dispute avec M. Rolle, il ne me paroist point qu'il s'agisse proprement du calcul intégral, et encore moins de la solution des équations du 6^e degré. M. Saurin fera bien d'arrêter un point et de pousser M. Rolle sur ce qui a déja esté agité, avant que de passer plus loin.

J'avois prié M. Varignon de tacher d'obtenir la machine de M de la Hire pour les éclipses, tant en laiton ou métal, qu'en papier collé, et de me faire savoir quel est le meilleur niveau de ceux qui sont maintenant en vogue à Paris; et j'acheteray volontiers l'un et l'autre. Ayés la bonté, mon R. P., de conferer avec luy là-dessus ou avec quelque autre amy aussi.

Vous ne m'avés point marqué, mon R. P., le nom de ce jeune homme qui travaille à un traité sur la cycloïde, et dont vous loués les progrès dans les mathématiques. Je prends part à ce qui regarde des personnes de cette trempe. Je ne say

si la cycloïde méritoit assez son application, à moins qu'il n'y ait fait quelque découverte nouvelle de conséquence. Il y a mille autres choses plus importantes à faire : *ita ut actum non agas.* Si quelque géometre ordinaire se mettoit à réduire en démonstration, à la façon des anciens, le principal de nos nouvelles découvertes, il ne feroit pas mal, et j'applaudirois à son zele; mais si c'est un personnage capable de faire des découvertes luy-même, j'aime mieux qu'il ne nous donne pas des livres qui consistent purement en répétitions. Mais comme je ne connois pas assez les progrès de ce jeune savant, je ne puis rien décider là-dessus. Je ne connois presque personne en Allemagne maintenant qui fasse quelque chose dans ces matieres. M. Tschirnhaus et moy nous avons le malheur de ne point trouver de jeunes gens qui nous veulent remplacer un jour. C'est qu'il n'y a point d'émolumens attachés en Allemagne aux recherches curieuses. Je ne voys point que M. Bernoulli ait fait quelque disciple dans les Pays-Bas, qui donne quelque espérance de luy. Les Hollandais d'à-présent n'ont point du tout la mine de

faire revivre MM. Hugens et Hudde. Il n'y a qu[illegible] M. Herman à Bale qui se soit mis sur les rang[illegible] Si je puis estre utile à ce jeune mathématicie[illegible] dont vous parlés, je le feray volontiers.

Il y avait deux Ducs, freres[1], dont l'un résid[illegible]it ordinairement à Bronsvic, l'autre à Wolfenbute*l*: le premier qui estoit l'aîné est mort, et av*oit* aussi une bibliotheque, mais médiocre auprès *de* celle de Wolfenbutel, fondée par le père de tous les deux. Cependant si la plus grande partie *du* catalogue qu'on vous a envoyé convient avec ma communication, il se peut que la mienne n'en soit qu'un extrait. Car je ne me souviens pas bien maintenant ce que je vous en ay envoyé. Vous le jugerés donc par ces circonstances et me marquerés afin que je m'informe mieux. Au reste je suis avec zele, mon R. P., vostre, etc.

---

(1) Rodolphe-Auguste, né en 1627, mort en 1704, et Antoine-Ulric, né en 1633, mort en 1704, succédèrent, en 1666, au duc Auguste, leur père, l'un des princes allemands qui ont le plus aimé les lettres.

VII.

AU MÊME.

24 décembre 1705.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

J'AY reçu enfin à Wolfenbutel, où je me trouve présentement, un catalogue où parmy d'autres livres, sont spécifiées les éditions des Bibles qui se trouvent à ladite bibliotheque; je n'ay pas encore pu impétrer cela d'autres endroits, mais je feray copier ces éditions des Bibles pour vous les envoyer, et je répèteray mes semonces à Berlin et à Leipsic. Je ne say si vous aurez reçeu quelque chose de M. le docteur Jean-Frédéric Mayer, depuis quil a reçeu vostre catalogue. Je n'en say autre chose, sinon qu'il travailleroit à vous satisfaire.

C'est dommage que le glossaire d'ANSILEUBUS, évêque des Goths, ne se trouve plus; peut-estre qu'il est dans quelque coin des manuscrits des

chanoines de Moissiac, achetés par M. Colbert, sans que cela paroisse dans le catalogue. Je ne say s'il paroissoit que le R. P. Dom Mabillon ou M. Baluze savoient déja quelque chose de ces auteurs dont je ne say si le nom se trouve dans quelques anciens conciles des Goths.

Ma collection des auteurs *medii ævi*, servant à l'Histoire de Brunsvic, s'imprime maintenant *in-fol.*

Il y en aura plusieurs non encore imprimés, et d'autres que je donne mieux par le moyen des mss. Quelques-uns pourtant sont déja imprimés tels que je les donne; mais je les adjoute, parce qu'ils sont entre les mains de peu de personnes.

Les manuscrits du P. Lecointe, de vostre ordre, qui avoit travaillé avec tant d'industrie à l'Histoire ecclésiastique de France, auront mérité d'estre conservés; car je ne doute point qu'il n'ait eu plusieurs pieces anciennes non encore imprimées, qui pourront servir un jour à quelque habile homme.

On m'a dit qu'il y avoit encore plusieurs volumes des collections que MM. Duchêne avoient voulu

donner, mais que leur mort a fait rester dans le cabinet.

Les remarques du P. Pagi sur les Annales de Baronius viennent de paroistre; j'y trouve beaucoup de corrections chronologiques qui conviennent avec les miennes, et j'ay assez épluché les temps depuis Charlemagne jusqu'à Otton IV.

Je voudrois bien savoir si on ne pense pas à la continuation des Annales du P. Lecointe, et si l'Histoire de France de M. de Cordemoye ne se continue pas.

S'il y a quelque chose de nouveau dans la république des lettres, surtout à l'égard des desseins des savans, je vous supplie, mon R. P., de m'en faire part; on m'a parlé autresfois de quelque savant à Paris qui méditoit une Bibliotheque universelle; mais j'en ai oublié le nom, et je doute que le dessein aura esté fort avancé. On m'avoit nommé aussi un certain abbé à Rome [1], dont je retrouveray peut-estre le nom, qui avoit eu aussi

(1) Voyéz page 16.

un dessein si vaste, mais sans effect; et vostre méthode, mon R. P., est la meilleure, qu'on aille par parties. Je voudrois que quelqu'un fist un catalogue complet des livres mathématiques par exemple; car ce que BLANCANUS [1] et RICCIOLUS ont amassé est peu de chose. Je suis avec zele, (en vous souhaitant une heureuse nouvelle année et beaucoup d'autres, vostre, etc.

---

(1) *Jos. Blancani Mathematicorum Chronologia.* Bononiæ, 1625, in-4°.

J. Bat. Riccioli Chronicon Astronomorum in *Almagesto novo.* Bononiæ, 1651, in-fol.

VIII.

AU MÊME.

Hanover, ce 23 avril 1706.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'ESPERE que votre incommodité qui vous avoit fait garder le lit sera passée, et que la saison vous aura remis en parfaite santé.

Je suis bien touché du malheur arrivé à M. Varignon, d'autant plus que le public et l'avancement des sciences profondes y est intéressé. Le même mal estoit arrivé à M. Hugens, à force d'avoir trop médité, quoyqu'il se soit rétabli enfin par le repos, et soit parvenu à un âge passable; j'espere donc que M. l'abbé Varignon reviendra aussi [1]. Je ne doute point que M. le marquis de

(1) Varignon fut atteint, à l'âge de cinquante ans, d'une maladie causée par des excès de travail, et dont il ne se rétablit qu'au bout de trois ans. Il mourut en 1722. (*Mémoires de Niceron*, t. XI, p. 159.)

l'Hospital n'ait abrégé ses jours par des travaux immodérés. Sa perte me touche encore quand j'y pense. Je souhaite qu'on conserve tous ses papiers, et qu'on voye s'il n'y en a pas beaucoup qui méritent d'estre publiés, quoyque ce ne soyent pas des traités entiers. On m'avoit dit que madame son épouse avoit aussi pris quelque goust aux sciences; ainsi elle pourra d'autant plus aisément contribuer à la conservation des belles pensées qui se trouveront dans ces papiers. Apparemment le R. P. de Malebranche y pourroit contribuer aussi par son autorité, et par l'amitié qui estoit entre luy et M. le marquis; et je vous supplie, monsieur, de luy en dire un mot, en luy faisant mes complimens réciproques.

Quant aux éditions des livres de la Sainte-Écriture, je ne m'attends pas d'apprendre comme il faut ce que la bibliotheque de Berlin peut fournir, avant que j'y aille moy-même, comme je crois faire dans quelques semaines. La bibliotheque de l'université de Leipzic n'est considérable que par les manuscrits tirés autrefois de monasteres voi-

sins, dont vous aurés vu le catalogue, car il est imprimé [1]. La bibliotheque du sénat de cette ville-là est moderne, et commencée depuis peu. Ainsi je ne m'attends pas que Leipzic nous fournisse grand chose. Cependant j'y ay écrit. Il y a un savant homme dans l'université de Helmstat pour les langues orientales, et principalement pour l'hébreu. Je l'ay prié de voir à l'égard des éditions de la Bible, s'il pourroit adjouter quelque chose à la *Bibliotheca Rabbinica* de BARTHOLOTIUS. J'ay aussi écrit à M. le docteur Mayer, pour le prier de se souvenir de ce qu'il m'avoit promis pour vous.

Pour répondre à vos doutes sur le catalogue des Bibles de Wolfenbutel, je vous diray, mon R. P., que vous avés bien jugé que *Nieder-Saxisch* est le jargon du bas-saxon, c'est-à-dire qui est en usage depuis le Weser jusqu'à la mer Baltique, quoyqu'avec beaucoup de variétés. On peut même dire que le jargon de Westphalie entre le Rhin et

(1) En 1676 et 1686. Montfaucon en a donné un extrait dans sa *Bibliotheca manuscriptorum*, t. I, p. 594.

le Weser est presque le même, et approche fort du Hollandois ou Flamand. Quand on dit *Nieder-Teutsch*, on entend ordinairement le jargon des Pays-Bas, c'est-à-dire hollandois, frison, flamand.

La Bible *wendisch* imprimée à Wittemberg[1] est du jargon esclavon de la Carinthie, Carniole, *Windische Mark*, et pays voisins, entre l'Austriche et la mer Adriatique. Je me souviens d'avoir lu ce que Bohoriz, qui a travaillé à cette édition de Witeberg, a dit sur cette langue dans un livre intitulé, *Horulæ Arcticæ successivæ*[2], ayant réglé avec quelques amis l'orthographe de cette langue, pour en pouvoir imprimer des livres en caracteres latins ou allemands; au lieu que les Esclavons ont deux autres caracteres tout-à-fait différens des nostres, et presque tirés du grec: l'un usité en Moscovie, l'autre en Bulgarie et dans les pays voisins du grand-seigneur. Il me semble que le premier s'appelle *cyrolique*, et le second *glayolitique*.

---

(1) En 1584. 3 vol. in-fol.

(2) Voyez la note deuxième de la page 19.

Les glosses mss. de l'édition allemande de Leipzic, 1542, attribuées au Duc Jules de Brunsvic, ne seront que quelques notes marginales que ce prince, (fondateur de l'université de Hemstat, appelée *Julia* pour cela, et dont il est parlé dans M. de Thou et ailleurs) y aura mises à la marge, de sa main. Apparemment ce ne sera pas grand chose, et le seul nom de l'auteur aura fait qu'on en a fait mention. Cependant je les regarderay moy-même, quand je repasseray à Wolfenbutel.

Quand sous la rubrique *Londini*, in-folio, il est dit 27. 27 *Britannica sive Hibernica* 1620[1] je juge que l'*hibernica* est une erreur. C'est proprement *Britannico-Wallica*, c'est-à-dire de la langue du pays de Galles, qui convient assez avec celle de la Basse-Bretagne, et même avec l'ancienne gauloise. Quant à *Biblia hibernica*, on m'a asseuré que la premiere édition de la Sainte-Écriture en langue hibernoise ou d'Irlande, a esté faite de nostre temps, et que feu M. le chevalier Boyle a contri-

(1) Cette erreur est corrigée dans la *Bibliothèque sacrée*.

bué beaucoup à la dépense nécessaire pour en venir à bout [1].

Je regarderay moy-même à mon retour à Wolfenbutel quelques-uns des livres douteux; pour vous en pouvoir rendre compte : et maintenant je vous remercie, mon R. P., d'avoir esté à la bibliotheque Colbertine pour vous informer du glossaire d'Ansileubus, évêque des Goths. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu aucune mention de cet auteur, que dans les notes de Maussacus *in Harpocrationem*, qui dit l'avoir vu. Ce seroit dommage si ce monument de l'antiquité gothique estoit perdu. Apparemment c'estoit un évêque des Wisigots du Languedoc ou de l'Espagne. Je ne doute point que vous n'ayés indiqué au P. Mabillon et à M. Baluze l'endroit où j'ay trouvé mention d'Ansileubus, afin qu'ils ayent pu juger que je n'en parle pas encore. Je sais qu'il y a un bon glossaire d'ancien Teutonique dans la bibliotheque de Saint-Germain-des-Prés, et que le R. P. dom Mabillon

(1) Elle parut effectivement en 1685.

possede et connoist encore d'autres glossaires teutoniques. Je souhaiterois d'en apprendre quelques particularités. On prétend qu'il y a un ouvrage non imprimé de RÉGINON PRUMIENSIS, célebre historien, et abbé autrefois du monastere de Prum du diocèse de Treves, qui contient une instruction sur la musique de son temps. Je ne say si le R. P. Mabillon en a connoissance [1].

On feroit bien sans doute de penser de la part de vostre clergé à la continuation du laborieux ouvrage du P. Lecointe des *Annales ecclésiastiques de France*.

Qui est ce M. Saurin ou Sauvin, dont vous dites, monsieur, qu'il aide M. Cordemoy pour son histoire? Je n'oserois asseurer que ce soit le mathématicien M. Saurin. Si le R. P. Daniel est arrivé jusqu'à la fin du regne de Henri IV, il est bien avancé. Il semble qu'il aime fort à soutenir des paradoxes. Cependant je croy qu'il a raison de

(2) Voyez *Fabricii Bibliotheca lat. med. ævi*, t. I, p. 238, et t. VI, p. 62, édition de 1754.

soutenir que les François n'ont pas esté établis fixement au-delà du Rhin avant Clovis; et ceux qui ont cru, comme WENDELINUS, que l'ancienne loy salique avoit esté faite quand ils estoient déja les maistres du Brabant et des environs ont esté mal informés.

Je suis bien aise que M. Drouin qui a travaillé à une bibliotheque universelle vit encore. Il fera fort bien de se décharger sur vous de cette partie qui regarde la Sainte-Écriture. Un abbé italien avoit aussi pensé à un si vaste travail à Rome. Je me souviendray peut-estre du nom, mais je crois qu'il est mort. Si M. Muratori est resté à Modene, c'est une marque que la bibliotheque de M. le duc y est restée aussi; et j'espere qu'on n'y aura point touché, quoyqu'on ait touché à d'autres meubles. Si vous en savés quelque chose, je vous supplie de m'en faire part, et au moins de vous en informer, mais sans me nommer. M. Toinard avoit mille belles choses, et M. Baillet estoit capable de donner encore de beaux recueils. Je suis fâché de leur perte. Feu M. PLACCIUS a laissé un grand

ouvrage *De anonymis et pseudonymis*, dont il avoit donné un essai in-4° autrefois. On l'imprimeroit si les libraires y avoient de l'inclination [1].

Je suis, etc.

---

(1) Il parut en 1708, in-fol., avec une préface de J. A. Fabricius, et J. Chr. Mylius publia, en 1740, un supplément à cet ouvrage.

IX.

AU MÊME.

29 d'août 1706.

MON RÉVÉREND PÈRE,

. . . . . .

. . . . . .

JE ne demande pas proprement des manuscrits saxons, mais je suis curieux de toute sorte de manuscrits teutoniques, sous lesquels je comprends gothiques, saxons, vieux francs ou autres; et il me semble qu'ils ont un tel glossaire à Saint-Germain-des-Prés, quoique pas encore imprimé, et autres livres theotisques ou teutoniques. Je ne doute point que le R. P. dom Mabillon ne sache presque tous les endroits de France où des livres teutoniques ou theotisques se trouvent. C'est dommage que le glossaire gothique d'ANSILEUBUS, évêque goth, que M. Maussac avoit vu *apud canonicos moissiacenses*, s'est perdu autant qu'on peut connoistre jusqu'ici.

Je m'étonne que le livre posthume de M. le marquis de l'Hospital ne paroist pas encore : il serviroit fort au R. P. Reynaud par rapport aux lieux. Cette matiere des lieux propres à résoudre les problêmes, bien loin d'estre épuisée, ne me paroist jusqu'ici qu'effleurée. Les anciens avoient même la-dessus quelques lumieres qui manquent aux modernes; et moy-même quoique j'aye presque tousjours pensé à autres choses, je pourrois ouvrir un nouveau champ la-dessus. Je trouve que le R. P. après s'estre étendu sur mille autres choses a esté trop court sur les équations. Ce que M. Wallis a remarqué est la pure vérité, savoir: que presque tout le 3^{e} livre de la géométrie de Descartes, quant à la constitution des équations par la multiplication de leurs racines, est prise de l'analyse de Harriot. On n'en peut presque point douter, en les conférant : et même cette belle et importante regle qui fait connoistre par l'alternation ou consécution des signes le nombre des racines vrayes ou fausses, en est prise. Harriot l'avoit trouvée par induction, et personne

jusqu'ici n'en a pu donner la démonstration, ce qui n'est pas un petit défaut. C'est aussi un très-grand défaut de nostre analyse, qu'on n'est pas encore entierement le maistre des problemes qui se peuvent proposer à la façon de ceux de Diophantes. Enfin je trouve nostre analyse encore fautive ou plustost défective en beaucoup de choses qui nous éloignent infiniment de la perfection. Cecy est pour le P. Reyneau, avec vostre permission; et, comme je crois qu'il est encore dans la vigueur de son âge, j'espère qu'il sera capable de remplir avec le temps quelques-uns des vuides qui s'y trouvent.

Je viens maintenant à vos versions. C'est un auteur assez connu, nommé THEOBALDUS, qui a écrit la guerre des Hussites, *Hussiten-krieg*: c'est le titre du livre et non pas le nom de l'auteur qui s'appelle *magister Zacharias Theobaldus, Schlackenwaldensis Bohemus*. Je l'ay présentement devant moy, et y ayant trouvé l'endroit que vous me marqués, mon R. P., je vous en envoye la traduction.

Je crois que la langue iberienne dont parle SWEIGGERUS est la géorgienne; s'il y a une version de l'Écriture de cette langue, on la devroit connoistre à Rome *in propaganda*, où l'on a publié un dictionnaire georgien.

M. JABLONSKI qui a publié la Bible en hébreu avec soin, est de mes amis, et je luy demanderay des nouvelles de son ouvrage pour vous, afin que vous en puissiés profiter; il est un des chapelains prédicateurs de la cour du roy de Prusse.

Je sauray aussi quand la Bible a esté publiée en langue lettique et esthonique. Quant à la Bible imprimée à Ostrowe, en 1581, elle est sans doute appelée moscovite, parce que c'est une traduction en langue des Russes et en caracteres cyruliques usités dans l'empire du Czar qui sont faits du grec. Mais la Bible imprimée environ en même temps à Witenberg, est une traduction en langue carinthienne ou carniolienne qui est un autre dialecte slavonique différent du russien. Il faut même savoir que les livres russes imprimés en Moscovie sont ordinairement dans le vieux dialecte slavo-

nique que le peuple ne parle plus, et qui est assez différent du russien vulgaire.

Les Moscovites avoient fait prisonnier ce M. Glick, prévôt de Marienbourg, dont vous parlés; mais le Czar l'ayant trouvé habile homme, l'accomoda et luy ordonna de travailler entre autres choses à une nouvelle édition de la Bible; mais on me dit qu'il est mort. Je sauray combien son travail a esté avancé, et s'il est continué.

J'ay écrit plus d'une fois à Leipzic au sujet des éditions de livres et je feray encore. Je ne croy pas qu'il y ait là quelque chose de fort extraordinaire excepté des manuscrits dont le catalogue est imprimé. Je ne manqueray pas de continuer de presser M. Mayerus. Au reste je suis, etc.

X.

AU MÊME.

Hanover, 25 septembre 1706.

MON RÉVÉREND PÈRE,

VOSTRE derniere m'a donné occasion de vous faire une priere. Vous dites que le R. P. dom Mabillon vous a presté des catalogues des manuscrits pour voir s'il y en avoit parmy quelques teutoniques. Si vous me pouviés procurer, mon R. P., les copies de ces catalogues, et même de tous les autres catalogues de manuscrits que ce Pere ou d'autres vous pourroient fournir, je ferois volontiers la dépense nécessaire pour cela, et ne manquerois pas même à quelque reconnoissance.

Je vous laisse penser, mon R. P., s'il sera nécessaire de dire cela à ceux qui vous les communiquent; et je laisse le tout à vostre prudence et

bonté, que je tacheray de mériter un peu mieux que je n'ay pu faire jusqu'icy.

Je ne manqueray pas de m'informer du livre de Craft et de le conférer avec celuy de M. Mayer qui n'a pas encore satisfait à sa promesse.

Je feray bien tost un tour à Berlin s'il plaist à Dieu; et ne manqueray pas de vous satisfaire. MM. de Leipzic sont dérangés, cependant je ne laisseray pas de presser ce que vous en demandés aussitost qu'ils auront respiré : et je suis avec zèle,

Mon Révérend Père,

Vostre, etc.

XI.

AU MÊME.

Hanover, ce 13 décembre 1705.

MON RÉVÉREND PÈRE,

JE ne sache point depuis long-temps que j'aye esté aussi honteux et aussi embarassé que je l'ay esté à la veue de vostre paquet, d'avoir osé vous demander un travail si grand et si peu digne de vostre mérite : je n'aurois jamais cru que cela fut allé si loin. Mais enfin il ne faut penser qu'aux moyens de vous marquer ma reconnoissance. Je feray cependant annoncer vostre ouvrage dans les actes de Leipzic, et dans les *Nova Litteraria Germanica*, qui s'impriment à Hambourg.

Le livre du R. P. dom Montfaucon [1] paroist

(1) Leibniz veut parler de la *Palæographia græca*, qui parut en 1700.

excellent, et je vous suis encore obligé, mon R. P., de m'avoir fait part de son *conspectus*. Je seray curieux entre autres de ce qu'il dira des caracteres chymiques des Grecs. Mais je souhaite surtout qu'il en explique à fond les notes musicales. Il y a aussi de la difficulté quelquefois dans leurs notes numériques. Il paroist que le *jota* signifie quelquefois l'unité, comme lorsque je me souviens que j'estois un jour embarassé sur ce fameux épigramme ou plustôt enigme chymique grec qui commence:

Ἐννέα γράμματ' ἔχω, τετρασύλλαβος εἰμῖ, νοει μὲ.

qui, selon toutes les apparences, doit signifier Ἀρσενικὸν comme si c'estoit la matiere de la prétendue pierre philosophicale. Il se trouve dans les chymistes grecs, mais avec quelque variété, et paroist un peu corrompu[1].

Il y a à Berlin un savant homme qui connoist

---

(1) Ces vers se trouvent dans l'ouvrage encore inédit de STEPHANUS d'Athènes, intitulé: Πράξεις ἱερᾶς τέχνης, ou *Leçons de Chimie*. Ils sont insérés aussi dans les *Oracula sybillina*.

On peut les lire dans la *Bibliotheca græca* de FABRICIUS (vol. XII, p. 696), et l'on y trouvera l'explication que Leibniz

le R. P. dom Montfaucon, et qui l'honore infiniment. C'est M. De la Crose, un de ceux qui ont l'intendance de la bibliotheque du roi de Prusse, qui m'a toujours parlé de ce père comme d'un des premiers hommes du temps. Je voy qu'il

---

en a donnée, ainsi que la traduction suivante qu'il en fit en vers latins :

Litterulis noscor quadrisyllabus ipse novenis :
Syllaba habet binas, nisi quod tenet ultima ternas.
Vocales quatuor, quinis non propria vox est.
Bis septem vicibus numerum centuria totum
Ingreditur, decadesque novem, tum bis tria. Si me
Noveris, hinc aditus ad sacra nostra patent.

Leibniz, dont l'esprit investigateur s'est exercé sur toutes les branches des connaissances humaines, s'était occupé, dans sa jeunesse, d'alchimie. De Murr, dans ses *Notices pour servir à l'histoire de l'alchimie**, rapporte que ce philosophe se trouvant, dans sa jeunesse (en 1666), à Nuremberg, fit connaissance du docteur S. G. Volkamer, célèbre adepte, membre d'une société savante, fondée à Nuremberg, vers le milieu du XVII^{e} siècle, pour la recherche du grand-œuvre. Il se mit à lire des livres d'alchimie, à en extraire quelques phrases obscures, à l'aide desquelles il composa une lettre inintelligible, qu'il adressa à

* Litterarische Nachrichten zu der Geschichte des sogenannten Goldmachens. Leipzig, 1805, in-8°, p. 81.

pousse fort loin dans le grec ce que le R. P. dom Mabillon a si bien commencé dans le latin.

Étant dernierement à Cassel, j'y vis un original de Charlemagne donné à l'abbaye de Hersfeld, *anno imperii secundo*. Un R. P. jésuite, à qui j'en parlay depuis, quoyque très-savant homme d'ailleurs, en parut étonné. Je voyois que les discours du P. Germon avoient fait impression sur luy; mais je le désabusay.

M. De la Crose, dans ses dissertations publiées depuis peu en Hollande, va jusqu'à faire un procès à tout l'ordre des jésuites, de ce qu'ils permettent aux PP. Hardouin et Germon de révoquer en doute la génuinité des anciens livres et titres. J'espère qn'on sera trop sage dans un ordre où il y a tant d'hommes excellens de donner dans un

---

D. Wulfen, président de la société, en demandant à y être admis. Le président, ne doutant pas que notre philosophe ne fût un savant alchimiste, l'introduisit dans le laboratoire de la société, et lui offrit de s'associer à ses travaux, en remplissant, moyennant un traitement, les fonctions de secrétaire. Leibniz ne tarda pas à s'en dégoûter.

tel dessein. Les PP. d'Anvers, collecteurs des actes des saints, en usent comme il faut. C'est à eux qu'il faudroit renvoyer le P. Germon comme à l'école. Si l'occasion se présente, je vous supplierois, mon R. P., de faire mes complimens au R. P. dom Montfaucon.

J'ay fait imprimer les *Otia imperalia* de GERVASIUS TILBERIENSIS, à cause de l'empereur Othon IV pour qui il les a faits, et dont il estoit mareschal dans le royaume d'Arles; car cet empereur estoit de la maison de Brunsvic. L'auteur a esté fort souvent cité par des habiles gens, comme j'ay marqué dans ma préface, et il y a de l'or dans cette boue. Les fables même dont il est si prodigue ont leur usage pour connoistre le génie de ce temps; entre autres il pourra servir un jour *ad illustrandam geographiam medii ævi*, qui n'a pas encore esté éclaircie comme il faut : et la plupart des géographes et auteurs des dictionnaires historiques les passent quoyqu'elles soient très-nécessaires pour l'histoire. Le R. P. Lequien est homme de mérite, et a eu autrefois quelque commerce

avec moy. Le feu P. Pezron, abbé de la Charmoye, a fort perdu dans mon esprit par ses *Origines celtiques*, où il y a des chimères qui valent bien celles de Goropius Becanus[1] et de Rudbeckius: mais j'ay de l'inclination pour son sentiment sur la chronologie des LXX.

J'ay voulu dépescher cette lettre sans délay pour vous avertir de la réception de vostre paquet, et je suis, etc.

Je seray curieux d'apprendre ce que le R. P. de Malebranche aura observé sur les couleurs. La matière est de conséquence. Il y a une expérience que M. Mariette a contestée à M. Newton, qu'il faudroit sur-tout examiner : car M. Newton prétend qu'on peut séparer les rayons colorés les uns des autres, en sorte qu'après cette séparation, la réfraction ne les fait plus changer de couleur.

(1) L'une des chimères que débita J. Becan est que le flamand était la langue que parlait Adam.

XII.

AU MÊME.

29 février 1708.

MONSIEUR,

VOSTRE silence extraordinaire me fait douter si ma lettre a esté rendue. Après avoir receu l'honneur de la vostre, où vous aviés joint vostre ample collation de mon imprimé de GERVASIUS avec les manuscrits, je vous avois écrit d'abord une lettre de remerciment conforme à mon devoir pour vous marquer combien je suis sensible à tant de bonté que vous m'aviés témoignée, et à tant de peine que vous aviés prise en ma faveur pour le public; mais je suis surpris de ne plus rien apprendre de vostre part, et j'en serois plus en peine et craindrois pour vostre santé, si j'avois reçu réponse à d'autres lettres. Mais j'en avois aussi écrit au R. P.

Gobien, jésuite, et, comme je crois, dans le même paquet, de qui je ne reçois point de réponse non plus; ce qui me fache aussi d'autant plus que je luy avois recommandé des amples lettres pour la Chine. On en reçoit de surprenantes nouvelles: comme si l'empereur y avoit fait mourir le cardinal de Tournon, légat du pape. Si cela est, ce sera une chose fâcheuse, et qui pourra avoir des mauvaises suites.

Pour vous dire la vérité, j'ay tousjours cru qu'il falloit tacher de donner un bon sens aux doctrines des anciens Chinois et aux pratiques des modernes, autant que la nature de la chose le permet. Mais je suis faché que nos missionnaires portent nos sciences à la Chine sans nous en rapporter les connoissances chinoises.

Mais venons à ce qui nous regarde de plus près: c'est, mon R. P., que M. Mayer m'a enfin renvoyé vostre catalogue manuscrit avec des augmentations fort considérables. Je vous envoie en même temps sa lettre. Comme je n'ay pas encore occasion de vous le renvoyer, je prie encore quelques amis de

parcourir ce même catalogue. Mais comme ces amis sont voisins, je l'en pourray reprendre quand je voudray. M. Mayerus y a mis aussi plusieurs personnes qui vous ont échappées; enfin, *voluit tarditatem auxilii compensare gravitate :* comme il est fort distrait, je ne croyois pas qu'il en feroit tant. J'ay parcouru moi-même vostre catalogue, et j'y ay fait de petites additions et corrections.

Je suis, etc.

XIII.

AU MÊME.

Hanover, 9 avril 1708.

MON RÉVÉREND PÈRE,

JE ne crois pas d'avoir laissé aucune de vos lettres sans réponse, et surtout je vous ay remercié du soin très-grand que vous avés pris de conférer GERVASIUS TILBERIENSIS avec les manuscrits. Ces collations seront insérées dans le second tome *Scriptorum Brunsvicensia illustrantium*, avec la reconnoissance que je vous dois publiquement.

Quoyque l'algebre de M. Newton soit un livre imparfait, il ne laisse pas de contenir de bonnes choses dont quelques-unes auroient mérité d'être épluchées et employées par le R. P. Rayneau. Car quoyqu'il y en ait qui ne sont pas trop commodes pour la pratique, elles ne laissent pas d'être théo-

rie, et je serois bien aise que le R. P. Rayneau les examinât avec attention. Je le ferois moi-même s'il m'estoit permis aujourd'huy de donner beaucoup de temps à ces matieres. Quoyque je sois assez persuadé et convaincu par mes propres expériences et succès de la grande utilité de nostre analyse, je ne laisse pas d'être moy-même d'un sentiment assez approchant de celuy de M. Newton, et de croire qu'il y a quelque chose dans la synthèse à la manière des anciens qui mériteroit qu'on ne la négligeast point autant qu'on fait. J'ay peur que M. de la Hire aura essayé les expériences de M. Newton sur les couleurs avec quelque prévention, et n'y aura pas employé tout le soin qu'on y pourra donner : car comme M. Newton y a travaillé avec tant d'années et qu'on ne peut douter de son mérite, il n'est point croyable qu'il ait récité des expériences imaginaires. Ainsi je souhaiterois que des personnes, qui puissent avoir tout le loisir nécessaire, et veuillent se donner assez d'application (qu'on ne doit point demander à des personnes de l'âge et du mérite du R. P. de Male-

branche et de M. de la Hire) fussent chargées de cet examen. C'est ce que j'ay écrit à M. l'abbé Bignon.

Un mathématicien de Bologne, nommé M. MANFREDI m'a envoyé un livre imprimé où il met en abrégé plusieurs choses qui regardent mon calcul des différences et des sommes la plupart tirées des actes de Leipzic. Cependant ce livre ne paroist point à mépriser et a assez bien compris ces méthodes. Mais je l'ay exhorté de penser aux problemes, par exemple : *In data superficie minimam lineam ducere a puncto dato ad datum.*

J'attends des bonnes choses de l'*Histoire de France* du R. P. Daniel ; son premier tome me le fait juger ; il me semble cependant qu'il affecte un peu trop à s'écarter des sentimens d'autruy. Quand vous apprendrés quelque chose de plus, mon R. P., des affaires de la Chine, vous m'obligerez de m'en faire part. Je plains le bon P. Gobien, et voudrois savoir le nom de celuy qui sera chargé des missions étrangères. Autresfois c'étoient les RR. PP. Verjus et Gobien. Ils estoient tous deux de mes

amis et sont morts tous deux. Il a passé icy le R. P. Cima, augustin réformé, venant de la Chine et retournant en Italie : mais alors quand il y estoit, le cardinal de Tournon n'estoit pas encore arrivé. Ce pere assure que le monarque de la Chine ne croit point l'immortalité. Il luy a tasté le pouls plusieurs fois en qualité de médecin.

M. de la Crose (ami autresfois du R. P. dom Monfaucon) non content de sa dissertation françoise contre le R. P. Hardoin, en publiera bientost une latine plus ample.

Je serois bien aise d'apprendre de temps en temps ce qui se fait dans les sciences à Paris, non seulement dans la géométrie ou analyse, mais aussi dans les autres parties, astronomie, physique, médecine, etc. Mais M. l'abbé Varignon n'a pas le loisir de m'y favoriser, ou bien il a ses raisons pour être réservé là-dessus. Il faudroit pour cela des amis plus à loisir ou moins scrupuleux. J'ay envoyé vostre lettre à M. Mayer, et au reste, je suis, etc.

XIV.

AU MÊME.

Wolfenbutel, ce 26 juin 1708.

MON RÉVÉREND PÈRE,

JE vous promets encore de bonnes recrues pour vostre ouvrage. M. LISERUS, surintendant général des églises du pays de Zele, fils et petit-fils et parent de célebres théologiens de la confession d'Augsbourg de ce même nom, et très-versé dans la connoissance de l'histoire ecclésiastique de cette confession et de ses théologiens, a maintenant vostre manuscrit entre les mains, et me fait espérer que je le pourray retirer dans peu. Comme il est à portée, et dans nostre pays, je pourray mieux pousser la chose que je ne pourrois faire auprès de M. Meyerus.

J'espérois depuis plusieurs semaines de faire un tour à Wolfenbutel et de me servir de l'occasion

pour y regarder la Bible latine et répondre à vostre question. Mais je n'ay pu y venir que maintenant, c'est pourquoy j'ay différé à vous répondre plus que je ne voulois.

J'espere qu'on sera éclairci maintenant sur la destinée du cardinal de Tournon.

L'ouvrage posthume de M. PLACCIUS *de Anonymis et Pseudonymis*, a paru enfin. Il vous sera utile aussi pour vostre bibliotheque sacrée.

Je suis bien obligé au R. P. Raynau du présent de son ouvrage qui mérite sans doute d'estre estimé puisqu'il contient les principes de presque tout ce qu'on a découvert en analyse dans l'ordinaire aussi bien que dans l'infinitésimale.

Je n'ay pas avec moy le livre de M. Newton, l'ayant laissé à Hanover; cependant je me souviens qu'il y a plusieurs choses qui mériteroient d'estre éclaircies, détaillées, démonstrées : par exemple, la méthode de reconnoistre le nombre de racines impossibles par les changemens des signes. Car quoyqu'il avoue lui-même que cette méthode n'est pas tout-à-fait universelle, elle ne laisse pas

d'estre ingénieuse, et mériteroit d'estre approfondie. *Item* sa méthode d'examiner si l'équation rationelle peut estre divisée par un diviseur qui enveloppe quelque absurdité dans les coefficientes de l'inconnue. Car ordinairement on ne cherche que des diviseurs rationels des équations rationelles. Il donne aussi quelques regles pour oster l'inconnue par le moyen de deux équations qui la contiennent; et ces théorêmes mériteroient d'estre poussés et continués. La méthode de supposer une courbe générale et la déterminer par les conditions, n'est pas nouvelle.

L'histoire du P. Daniel contiendra apparemment des bonnes choses. Qui est cet auditeur de la Chambre des Comptes, savant dans l'histoire, qui en doit faire la révision? Ce père cherche quelquefois à dire des paradoxes, comme je le juge par son premier tome, qui devait servir d'échantillon. Je crois qu'il réussira mieux en cela qu'en philosophie et en théologie. Ce qu'il a publié contre M. Descartes et contre les jansénistes me paroist outré. La fiction du voyage de M. Descartes par

le monde [1] me paroist un peu badine et il n'y a pas trop d'objections solides ; et le livre de l'*Esprit des nouveaux disciples de S. Augustin* me paroist un peu malin. Je remarque qu'ordinairement les jésuites de vostre pays affectent un peu trop aujourd'hui d'écrire galamment, et il semble que le P. Bouhours les a gâtés par son exemple.

Continue-t-on encore les *Memoires de Trévoux?* Il y a long-temps que je n'en ay rien vu. Ces mémoires tiennent quelque chose de ce caractère qui ne paroist pas des plus convenables.

Lorsque j'écrivis à M. de la Crose la lettre au sujet des sociniens, qu'il a jointe à sa dissertation sur ce sujet, je n'avois point vu ce qu'il avoit écrit contre le P. Hardouin. Je n'ay garde de croire que les jésuites ou d'autres sociétés donnent jamais dans le sentiment de ce père sur la supposition de presque tous les anciens. M. la Crose qui est bien versé dans la connoissance des titres, paroist aussi scandalisé des oppositions du P. Germon

(1) *Voyage du monde de Descartes.* Paris, 1691, in-12.

contre le P. dom Mabillon. Quand on lit les écrits de ce savant père bénédictin, on n'a gueres besoin des remarques du P. Germon [1]. *Opere in magno fas est obrepere.* Il y a des endroits où mon sentiment est différent de celuy du P. Mabillon, cependant j'aurois tort de vouloir réfuter cet excellent homme.

M. la Crose publie maintenant une dissertation latine contre le P. Hardouin. Elle sera plus étendue que la dissertation françoise. Il passe pour fort honneste homme, et il est un de ceux qui ont soin de la bibliothèque du roi de Prusse. Je lui trouve en effet une érudition qui n'est pas ordinaire. Je ne sais pas de quoy on l'accuse chez vous, suivant vostre lettre; mais souvent on ne le fait que lorsque les gens commencent à nous déplaire; ainsi il se peut qu'on l'accuse à tort [2]. Il vit

(1) Ce fut en 1703, vingt ans après la publication de l'ouvrage du P. MABILLON, *De Re diplomaticâ*, que le P. GERMON l'attaqua, et commença une dispute littéraire sur laquelle on peut consulter les *Mémoires de Niceron*, t. VII, p. 352.

(2) Voyez la note de la page 81.

d'une manière fort régulière sans donner prise sur sa conduite; de sorte qu'il est fort estimé à Berlin, quoyqu'il y trouve aussi des envieux et des demi-savans fâchés quand il appelle *scapham, scapham.* Mais s'il m'avoit écouté, il n'auroit point imputé à un dessein de la compagnie des jésuites ces sentimens qui ne viennent que du caprice du P. Hardouin.

M. de Lagni, si je ne me trompe, avoit commencé quelque chose sur l'usage du calcul binaire par o et par 1 que j'avois proposé. Je ne sais s'il l'a poursuivi. Ce nouveau calcul aura des grands usages avec le temps, parce que tout y va régulierement.

M. Bernoulli me parle d'un certain M. Montmor qui fait imprimer un livre sur les jeux de hasard. Je voudrois effectivement que les mathématiciens travaillassent sur toutes sortes de jeux, car les hommes y montrent plus de génie que dans le sérieux.

Je ne trouve pas dans la bibliothèque de Wolfenbutel l'édition de la Bible latine de Rome de

l'an 1471, mais une autre qui en paroist estre la copie. Elle est in-folio, *sine paginis, sine custodibus, sine divisione in duas partes.* Mais on trouve au commencement ces mots : *Quia vestigia sequimur Joann. An. Ep. aleriensis.... ideoque epistolam quam ipse præposuit omittere noluimus* etc. Le duc Auguste de Brunsvic, fondateur de la bibliotheque de Wolfenbutel, a écrit de sa main à la fin : *Nurembergæ opido Germaniæ celebratissimo jussu Andreæ Frisner de Bunsidel, artium liberalium magistri et Joannis Sinsenschmit, civis Nurembergensis*, 1475. Je ne sçais s'il a pris cela de quelque endroit dans le livre ou d'ailleurs[1].

Il faut finir. Je suis, etc.

---

(1) Cette souscription se trouve à la fin de l'Apocalypse. (Voyez *Bibliotheca sacra, ed. Masch.* v. III, p. 104.)

XV.

AU MÊME.

Hanover, ce 24 de septembre 1708.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'AY eu l'honneur de recevoir vostre lettre du 12 juillet; et je réponds un peu tard, parce que j'ay esté bien distrait. Je commence par vous dire qu'on attend icy un valet de chambre du prince héritier de Wolfenbutel, qui a obtenu un passeport pour aller à Paris y faire des emplettes, et je luy donneray pour vous un exemplaire de mon premier tome, *Scriptorum Brunsvicensia illustrantium*. Il y a bien des fautes dans la préface par un accident qui a causé l'absence du vray correcteur. Au reste le livre n'est pas si mal imprimé partout. Le second tome est presque achevé; on y joindra (ou plutôt au troisième, car il a fallu

les partager) vostre collation de GERVASIUS, qui le rend asseurément incomparablement meilleur. Quoyque cet auteur dise mille choses extravaguantes, il en dit aussi bien d'utiles; et les unes aussi bien que les autres servent fort à faire connoistre l'état des lettres de son temps.

Je vous remercie, monsieur, de ce que vous me communiquez sur le système du R. P. Hardouin. Cela est bien curieux, mais il ne pourra pas estre employé maintenant par M. de la Crose; car sa dissertation latine estoit déja achevée d'imprimer quand je reçus l'honneur de vostre lettre; et je n'ay pas même jugé à propos pour cette raison de luy en faire part : mais il se pourra présenter une occasion de s'en servir utilement. Mais avez-vous le ménagement nécessaire?

Entre nous, M. de la Crose est un homme qui a asseurément bien du savoir; mais sa conduite quelquesfois est bien choquante, et il n'écoute pas assez le conseil de ses amis. Je m'imagine que quelque chose de semblable aura contribué à le faire sortir de France, et je serois bien aise d'ap-

prendre un peu son histoire[1]. Il exalte extrêmement le R. P. dom Montfaucon, et il ne parle pas le plus avantageusement du R. P. dom Mabillon, en quoy je crois qu'il a un peu tort; car c'estoit sans doute un grand homme. Il ne sera pas difficile d'apprendre son histoire, sans qu'il paroisse pourtant que c'est moy qui la souhaite. Je crois qu'il a peut-estre quelque correspondance sous main avec le P. dom Montfaucon.

Un jésuite allemand m'a écrit que le cardinal de Tournon estoit arrivé à Marseille; mais je n'en crois rien, car les gazettes l'auroient déja publié. On prétend qu'il est sorti de la Chine à temps

(1) La Croze, né dans la religion catholique, avait pris l'habit de bénédictin, et il était bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Germain, lorsqu'il résolut de s'échapper. Il se fit protestant à Basle. Il paraît qu'il avait conçu de bonne heure des doutes sur la vérité de la religion catholique, et qu'il s'attira, en les manifestant, ou en les communiquant à ses confrères, l'animadversion de ses supérieurs, qui voulaient lui faire faire *un voyage à Jérusalem*, expression monastique, qui veut dire: faire mettre en prison. (Voyez son article dans le *Dictionnaire hist.* de Chauffepié.)

pour éviter un mauvais tour que les Chinois luy vouloient jouer. Mais je crois qu'il n'aura pas appris grand chose sur les controverses de la Chine. On n'en pourra juger assez à fonds que lorsqu'on entendra leurs livres en Europe, comme on entend les livres arabes; et pour y parvenir, mon opinion est qu'il faudroit faire venir des Chinois en Europe et leurs livres, pour y établir des écoles chinoises, et y faire apprendre des jeunes gens. Il semble que les jésuites s'y sont portés pour demeurer davantage les maistres des connoissances chinoises. Mais j'ay écrit à un des principaux directeurs de la compagnie des Indes orientales de Hollande, pour faire venir en Hollande quelques savans Chinois de Batavia, où il y a beaucoup de gens de cette nation, et je crois qu'on y pensera.

Il y a un très-grand nombre des éditions de la Bible de Luther en allemand, on estime particulièrement cependant les éditions des STERN[1],

(1) 1641, 2 vol. in-fol. Un exemplaire sur vélin se voit à la Bibliothèque royale de Copenhague.

imprimeurs de Lünebourg, et l'édition qu'on appelle *la Bible de Weimar*, où des habiles gens ont adjouté de bonnes notes marginales. Il y a plusieurs éditions de cette Bible de Weimar. Le duc Ernest de Gotha, grand-père du duc de Gotha d'à présent, prince célebre pour sa piété, et pour sa bonne conduite, a contribué à cette édition [1]. Le duc Auguste qui a mis ensemble la fameuse bibliotheque de Wolfenbutel, a fait commencer une nouvelle version allemande de la Bible différente de celle de Luther. Il y a eu beaucoup de part luy-même, et le célebre JEAN SAUBERT travailloit pour luy, mais l'impression n'est pas allée fort au-delà des livres de Moyse, et n'a jamais esté débitée [2]. La mort du prince, fort âgé, a fait cesser l'ouvrage, et on n'a pas jugé une telle version en langue vulgaire fort nécessaire, d'autant que tout le monde est accoutumé à celle de Luther, et

(1) Cette édition a paru pour la première fois à Nuremberg, en 1641, et a été réimprimée très-souvent.

(2) Voyez la note de la page 20.

qu'elle a asseurément quelque chose de beau et fort qu'il est difficile d'atteindre, et il n'est pas nécessaire d'aller à la dernière exactitude de la critique quand il s'agit de l'édification publique.

Je suis bien aise d'apprendre, mon R. P., ce que vous m'apprenez de l'ouvrage de M. de Montmor, maistre des requêtes, où autrefois les savans avoient des assemblées. Je n'estime pas peu les recherches sur les jeux de hasard. Je souhaiterois qu'un habile mathématicien comme luy, expliquât toutes sortes de jeux, tant de hasard que purement raisonnés et que mêlés; qu'il en expliquât les loix et l'invention, en rendît raison, et expliquât des artifices, des stratagêmes. Ce seroit pour exercer l'art d'inventer et seroit plus important qu'on ne pense.

La bibliotheque de l'archevêque de Rheims qu'on va vendre, sera-ce celle dont on a fait imprimer autrefois le catalogue in-folio? Je m'étonne qu'il vende ses livres, à moins que ce ne soyent des doubles.

Le P. Hardoin est un homme dont l'esprit ne

va pas au raisonnement, mais seulement aux faits et à ce qui charge la mémoire, et il a cependant beaucoup d'esprit, et pourroit raisonner. Il a pris le bon parti de publier une espece de rétractation. Mais il paroist bien qu'il y a de la simulation et les manières de raisonner du P. Germon prouvent bien qu'on est un peu trop infecté du pyrrhonisme. Mais il me semble que M. Fontanius ne répond pas toujours bien. Je crois que le P. Mabillon a bien fait de ne pas daigner honorer le P. Germon d'une réponse directe. Dire que Dieu est la vérité, est une expression de la Sainte-Écriture même. L'on sait bien que cela veut dire qu'il est la source de la vérité des vérités nécessaires par son entendement, et des vérités contingentes par sa volonté. Il paroist bien que le P. Hardoin fait bande à part, puisqu'il rejette S. Augustin et les scholastiques. Il faut finir. Je suis avec zele, etc.

XVI.

AU MÊME.

Novembre 1708.

MON RÉVÉREND PÈRE,

LE voyage que j'ay fait à Berlin avec nostre princesse, lorsqu'elle est allé trouver son époux, le prince royal de Prusse, m'a fort dérangé, et m'a empesché de vous satisfaire, vostre lettre s'étant égarée dans mes papiers; mais comme je l'ay retrouvée, je vous diray, monsieur, qu'il n'y a point de presse pour faire venir les livres. S'il y avoit occasion de les envoyer par eau à Hambourg ou Breme, ce seroit le meilleur.

Quant aux langues, je vous diray, mon R. P., que la langue sorabique est une espèce de l'esclavonne, comme le bohémien, le polonnois et le moscovite. Ce sont *reliquiæ Vinidorum* (non

Vandalorum) qui occupoient tout ce qu'il y a entre l'Elbe et la mer Baltique. L'idiome de Poméranie est allemand et une espèce du bas-saxon. La langue lithuanienne est différente de la slavonne; elle est ce qu'on appelle lettique. Les langues qui entourent le rivage oriental et la partie orientale du septentrion de la mer Baltique, savoir celles de Finlande, Estlande, Livonie et Curlande paroissent avoir quelque cognation et origine commune; et la lettique en est une.

L'ancienne langue gothique telle qu'elle paroist dans les Évangiles que FRANC. JUNIUS a fait imprimer, est indubitablement une espèce de la langue teutonique, comme j'ay reconnu moi-même en l'examinant. Aussi il faut la ranger parmy les allemandes aussi bien que le franc ancien, et le vieux anglo-saxon; mais les Goths et les Getes paroissent avoir esté des peuples différens, quoique les premiers ayent pris la place des seconds. Ainsi vous avez mis ce gothique parmy les langues qui ne dépendent ny du grec ny du latin, ny de l'allemand, ny de l'esclavon. Je vous conseille de l'en

oster et de le mettre à la teste des allemandes. Car ces Évangiles sont sans contredit le plus ancien monument allemand que nous ayons : en lisant les notes de Junius, vous le reconnoistriés vous-même.

. . . . . .

. . . . . .

FIN DES LETTRES DE LEIBNIZ.

LETTRE
DE VOLTAIRE
A L'ABBÉ RAYNAL.

L'original de la lettre suivante, écrit de la main de Voltaire, est dans le cabinet de M. Sensier, notaire à Paris. Au milieu des traits satiriques qu'elle contient contre J. B. Rousseau, on remarque avec plaisir la justice que Voltaire est forcé de rendre à son talent poétique. Cette lettre doit être de 1749, époque à laquelle Diderot fut mis à la Bastille, pour avoir publié ses LETTRES SUR LES AVEUGLES A L'USAGE DE CEUX QUI VOIENT.

LETTRE

DE VOLTAIRE

A L'ABBÉ RAYNAL.

Luneville, 30 juillet.

Vous m'avez fait, monsieur, le plus sensible plaisir. Vos lettres sont, après votre conversation, l'une des choses que j'aime le mieux. Vous n'avez pas assurément diminué le goût que j'ai pour vous. J'aurais mieux aimé que vous m'eussiez annoncé votre ouvrage que la plupart des livres dont vous me parlez. Je ne ferai venir que celui de M. de Buffon, il pourra m'apprendre des vérités. Les lettres de Rousseau qui sont en chemin ne me diront que des mensonges, et encore ce seront des mensonges mal écrits. Il y avait loin assurément entre ce forgeur de rimes recherchées et un homme d'esprit, et encore plus loin entre

lui et un honnête homme. Si c'est Racine fils, ou Racine fi! comme disait l'abbé Gédouin, qui a fait imprimer ces lettres, il a fait là une assez vilaine action : mais je ne veux pas l'en soupçonner; il doit être dégoûté de faire imprimer des lettres, et d'ailleurs je lui crois trop de probité pour penser qu'il se soit avili à rendre publiques de plates et d'insipides calomnies. Il y a un autre homme que j'en soupçonne. Je ne désespère pas qu'on ne nous donne incessamment un recueil de lettres de l'abbé Desfontaines, de Chaussons et de Deschaufours. Au reste je peux vous assurer que si je voulais publier des lettres originales que j'ai entre les mains, je ferais voir que Rousseau a vécu en méchant homme, et est mort en hypocrite; mais à quoi lui ont servi les méchancetés? à lui faire traîner une vie vagabonde et malheureuse; à le chasser de chez tous ses maîtres, et à lui laisser pour toute ressource un Juif condamné à Paris à être roué. Les honnêtes gens doivent être affligés que ce coquin-là ait fait de beaux vers.

L'homme dont vous parlez, qui fait de mauvaises épigrammes contre un corps dont il est exclus, est bien aussi méchant que Rousseau, mais il n'a pas comme lui de quoi racheter un peu ses vices.

Je connais de réputation Aaron Hill, c'est un digne Anglais; il nous pille et il dit du mal de ceux qu'il vole.

Madame Duchastelet a écrit au gouverneur de Vincennes, pour le prier d'adoucir, autant qu'il le pourra, la prison de Socrate Diderot. Il est honteux que Diderot soit en prison, et que Roy ait une pension. Ces contrastes-là font saigner le cœur.

Adieu, monsieur, vous m'avez mis en goût; ne m'abandonnez pas, je vous en prie; écrivez quelquefois à votre plus zélé partisan, à votre ami, et ne faites pas plus de cérémonie que moi.

V.

LETTRE

DU CHANCELIER

DAGUESSEAU

AU MARQUIS DE TORCY.

Le marquis de Torcy fut non-seulement le plus habile négociateur et l'un des ministres les plus distingués du règne de Louis XIV, mais il fut encore l'un des hommes les plus recommandables de cette époque par sa droiture et sa probité politiques. Ce jugement, que la postérité a confirmé, avait été porté sur M. de Torcy, lorsqu'il vivait encore, par un de ses plus illustres contemporains, le chancelier Daguesseau, dans une lettre qu'il lui adressait, en lui renvoyant le manuscrit de ses mémoires dont il venait de prendre lecture. L'original de cette lettre, si remarquable par la noblesse des sentiments et la dignité du style, est conservé dans la bibliothèque de M. Berard, membre de la Société.

LETTRE

DU CHANCELIER

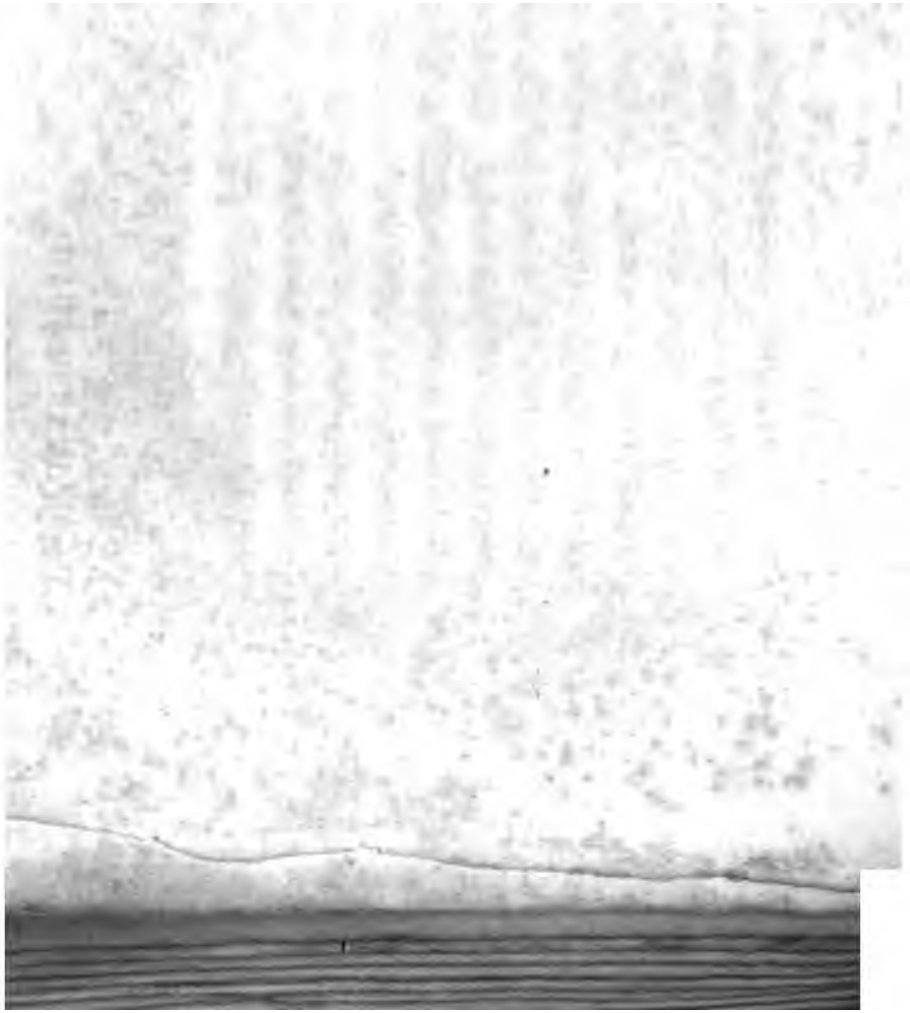
DAGUESSEAU

AU MARQUIS DE TORCY.

A Paris, le 7 mars 1744.

Je vous renouvelle toutes mes actions de graces, monsieur, en vous renvoyant le plus prétieux morceau d'histoire moderne que j'aye encore leu. Ce n'est pas sans beaucoup de peine que je me détache d'un ouvrage, qui m'a inspiré, pour la première fois de ma vie, la tentation de m'approprier le bien d'autruy. Mais il est bien juste qu'il rentre dans les mains d'un maître qui, après en avoir créé, pour ainsi dire, la matière, en a augmenté le prix par la forme qu'il y a donnée. On a dit des Commentaires de César qu'il avoit écrit avec autant de force qu'il avoit combattu, et j'ai

pensé plus d'une fois en lisant votre histoire, qu'il n'appartenoit qu'à vous, monsieur, de savoir écrire comme vous aviez seu négotier. Vous faites sentir et admirer par-tout ces deux miracles de la Providence dont nous avons esté les témoins pendant que vous en estiez l'instrument. Mais ce qui me touche peut-estre encore plus, est l'utile leçon que vous donnez aux hommes en leur apprenant que la vérité, la bonne foy, la simplicité mesme et la candeur ne sont point incompatibles avec l'habileté des négociateurs, que dans des affaires presque désespérées on y trouve des ressources beaucoup plus seures que dans les règles d'une fausse politique, et que le plus grand de tous les arts, est de n'en point avoir. Ne regardez pas comme des éloges flatteurs ce que j'ai l'honneur de vous écrire, monsieur, c'est la simple effusion d'un cœur qui ne peut renfermer en luy-même les réflexions dont il a été frappé en lisant un ouvrage dont je voudrois qu'il fût possible de faire la lecture familière et comme le pain quotidien des Roix et de leurs ministres. Jugez par là

de l'obligation que je vous ay d'avoir bien voulu me le confier si long-temps, il augmenteroit encore, s'il se pouvoit, la haute estime et tous les sentimens avec lesquels je vous suis plus véritablement attaché, monsieur, que je ne peux vous l'exprimer.

DAGUESSEAU.